3 1761 07037898 9

K. WALISZEWSKI

D
D/14022
D (98)

POLONAIS
ET
RUSSES

1966

VISIONS DU PASSÉ — PERSPECTIVES D'AVENIR

Quatrième édition

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

POLONAIS ET RUSSES

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1919.

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

Le Roman d'une Impératrice. — *Catherine II de Russie,* d'après ses mémoires, sa correspondance et les documents inédits des archives d'État. 20e édition. Un volume in-8° avec portrait..... 15 fr.
(Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Thérouanne.)

Autour d'un Trône. — *Catherine II de Russie.* — Ses collaborateurs. — Ses amis. — Ses favoris. 9e édition. Un volume in-8° accompagné d'un portrait..... 12 fr.

Pierre le Grand. — *L'Éducation — L'Homme — L'Œuvre,* d'après des documents nouveaux. 7e édition. Un volume in-8° avec un portrait en héliogravure..... 12 fr.

L'Héritage de Pierre le Grand. — Règne des femmes. — Gouvernement des favoris (1725-1741). 3e édition. Un volume in-8° avec un portrait en héliogravure ..... 12 fr.

Marysienka. Marie de La Grange d'Arquien, reine de Pologne, femme de Sobieski (1641-1716). 4e édition. Un volume in-8° avec un portrait en héliogravure ..... 10 fr. 50

La Dernière des Romanov : *Élisabeth Ire, impératrice de Russie* (1741-1762), d'après des documents nouveaux et en grande partie inédits puisés aux archives des Affaires étrangères de Paris, aux archives secrètes de Berlin et de Vienne et dans divers autres dépôts, ainsi que dans les publications russes et étrangères les plus récentes. 4e édition. Un volume in-8° cavalier avec un portrait en héliogravure..... 12 fr.

Les Origines de la Russie moderne. **Ivan le Terrible.** 5e édition. Un volume in-8° avec une carte..... 12 fr.

Les Origines de la Russie moderne. **La Crise révolutionnaire** (1584-1614). (Smoutnoié Vrémia.) Un volume in-8°.... 12 fr.

Les Origines de la Russie moderne. **Le Berceau d'une dynastie.** *Les premiers Romanov* (1613-1682). 2e édition. Un volume in-8°..... 12 fr.

Le Fils de la Grande Catherine. **Paul Ier, empereur de Russie, sa vie, son règne et sa mort** (1754-1801), d'après des documents nouveaux et en grande partie inédits. 4e édit. Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure. 12 fr.

Les Carrosses du Roi. 3e édition. Un volume in-16... 5 fr.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 24046.

K. WALISZEWSKI

POLONAIS ET RUSSES

VISIONS DU PASSÉ — PERSPECTIVES D'AVENIR

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réesrvés

DK
418
.5
R9W3
1919

1094398

Copyright 1919 by Plon-Nourrit et Cie.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

AVANT-PROPOS

Dans la querelle qui, depuis le commencement de leur histoire, a mis aux prises les deux principaux membres de la famille slave, on serait tenté de croire, depuis hier, qu'un jugement de Dieu soit intervenu, relevant l'un d'eux d'une disgrâce imméritée et punissant l'autre d'une déchéance plus profonde. Hélas! A y regarder de près, c'est entre hommes seulement que le débat séculaire a abouti à cette conclusion apparente, et elle participe de la précarité des choses humaines.

A voir effondré le géant, qui si longtemps les a écrasés de sa masse, la joie des Polonais est naturelle. Que mes compatriotes prennent garde, cependant! De Novgorod à Kiév, l'immense empire des Iaroslav et des Vladimir a déjà plus d'une fois jonché de ses débris les mêmes plaines où, épars dans le sang et la boue, ils semblent aujourd'hui offrir une prise facile, et, à chaque coup, les morceaux se sont rejoints, la roue de la fortune a tourné, et, après que les Polonais eurent passé à

Moscou, les Russes sont restés près d'un siècle à Varsovie.

J'adjure mes compatriotes de se méfier! Le cadavre de cet ennemi ne sent pas bon, et, même écroulé, « le colosse aux pieds d'argile » demeure redoutable à son voisin. Des poisons mortels se dégagent de sa décomposition, avec d'autres ambitions non moins âpres, d'autres appétits tout aussi voraces, qui menacent d'enserrer encore la malheureuse Pologne dans un cercle d'hostilités et de convoitises, contre lequel aucun gage de meilleure défense ne lui paraît assuré.

La Société des Nations? En 1804, Pitt a reçu un projet de ligue semblable, inspiré de vingt autres élaborés antérieurement. Les termes en étaient à peu près identiques à ceux du nouveau pacte qui vient d'être conclu, et l'auteur était un des bénéficiaires des partages de 1772-1795. Alexandre Ier *scripsit!*

Qu'après tant de déceptions qu'elle lui a dues déjà et au lendemain de l'expérience décourageante de La Haye, l'humanité ait fait confiance encore à cette chimère vieille de mille ans et plus, c'est sans doute un indice significatif de la puissance des suggestions pacificatrices qui se dégagent de la terrible crise qu'elle vient de traverser; mais déjà le rêve millénaire s'est une fois de plus évanoui au contact des réalités.

Déjà la nouvelle Société des Nations a fait ses preuves. Elle a pris corps dans cette Conférence

de la Paix dont le monde a, pendant de longs mois, suivi avec angoisse les si déconcertantes délibérations. « La Conférence de la Paix *est* la Société des Nations, » a écrit en décembre 1918 le général Smuts (Londres, Hodder and Houghton, brochure), et l'on sait quelle unité de vues a paru dans cette assemblée, avec quel esprit de solidarité, en dépit de circonstances les plus propres à le stimuler, quelle inclination à mettre en commun les ressources d'un chacun pour la sauvegarde fût-ce d'intérêts collectifs les plus vitaux, et quelle aptitude à les faire valoir!

Pour commencer, se prévalant de l'appareil de puissance supérieure qu'il y apportait, l'initiateur de l'œuvre de pacification universelle a prétendu s'y ériger en arbitre, et, à son exemple, assumant la tâche de doter le monde d'un nouveau droit public, quatre de ses collègues, — les plus gros après lui, les plus forts, — se sont réservé le soin d'en établir le code. Ils ont graduellement étendu ce privilège à la solution de tous les problèmes en cause; dans le huis-clos sévèrement gardé de leurs conciliabules, ils ont disposé des destinées collectives et individuelles; ils ont découpé les territoires, tracé les frontières, réparti les bénéfices et les charges, cependant que, sourds à leurs déprécations comme à leurs injonctions, Polonais et Russes, les uns à demi ensevelis encore sous la pierre tombale qui les avait si longtemps recouverts, les autres s'enfonçant de plus en plus dans

l'abîme par eux-mêmes creusé, continuaient à s'entre-tuer, d'autres combattants sous des drapeaux nouveaux, avec des cris de guerre inconnus hier, Tchéco-Slovaques, Lituaniens, Ukrainiens, se joignant à la mêlée sanglante.

Il se peut que cet avortement ne doive pas être entièrement stérile. Admettons qu'il porte quand même en lui quelques germes, destinés à féconder un avenir lointain. Sur la montée abrupte où, depuis l'aube des civilisations engendrées par elle, l'humanité souffrante s'efforce vers un idéal qu'elle n'est pas près d'atteindre, ce nouvel élan lui fera peut-être accomplir quelque progrès. Pour le moment, cependant, paix, sécurité, désarmement, la Société des Nations aura failli dès le premier jour à toutes les espérances qu'elle a suscitées.

Jamais le monde n'a été plus troublé, ni moins assuré du lendemain. Jamais, même dans un intérêt commun, la perspective d'une intervention internationale n'a paru plus éloignée. Un cas s'est présenté, la sollicitant plus énergiquement que ne saurait assurément le faire le cri de détresse d'une Pologne. La Société des Nations a entendu l'appel d'une Russie, détachée de ses alliés et mise au pillage, jetée à une horreur sans nom par une poignée de bandits; elle a vu le Bolchevisme étendant de proche en proche à travers le continent européen sa menace spectrale. Qu'a-t-elle fait? Les plus entreprenants de ses membres n'ont su que risquer isolément des tentatives de

compromission avec l'adversaire commun, honteuses, maladroites et notoirement inspirées par des convenances particulières! Et quand, affamée, l'Europe a attendu un retour d'abondance, que, prodige de l'histoire moderne annoncé à grand fracas, devaient lui apporter de delà l'Océan des navires, construits par milliers en quelques mois dans des chantiers improvisés par centaines en quelques jours, elle n'a vu poindre à l'horizon que la fumée sinistre d'une nouvelle Armada sous pavillon étoilé! A l'œuvre de paix dont il s'est constitué le promoteur, l'ouvrier principal a donné pour préface un renforcement formidable de la marine de guerre de son pays.

Dans le fond, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Demain, comme il y a cent cinquante ans, entre le monde germanique et le monde slave, la Pologne demeurera un îlot menacé de toutes parts, et, avec elle, pas plus aujourd'hui qu'il y a deux siècles et quart, quand l'apôtre de la pacification universelle s'appelait William Penn, les autres nations incapables d'assurer leur défense par leurs propres moyens n'ont de garantie contre la loi cruelle de la nature qui, selon la parole du célèbre quaker *(Essay towards the Present and Future Peace of Europe)*, veut que « les grands poissons mangent les petits ».

Dans la lutte engagée il y a cinq ans, la cause de la civilisation a triomphé; mais, à quel prix et *contre* quoi? Contre ce qui avait quand même aussi

figure de culture, une des plus hautes que l'histoire ait connues, et à quoi pourtant s'est trouvée associée une des plus hideuses formes de la barbarie!

Et la lutte a été dure; elle est restée longtemps indécise, parce que, si odieux qu'ils se rendissent, de quelques crimes qu'ils se chargeassent, de quelque honte qu'ils parussent couverts, avec tout ce qu'ils mettaient en œuvre de brutalité, de cynisme et d'imposture, les champions de la force contre le droit ont trouvé plus d'un soutien déclaré et combien de complices masqués! Sous le drapeau de la neutralité, les plus scrupuleux, la maison commune brûlant, n'ont eu souci que de se mettre à l'abri du feu, les autres se montrant empressés à y porter leur marmite!

Au regard des intérêts qui le touchent de plus près, dans la sombre profondeur de ces désolantes perspectives qu'il ne réussissait pas à se cacher, l'auteur des pages qui suivent a, cependant, cru apercevoir une lueur. Polonais, il a longtemps vécu dans la haine et le mépris de tout ce qui, hommes et choses, passé et présent, portait le nom russe, mais aussi, en dehors de quelques légendes injurieuses, dans une ignorance à peu près complète de tout ce qui s'y rapportait. Un concours de circonstances accidentel a voulu, cependant, qu'il vouât à l'étude de ces mêmes choses, qu'il avait appris à détester et à dédaigner, une grande partie de son existence, et contractât avec nombre de ces

hommes qu'il avait été dressé à considérer comme des ennemis et des monstres, des relations suivies et amicales. De ce double commerce, il s'en faut qu'il n'ait retiré que des motifs d'édification. Il a suffi, cependant, qu'il y puisât une connaissance plus approfondie du milieu où il plongeait ainsi, pour qu'il s'en trouvât porté à un effort d'impartialité et à un mouvement de sympathie, qui, en élargissant son horizon, l'ont aussi éclairé.

C'est de cette expérience qu'est née l'idée de ce livre.

Se connaître! L'auteur s'est persuadé que l'ignorance dont il s'est libéré et qui est restée, entre Polonais et Russes, commune et réciproque, a, plus que toute autre cause, déterminé l'état d'hostilité où ils demeurent, en continuant à l'entretenir, et il a pensé qu'avec les impressions et les observations s'y rattachant, le chemin qu'il a parcouru pour s'en dégager, et qui n'a pas été sans épines, pouvait fournir des enseignements utiles.

Il ne s'est pas dissimulé les risques de l'entreprise, et combien, en rapport avec son humble personne, quelque soin qu'il prît pour l'effacer, la plus petite apparence d'une façon d'autobiographie devait sembler impertinente. Parmi tous ceux qu'il a pu concevoir, au cours d'une carrière littéraire déjà assez longue, le dessein de se raconter lui-même n'a jamais figuré, fût-ce à l'état d'une de ces suggestions qui traversent l'esprit comme

un vol de papillons. Aucun ne saurait lui répugner davantage, et, à son goût, il eût préféré ne pas se distraire des sujets pour lesquels il a jusqu'ici sollicité l'intérêt de ses lecteurs. Mais il a estimé aussi qu'aux heures tragiques où nous vivons, chacun étant tenu de faire ce qu'il peut et de donner ce qu'il a pour l'avantage commun, les convenances individuelles devaient être négligées, fût-ce au péril de quelque ridicule.

Polonais, il a été élevé et il a vieilli au sein de cette hospitalière et généreuse France, qui a tenu aujourd'hui à honneur de prendre en main la réparation du crime des partages de 1772-1795, mais qui était hier et qui de certaine façon reste encore l'alliée de l'un des copartageants. Pris ainsi entre deux liens, deux affections, deux devoirs, il a naturellement cherché les moyens de se soustraire à ce tragique dilemme, et il pense que, dans sa patrie d'origine comme dans sa patrie d'adoption, ce doit être le souci de tous les hommes de cœur, comme de tous les hommes de raison.

Si, enfin, sa destinée particulière n'a en elle-même aucun titre à l'intérêt du plus grand nombre de ses lecteurs, il n'en est pas ainsi des circonstances qui, depuis près de trente ans, lui ont imposé un double exil matériel et moral, — celui-ci plus cruel que celui-là, — dont l'épreuve risque de se prolonge maintenant encore. Le fait se rattache pour le coup à un phénomène d'ordre général, dont l'effet, depuis des siècles, a été d'éloigner

de la Pologne, dans les moments où elle en avait le plus besoin, des forces, des capacités, des dévouements en nombre, infiniment plus précieux. *Si parva licet magnis...*, il y a quatre-vingt-dix-huit ans, à l'heure où, sinon l'indépendance, du moins une part de liberté était momentanément rendue à sa patrie, Kosciuszko mourait en Suisse.

POLONAIS ET RUSSES

CHAPITRE PREMIER

POLOGNE. PREMIÈRES EXPÉRIENCES

I. Premières impressions d'enfance. Avant que l'ordre régnât à Varsovie. L'année 1863. Visions et débats tragiques. La politique de compromis et l'esprit d'intransigeance. Le marquis Wielopolski. — II. Le rôle de l'élément féminin dans l'histoire des deux peuples slaves. La femme polonaise et la femme russe. Figures typiques dans la légende des deux pays. Marfa et Wanda. — III. Le catéchisme historique des Polonais. *Russes* et *Moskale*. La langue russe à l'école polonaise. Impressions déconcertantes. — IV. Les victimes de l'insurrection. Nouvelles d'exil. Nouveaux motifs de perplexité. Relations et parentés polono-russes. — V. L'insurrection vaincue. La répression. La politique russificatrice. L'expatriation volontaire. Dans un collège français. Résultats. — VI. Les méthodes d'enseignement en Pologne et en Russie. Leur origine allemande. Leur discordance avec le tempérament slave. Les conséquences de l'éducation étrangère. L'esprit germanique. Ses victimes polonaises et russes.

I

Des rumeurs sinistres, des clameurs de bataille suivies de silences pleins d'angoisse; des attroupements dans les rues et des galopades de cosaques, sabre ou *nagaika* au poing; des femmes agenouillées sur les parvis des églises face à des soldats en armes; des hymnes religieux et des chants belliqueux; des

roulements de tambour et des sonneries de clairon; le crépitement d'une fusillade, des cris, des râles, puis le silence encore, lourd comme un linceul de plomb. Derrière ces impressions de la treizième année, rien, un trou noir : dans la mémoire de l'enfant, elles ont effacé tout ce qui a précédé, comme d'un coup d'éponge brutal. C'était en 1863 à Varsovie, avant que l'*ordre y régnât*.

Plus âgées, mes trois sœurs s'occupaient fiévreusement à préparer des objets de pansement et aussi à compléter l'équipement militaire de mon frère aîné, qui devait prochainement rejoindre les insurgés. Il habitait la campagne, ayant charge du patrimoine commun, qui demeurait indivis depuis la mort de nos parents, survenue dix années auparavant; mais il venait souvent en ville et me rendait alors témoin de discussions orageuses.

— Les femmes, grondait-il, n'entendaient rien à la politique; l'insurrection était une folie criminelle et le marquis Wielopolski pouvait seul soustraire le pays à une terrible catastrophe.

Sans interrompre leur travail, mes sœurs répliquaient du tac au tac.

— Les Polonais, déclarait sentencieusement l'une, ne pouvaient avoir d'autre politique que de revendidiquer leur indépendance par tous les moyens à leur portée.

— Le pire crime pour un Polonais, prononçait l'autre, serait de déserter le drapeau national.

Et la troisième, qui était la plus jeune, s'écriait avec colère que le marquis Wielopolski valait les « Moskale », avec lesquels il frayait.

Après quoi, toutes les trois exprimaient la conviction que leur frère *ferait son devoir*.

La femme admirable, — une tante qui nous servait de mère, — ne disait rien, mais son visage douloureux et passionné laissait assez voir de quel côté penchaient ses sentiments. Ame de feu dans une enveloppe frêle, de tout son être frémissant elle participait au drame sanglant où le sort de son pays se trouvait engagé.

Je ne disais rien aussi; mais je me dérobais à mes leçons pour rôder aux abords de la résidence du « chef du gouvernement civil », — c'était le titre que prenait le marquis Wielopolski, — guetter sa sortie et lui montrer le poing. Il n'apercevait rien de cette *démonstration*. Les yeux baissés, il engouffrait rapidement sa massive personne dans un coupé fermé, qui l'emportait à grande allure, encadré dans un piquet de cosaques.

Des cosaques toujours! Le débat, qui s'engageait à ce moment autour de l'homme ainsi gardé et de la politique de compromis dont il était l'expression, a maintes fois, avant et depuis, partagé l'opinion de ce pays. Hier encore, il mettait aux prises, au même lieu, partisans et adversaires du simulacre de restauration polonaise, érigé par les puissances centrales aux jours de leur triomphe éphémère. Et les arguments persuasifs ne faisaient défaut d'aucun côté.

Les répugnances du sentiment public? Le souci de maintenir dans leur intégrité, jusqu'à l'heure des réparations définitives, les droits faisant partie du patrimoine national? Le danger de toute apparence d'abdication à leur endroit? Oui, sans doute. Mais, les nécessités pratiques du moment! Les risques de l'intransigeance! Le besoin de ménager le présent pour sauvegarder l'avenir! Il semble bien que ce procès soit aujourd'hui jugé et que les *activistes* de 1916-1918

aient eu tort, autant que les intransigeants de 1863.

Mais ces derniers étaient excusables. En montrant le poing au marquis Wielopolski, je me livrais à une innocente gaminerie; en engageant la lutte contre les armées du tsar avec quelques milliers d'hommes traqués dans les forêts comme des bêtes fauves, Langiewicz et ses compagnons faisaient, eux, acte d'une folie pour laquelle la Pologne a payé un prix de sang et de larmes pendant cinquante ans. Dans certaines situations les folies héroïques ont sans doute leur utilité. Elles assurent la continuité des traditions historiques. Elles interrompent la prescription. Encore n'en faut-il pas abuser. Elles coûtent trop cher!

Mais *la folie* de 1863 a été rendue inévitable, contre toute raison, par les conditions dans lesquelles l'expérience tentée par le marquis Wielopolski s'est trouvée instituée. Seul porteur en Pologne d'un marquisat d'origine italienne, ce gentilhomme de haute mine était en politique un novice, et à d'appréciables qualités d'esprit et de caractère, il joignait, au plus haut degré, certains défauts propres à en compromettre la valeur. Hautain, distant et cassant autant qu'autoritaire, il poussait loin ce dédain des réalités et cette aptitude aux illusions, dont les hommes de sa race ont contracté l'habitude au sein du paradoxe constitutionnel (1) où leur destinée historique a été engagée. Paradoxalement, il se targuait de marier le Grand Turc avec la République de Venise, de fonder un régime de liberté à l'ombre de l'autocratie et d'en faire goûter le charme aux intéressés, à coups de *nagaika* au besoin.

L'expérience avait été mise à l'essai déjà quelque

(1) Voy. K. Waliszewski, *la Pologne inconnue*, p. 35.

cinquante ans plus tôt dans la Pologne constitutionnelle de 1815, au gouvernement de laquelle présidait en fait le plus despotique et le plus brutal des grands-ducs. Le résultat ne pouvait manquer, cette fois, d'être le même. Mes sœurs étaient incapables de mettre en balance les fusils de chasse, seules armes dont les insurgés se trouvassent pourvus, avec les canons dont disposaient leurs adversaires.

Pendant trois jours, les chères créatures se comportèrent comme si elles avaient gagné une victoire décisive et délivré la Pologne : elles avaient découvert chez un sellier un étrier, construit de façon à dégager automatiquement le pied du cavalier au cas où il serait jeté à bas de sa monture. Ainsi équipé, leur frère ne pouvait manquer de *faire son devoir !*

En effet, à quelques jours de là, il disparaissait, abandonnant à la grâce de Dieu — et des intendants — ses affaires, qui étaient aussi les nôtres. Elles couraient grand risque, ainsi qu'il y devait paraître. Mes sœurs, comme de raison, n'en avaient cure. Cela pouvait-il compter? Évidemment! Mais je ne réussissais pas à me défendre contre l'impression que, dans leur exaltation patriotique, elles prenaient trop facilement aussi leur parti d'une autre éventualité, dont la vision tragique ne cessait jour et nuit de hanter mes yeux : image sanglante d'un cavalier blessé que son étrier articulé ne suffisait pas à soustraire aux coups de ses adversaires. Elles aimaient tendrement leur frère pourtant!

Le rôle de l'élément féminin dans la tragédie de la Pologne demeure à l'état de problème troublant.

II

D'une manière générale, la femme polonaise est moins intellectuelle que la femme russe, avec moins d'ouverture dans l'esprit et plus de frivolité. En même temps, cependant, le côté cérébral apparaît chez elle en proportion dominante. D'où, dans tous les rapports de la vie individuelle ou collective, des réactions différentes. Je ne sache pas qu'en s'affiliant au complot révolutionnaire de 1825, aucun *Décembriste* russe ait obéi à une influence féminine. Après coup, par contre, tous les participants condamnés à terminer leur vie dans les bagnes de Sibérie y ont été rejoints volontairement par leurs compagnes. Dans le nombre s'est trouvée une toute jeune femme, parée de tous les charmes du corps et de l'esprit, que la volonté de ses parents venait d'unir à un général d'âge mûr. Je n'ai pas connaissance qu'au martyrologe des insurgés polonais un seul exemple d'égale fidélité conjugale ait été inscrit. Englobé dans la catastrophe de décembre 1825, un Polonais a sollicité et obtenu pour sa femme la permission de le rejoindre en Sibérie. Mais elle n'a pu répondre à son appel : elle se remariait.

Ce qui ne veut pas dire que chez les femmes de cette nationalité les sentiments affectifs ou les idées du devoir et de l'honneur soient plus faibles. Ils sont développés dans un autre plan et de façon plus abstraite, en rapport avec le tempérament moral tout entier de cette branche de la famille slave. On y voit plus d'inclination à s'éprendre d'un idéal que d'apti-

tude à le porter dans la sphère des réalisations pratiques.

L'héroïne typique de la légende russe est une virago, la Marfa Posadnitsa de Novgorod, gouvernant sa cité d'une main ferme et luttant pour sa défense d'un cœur vaillant. L'héroïne typique de la légende polonaise est cette Wanda, qui, plutôt que de combattre l'envahisseur allemand, se jette dans la Vistule pour lui échapper.

Ce qui n'a pas empêché les femmes polonaises d'être, à leur manière, passionnément dévouées à la cause nationale et même, dans un sens, de la bien servir. Vestales vigilantes et farouches du feu sacré, — souvenirs, espérances, révoltes, — elles en ont sans défaillance entretenu, propagé et maintenu haut la flamme. Mais, prêtresses, en poussant leurs frères au bon combat, elles ont répugné communément à quitter l'enceinte du temple.

III

Avec son étrier articulé, le cavalier équipé par mes sœurs n'est pas allé loin. Moins d'une semaine après qu'il eut rejoint le rassemblement d'insurgés le plus proche, il tombait, le corps littéralement haché à coups de sabre, dans une rencontre avec un détachement de hussards. Il dut à une constitution exceptionnellement robuste de survivre à ses blessures et à une autre bonne chance de passer, comme rebelle, devant un conseil de guerre dont le président était « un brave homme ». Dans le milieu auquel cet officier appartenait, cela voulait dire qu'ayant de grands besoins d'argent, il ne refusait pas de les satisfaire en faisant

acte de clémence. Ainsi mon frère eut deux fois la vie sauve. Mais il n'était plus qu'un invalide.

Comme je haïssais à ce moment les « Moskale ! » Pas les Russes. Nous n'imaginions pas que ceux-ci eussent rien de commun avec nos oppresseurs. Qu'ils fussent de la Russie Blanche, de la Russie Rouge ou de la Petite Russie, ils appartenaient à la Pologne, au même titre que les Lituaniens. Les « Moskale », c'était tout autre chose : des Tatars mâtinés de Finnois, qui avaient fait pacte avec les Allemands, leurs dignes complices, pour nous mettre à mal. Ainsi nous l'enseignait le catéchisme historique de nos maîtres, les Lelewel et les Naruszewicz, où, cependant, je trouvais matière à des réflexions embarrassantes.

Quelque mauvaise opinion qu'on eût à la maison du régime inauguré par le marquis Wielopolski, on jugeait bon que je misse à profit une de ses conséquences, qui était la réinstauration de l'enseignement polonais dans tous les établissements scolaires du pays. Je fréquentai donc un des gymnases de Varsovie. Une seule heure par semaine y était réservée à la langue russe. Nous tombions patriotiquement d'accord pour estimer que c'était encore trop, et nous nous comportions en conséquence. Sur ce point, cependant, mes idées s'embrouillaient quelque peu et me mettaient martel en tête.

Si toutes les Russies faisaient partie de la Pologne, pourquoi la langue russe était-elle détestable? Et comment le maître chargé de nous l'enseigner était-il un « Moskal » odieux, que nous nous jugions obligés de boycotter par tous les moyens en notre possession, l'accablant d'invectives dès qu'il montait en chaire, quand nous ne lui jetions pas à la tête des projectiles malodorants? Il y avait plus. Si « Moskal » qu'il fût,

cet homme ne me faisait pas l'effet d'être méchant. Sous les injures et les coups, il ne laissait entendre ni une parole de colère, ni un reproche. Il ne nous dénonçait pas, ne portait jamais plainte, se contentant de nous regarder avec des yeux tristes et doux. Positivement doux! Malgré moi, je me prenais à penser qu'il pouvait bien valoir plus d'un Polonais de ma connaissance et j'éprouvais honte de la part que je prenais au martyre que nous lui faisions endurer.

J'eus bientôt d'autres motifs de perplexité.

IV

Une nuit, celle que nous appelions « maman » nous fut enlevée. Des soldats la tiraient brutalement de son lit, l'obligeaient à faire devant eux une toilette sommaire et l'emmenaient, nous ne savions où. Nous ne l'apprîmes que quelques jours plus tard. Avec dix-neuf autres dames de Varsovie, jugées *indésirables* dans la ville où l'ordre allait régner, elle avait été conduite à la forteresse et devait être prochainement déportée, non pas en Sibérie précisément, mais presque, au delà de Nijni-Novgorod, dans un village appelé Siémionov; une de mes sœurs, qui depuis quelques années témoignait d'une vocation décidée pour la vie religieuse, fut autorisée à l'accompagner.

Après leur départ, nous restâmes longtemps encore sans avoir de leurs nouvelles, et, quand il nous en arriva au bout de plusieurs mois d'attente, elles furent pour nous remplir de surprise. Mère et fille se répandaient en louanges sur l'accueil qu'elles recevaient au lieu de leur exil. La population s'y montrait étrangère

à tout sentiment d'hostilité à l'égard de ces hôtes, qui lui étaient pourtant présentés comme faisant partie d'une nation ennemie et rebelle. Les autorités locales elles-mêmes usaient de tous les ménagements compatibles avec les consignes qu'elles se trouvaient obligées d'appliquer. Les « Moskale » de Siémionov ne ressemblaient pas du tout à ceux de Varsovie.

Nous suspectâmes d'abord la sincérité de ces rapports. Sans doute étaient-ils dictés à celles qui nous les adressaient. Ils devaient cependant être confirmés, deux ans plus tard, au retour des exilées, et à ce moment, l'une d'elles nous avait donné déjà une preuve certaine que la vie à Siémionov n'était pas, à beaucoup près, aussi cruelle que nous l'imaginions. Ma sœur n'y trouvait pas, comme elle devait s'y attendre, de couvent où elle pût prendre le voile. Mais une autre raison l'empêchait bientôt de donner suite à ses projets : elle se présentait à l'autel avec d'autres vœux et un compagnon d'exil, dont elle devenait la femme très aimante et très heureuse et auquel nous devions, pour une bonne part, la joie de la revoir.

Il s'était, en effet, employé à abréger pour lui et pour les autres exilés la durée de l'épreuve commune, en faisant valoir pour cela de hautes influences que lui ménageaient à Saint-Pétersbourg ses relations de famille.

Des relations de famille dans la capitale du monde moscovite ? Je croyais rêver. L'homme qui s'en réclamait ne pouvait pourtant être suspect. N'était-il pas une victime de la cause polonaise, comme sa présence à Siémionov en portait la preuve ? Il appartenait d'ailleurs à une lignée héroïque de combattants et de martyrs ayant depuis un siècle figuré sous le même drapeau. Mais il comptait des évêques orthodoxes parmi ses ancêtres et se reconnaissait des parentés avec un grand

nombre de « Moskale », qui professaient encore cette religion. Les Korsak, qui ont donné dix générations de fidèles sujets aux rois de Pologne, sont de même origine que les Korsakov, qui en ont donné autant aux tsars de Moscou. C'est ainsi que me fut découvert tout un monde de faits et de connexions, dont les philosophes de mon espèce et beaucoup d'autres d'âge plus mûr n'avaient pas le soupçon. Mais je ne devais tirer parti de cette révélation que beaucoup plus tard. Je ne me trouvais d'ailleurs plus en Pologne quand elle m'arriva.

V

Bien qu'aisément vaincue, grâce à la faiblesse de ses ressources, à l'énergique concours prêté par l'Autriche et la Prusse pour sa répression et à l'inanité des velléités d'intervention manifestées par les autres puissances, l'insurrection avait eu raison, sinon de l'autocratie russe, du moins du régime Wielopolski, Du premier au dernier jour, la politique russe en Pologne a été emprisonnée dans le cercle vicieux où elle allait une fois de plus tourner. Le marquis Wielopolski avait fait agréer son programme, parce que celui des russificateurs à outrance auxquels il succédait s'était montré impropre à la solution en cause. En échouant, il avait simplement prouvé que son système de concessions était insuffisant, ou qu'il était maladroitement mis en œuvre. L'étendre ou en tenter une application mieux conseillée semblait le seul parti recommendable. Revenir à l'ancien cours n'avait pas de sens. C'est pourtant ce qui fut décidé, non, il est vrai, sans que le gouvernement de Berlin y eût une grande part. Son programme

au regard de cette portion de ses sujets était invariable, comme son insistance à en recommander l'emploi à ses complices : « Tapez sur vos Polonais, vous voyez comme je tape sur les miens! » Maintenant, ayant rendu des services, il se trouvait en bonne posture pour imposer ses conseils. Et l'on tapa à coups redoublés sur les Polonais de Varsovie, en commençant par la russification complète des écoles. La langue polonaise n'eut même pas une heure par semaine au gymnase de la place Saint-Alexandre, où nous boycottions naguère le « Moskal ». Sur quoi, décision fut prise de m'envoyer dans un collège français, et je me trouvai à Metz sur les bancs où, après moi, devait s'asseoir le futur maréchal Foch,

J'ai dit ailleurs (1) ce que l'expérience m'a fait penser de cette éducation en pays étranger qu'un grand nombre de nos compatriotes ont partagée avec moi, à cette époque. Elle était certainement supérieure à celle que nous pouvions recevoir à notre propre foyer; mais, en nous en éloignant et en nous rendant impropres à nous accommoder des conditions d'existence qui nous y étaient faites, en dépit de ses mérites intrinsèques, elle nous a été plus nuisible qu'utile. Personnellement, j'en ai, cependant, retiré au moins un avantage, pour lequel je ne saurais témoigner trop de reconnaissance à mes maîtres français.

Mes études au gymnase de Varsovie n'avaient pas été brillantes. Je m'y étais même classé comme un spécimen qualifié de l'espèce des cancres. J'aidais mes sœurs à faire de la charpie; je participais aux démonstrations patriotiques de la rue et de la salle des classes et je rimais de mauvais vers. Il y a, je le crois bien, un

(1) K. Waliszewski, *la Pologne inconnue*, p. 231

poète en puissance dans tout Polonais, et je devais un jour débuter dans les lettres par un volume de poésies. J'ai fait tout ce que j'ai pu, depuis, pour réparer cette erreur de jeunesse; je crains, cependant, qu'il ne soit resté en moi quelque chose de la diathèse morale qui me l'a fait commettre, bien que j'espère ne l'avoir pas trop fait paraître dans mes ouvrages d'histoire.

J'entrai donc à Metz, mauvais dernier, dans une classe que j'aurais dû quitter deux années auparavant pour le moins; mais, deux années plus tard, j'emportai tous les premiers prix et je rattrapai le temps perdu pour le bachot, en sautant successivement la troisième et la rhétorique. Mes maîtres français m'avaient donné le goût du travail et je devais ultérieurement en contracter la passion.

En cherchant à m'expliquer ce phénomène, j'ai été tenté de l'attribuer à une différence dans les méthodes d'enseignement employées de part et d'autre, et une contre-épreuve m'a confirmé dans cette opinion. Je revenais chaque année en Pologne pour les grandes vacances, et, au troisième voyage, j'y fus retenu par une crise survenant dans le conseil de famille qui avait charge de mes destinées. Une majorité nouvelle s'y prononçait pour que je poursuivisse mes études au pays où j'étais destiné à vivre. C'était peut-être, en principe, le parti le plus sage; mais l'effet pratique fut de me rendre instantanément à la paresse.

VI

Les méthodes d'enseignement, introduites en Russie depuis le commencement du dix-huitième siècle et mises

en application dans la Pologne russifiée, n'ont jamais eu rien de russe ni de polonais. Elles sont de marque allemande et donc spécifiquement contraires au tempérament slave; au tempérament polonais en particulier, à raison du fonds de culture latine qui lui est propre. Il y a moins de deux siècles, pour peu qu'il eût des lettres, un gentilhomme polonais ne pouvait ouvrir la bouche sans intercaler dans son discours des phrases empruntées à la langue de Cicéron. La langue officielle de l'Etat polonais était elle-même farcie de macaronismes. Politiquement, intellectuellement et moralement inféodés au germanisme depuis deux cents ans, les Russes ont fini par se plier à ce magistère. Ils ont, cependant, assimilé principalement la plus mauvaise part des éléments ainsi recueillis, et on doit y reconnaître sans doute une des raisons de la catastrophe où leur civilisation hybride vient de sombrer. Les Polonais se montrent aujourd'hui encore, à la même école, des élèves moins dociles. En les prenant tout petits, elle réussit pourtant à avoir raison de leur résistance. Mais j'avais passé l'âge.

Je goûtais peu la vie de collège, et, à d'autres égards, Saint-Clément de Metz ne m'offrait que de médiocres attraits. Matériellement parlant, on y faisait mauvaise chère, et le souvenir de certain plat de carême, riz saupoudré de cannelle et garni de sardines, me soulève encore le cœur. Mais, la cuisine intellectuelle des maîtres allemands me donnait plus de dégoût, et, pour y échapper, je me portai à une aventure que, à quelques années de là, j'aurais à peine risquée pour rejoindre une maîtresse passionnément aimée.

Je sentais obscurément les inconvénients d'une éducation qui, en me dépaysant, ne m'ouvrait aucun

horizon. J'étais trop Polonais, en effet, pour devenir jamais Français. Par les impressions mêmes de mon enfance, si douloureusement tragiques, je devais demeurer toujours attaché au milieu où j'en avais éprouvé le frisson et où, cependant, je commençais à comprendre que je ne pourrais vivre. Mais, je voulais travailler, poursuivre les études qu'on m'avait fait interrompre. J'ai eu toujours le goût des achèvements, et la petite tragédie de mon existence fut décidée. Avec l'aide d'un de mes beaux-frères, bravant les autorités familiales qui disposaient de ma petite personne et les autorités policières qui me refusaient un passeport, je pus franchir la frontière pour regagner mon collège, en prenant le chemin des contrebandiers, qui, à cette occasion, devenait celui d'un écolier impatient de rentrer en classe.

C'était fait. Bachelier français, puis docteur en droit de la faculté de Paris, j'allais être partagé entre deux pays, dont aucun n'avait de carrière à m'offrir. Revenant en Pologne tous les ans et y passant plusieurs mois, je sentais à chaque coup davantage qu'il me serait impossible de m'y fixer. Qu'y aurais-je fait d'ailleurs? Le régime russificateur n'y laissait d'accessible aux Polonais que des emplois inférieurs. Encore l'ignorance de la langue russe m'y rendait impropre. Je pouvais surmonter cette difficulté, mais à quelle fin? Pour, avec mes diplômes français en poche, devenir scribe de chancellerie aux appointements de 300 roubles par an? J'avais chance de mieux obtenir loin, très loin de Varsovie, au delà du Volga, ou même de l'Oural. Mais, du coup, je serais à la fois expatrié et russifié. Je voulais rester Polonais. L'idée de solliciter ma naturalisation en France ne m'est jamais venue à l'esprit. Je ne me permets pas de blâmer ceux

de mes compatriotes qui ont adopté ce parti, en s'inspirant de convenances ou en obéissant à des nécessités dont je n'ai pas à me rendre juge. Personnellement, considérant ma nationalité comme la plus disgraciée qui fût dans l'univers, je trouvais dans ce fait une raison péremptoire pour que je ne la quittasse pas. Mais, sinon Français, encore moins étais-je disposé à devenir « Moskal ».

Ce que je voyais en Pologne de l'œuvre de ses maîtres me pénétrait pour eux d'une haine grandissante. Cruel, le système qui réduisait les Polonais sur leur propre sol au rang d'ilotes et d'outlaws, était en même temps une pièce d'insigne ineptie, puisqu'il fermait la voie à toute possibilité d'assimilation et d'accommodement. Par rapport même à la politique de russification, il constituait un contre sens. Il relevait, cependant, de l'école allemande, qui n'en a pas recueilli de meilleurs fruits en Posnanie. Mais les élèves ne suivaient pas en tout point les maîtres. Je devais un jour leur offrir de parier que, sur le chemin de Poznan à Varsovie, en franchissant la frontière les yeux bandés, je serais capable d'indiquer le point exact où je pénétrerais sur la partie du sol polonais soumis à leur domination. Les cahots de ma voiture m'en avertiraient. Tout prendre et ne rien donner, tout détruire et ne construire rien, si ce n'est des églises orthodoxes en pays catholique, ainsi que des prisons et des casernes au sein d'un peuple des plus épris de liberté et des plus pacifiques qui furent jamais ; multiplier enfin les coups, sans y mêler jamais la moindre caresse, telle était la méthode des gouvernants de l'heure, en ce champ d'expérience où ils ont donné leur pleine mesure.

Je devais aussi reconnaître un jour que l'immense

majorité des Russes partageait avec les Polonais le malheur de subir cette loi, produit adultéré de l'esprit germanique, avec autant de brutalité mais moins d'intelligence. Comme celle de mes compatriotes, ma destinée n'en pouvait cependant pas être adoucie.

CHAPITRE II

L'ÉMIGRATION

I. Le tempérament slave et l'éducation française. Esprit compréhensif et spécialisation. Influences d'Orient et disciplines d'Occident. Conventions et radicalisme. Paris et ses visiteurs étrangers. — II. L'émigration polonaise en France. Ses divisions et ses querelles. Les vétérans de 1831. « Le mouton enragé. » Les nouvelles couches. Le grand courant. Les exilés volontaires. Mendiants et chercheurs de fortune. Les fascinations de Paris. La légende et la réalité. Le garçon confiseur converti en magistrat. — III Misères et richesses. Les grands seigneurs de l'émigration. L'exode de l'aristocratie polonaise. Ses causes. Le château de Nieswiez. Sa destinée. La politique russe au service de la Prusse contre les Polonais. Les rois en exil. Fantaisies et excentricités. Vices et vertus. — IV. Impulsions généreuses et leur exploitation. Mendicité organisée. Le peuple-roi. Autres extravagances. Les *chodziki*. — V. Évolution. Nouveaux courants. Marée montante et reflux. Les rois en exil s'en vont. Le rapatriement.

I

L'ancienne Pologne fut théoriquement, on le sait, une démocratie, au sein de laquelle, cependant, dans la pratique, les réalités du pouvoir étaient partagées entre un peuple de gentilshommes, qui se croyait souverain, et une oligarchie de grands seigneurs, qui exerçait le plus souvent une royauté beaucoup plus effective. Déchue, opprimée et réduite partiellement à l'expatriation, la nouvelle Pologne en a montré encore quelque chose, même en exil.

A partir de 1863, je goûtai de cette condition. Même pour un exilé volontaire, elle n'avait pas de charmes. Je bénéficiais d'une bonne éducation; mais, ni dans le pays où je la recevais ni dans aucun autre, elle ne pouvait me donner aucun emploi. Même munis de diplômes universitaires, les étrangers ne sont pas admis à exercer en France les professions auxquelles ces parchemins donnent droit. Les études juridiques avaient aussi été choisies pour moi par mes tuteurs en dehors de toute finalité pratique. Pour cette raison et pour d'autres sans doute inhérentes à mon tempérament, elles ne m'intéressaient pas assez pour me fixer. Je ne devais être plus tard incliné aux recherches historiques que par des influences également étrangères à ma volonté. Ainsi, sollicité dans mon goût du travail par les objets les plus divers, je courais grand risque de glisser sur la pente où se rencontre une des causes de ce qu'on a appelé « l'improductivité slave ». Très largement compréhensif en même temps que médiocrement habile à se concentrer, l'esprit slave est naturellement rebelle à la spécialisation. Commun aux Polonais et aux Russes, ce trait se laisse, cependant, le plus souvent observer, chez les premiers, dans la sphère seule, très étendue il est vrai, du dilettantisme; chez les seconds, il est des plus fréquents, même parmi les professionnels. Dans une des délégations envoyées récemment de Varsovie à la conférence de Paris s'est bien trouvé un capitaine Wieniawa-Dlugoszewski, aide de camp du « généralissime » Pilsudski, en même temps que *docteur en médecine* et *artiste-peintre*. Les probabilités sont, cependant, pour que, dans l'ordre civil comme dans l'ordre militaire, ce diplomate improvisé ait été essentiellement un amateur. Mais, j'ai souvenir d'un colonel russe, directeur

à Saint-Pétersbourg d'une école de guerre, qui, se trouvant à Paris, m'a demandé de lui obtenir accès aux coulisses de l'Opéra, à raison des recherches sur la machinerie et la décoration théâtrale qui le passionnaient. Et j'ai connu aussi, en Russie, un ingénieur, chef du Département des mines, qui a laissé un ouvrage sur la diplomatie européenne et un autre sur l'histoire du ballet, après avoir donné encore une large part de son application au journalisme.

En rapport avec leur habitat physique, aux étendues immenses sans relief et sans frontières naturelles, cette disposition des peuples slaves se laisse, cependant, dans une large mesure, attribuer à des vices d'éducation et au défaut de discipline en résultant, comme leur « improductivité » est aussi une conséquence des habitudes de paresse qui leur sont familières. Tant bien que mal, je suis arrivé, en effet, à me concentrer et à produire beaucoup, et je ne crois pas me tromper en en rapportant la cause, sinon le mérite, à mes éducateurs français. Sans doute trouve-t-on des paresseux partout, et je crois en avoir rencontré quelques-uns en France même. La répugnance à l'effort, le goût de l'oisiveté considérée comme la jouissance suprême, ont leur source commune dans une fausse conception, qui, empruntée aux mentalités languides, aux physiologies énervées et aux religions contemplatives de l'Orient, s'est, pour le malheur de l'humanité, généralisée dans son sein et doit compter parmi les plus funestes de ses égarements. En un prodigieux contresens, elle a rattaché l'idée du travail à celle d'une expiation, d'une déchéance et donc d'une souffrance, alors que, répondant à un instinct primordial qui se laisse observer même chez les animaux, il est, constitutionnellement, une fonction naturelle de la vie et l'un de

ses besoins, et il peut devenir une volupté, la plus captivante parmi celles dont l'homme est apte à s'assurer la possession. Travail manuel ou travail intellectuel, c'est tout un. Courbé du matin au soir sur le champ qu'il arrose de sa sueur et que la tombée de la nuit lui fait quitter à regret, le paysan communie dans une ivresse égale avec le savant que l'aube surprend à sa tâche, où la joie de l'effort l'a rendu insensible à la fatigue.

On voit, en France, des ouvriers en trop grand nombre, hélas ! à qui les heures de repos qu'ils prennent ne paraissent jamais suffisantes, et, en devenant les hôtes de ce pays, tous les étrangers n'y contractent pas le goût du labeur, comme ils n'apprennent également pas à en discipliner l'emploi. Mon expérience personnelle m'engage, cependant, à admettre qu'une influence éducatrice dans ce sens se dégage de ce milieu, où des circonstances exceptionnelles m'ont rendu particulièrement apte à en ressentir l'effet.

Depuis qu'un courant d'émigration, déterminé à des époques différentes par des causes diverses, les a fait affluer dans la ville où Chopin est mort et où Tourguéniév a vécu, Polonais et Russes ont tendu assez généralement à s'y isoler en des mondes à part, où ils ne pouvaient être que très faiblement impressionnés par l'ambiance locale. Mais je n'ai pris contact qu'assez tard avec ces microcosmes, pour diverses raisons, dont la plus essentielle fut que, bien qu'inscrit à la faculté de droit de Paris, je n'ai pris mes quartiers sur les rives de la Seine qu'après avoir achevé mes études juridiques.

L'esprit slave est assez communément porté à l'irrévérence au regard des conventions et assez peu traditionnaliste. Les premiers cours que j'ai suivis dans le

voisinage du Panthéon m'ont donné l'impression très nette d'un rite tout à fait incompréhensible, entraînant une dépense de temps et de travail entièrement injustifiable. Je voyais des professeurs monter en chaire et y réciter des textes qu'ils empruntaient à des manuels depuis longtemps vulgarisés par voie d'impression, ou à des ouvrages également introduits par eux-mêmes ou par d'autres spécialistes dans les catalogues des librairies. Attentifs néanmoins à leur parole, comme si elle constituait une révélation, des auditeurs en nombre s'appliquaient à la reproduire sur leurs cahiers par des procédés de sténographie rudimentaire, et ce travail purement mécanique les absorbait à ce point qu'à l'issue de la leçon ils ne gardaient aucune idée de son objet. Après avoir ainsi perdu une heure, rentrant chez eux, ils en employaient encore deux ou trois pour mettre leurs notes au net, et, cela fait, ils se trouvaient exactement au point où les aurait d'emblée mis la dépense de quelques francs chez le libraire le plus proche.

L'esprit slave est également incliné aux déductions hardies et il ne répugne pas aux solutions radicales. Je décidai que je ne fréquenterais les abords du Panthéon qu'à l'époque des examens, et, en rendant superflu pour moi un établissement à demeure dans le voisinage immédiat de cet édifice, cette première détermination en a entraîné une autre, qui, pendant plusieurs années, a fait de moi un provincial. J'y ai cependant été incliné accessoirement par un autre motif.

A cette époque et même en des temps plus récents, l'idée que les étrangers, Polonais, Russes ou Chinois, se faisaient communément de Paris correspondait à ce que, pour la plupart, ils venaient y chercher, c'est-à-dire du plaisir de l'espèce la plus grossière, en rapport avec

le goût du plus grand nombre. N'y apportant ni curiosités ni désirs d'aucune autre espèce, ils se persuadaient volontiers que les ressources de la grande ville étaient à la mesure exacte des objets de leur convoitise, et, en ayant reçu pour leur argent, ils repartaient repus, satisfaits, mais secouant la poussière de leurs souliers et prenant des airs pudibonds. Sodome et Gomorrhe! Je parle du plus grand nombre, à qui la ville des Pasteur et des Roux, des Renan et des Lavisse demeure aujourd'hui encore inconnue.

Avant de la connaître, il était inévitable que je la jugeasse d'après l'opinion la plus généralement répandue au dehors et que je répugnasse à y voir le milieu le plus favorable pour cette ferveur de vie laborieuse et ce besoin de recueillement studieux dont j'étais possédé. Et puis, et puis... Un ami très cher, un Français comme il y en a tant à Paris même et plus encore en province, sans que les étrangers s'en doutent, cœur d'or, âme de bronze et esprit aux facettes de diamant, pourrait indiquer une troisième raison qui a retardé le moment où je suis devenu Parisien. J'ai partagé pendant deux ans, au milieu des bois, sa vie d'anachorète.

II

Derrière la muraille de Chine dont elle s'entourait, la colonie polonaise, quand je suis entré en relations avec elle, m'a paru intérieurement divisée en compartiments multiples, de l'un à l'autre desquels ne se laissait voir aucun lien de cordialité. Emigrés de 1831, de 1848 et de 1863, *blancs* et *rouges*, aristocratie et démocratie, ne trouvaient pas dans leur communauté

d'infortune un motif persuasif d'union et de concorde. Professant pour la patrie absente une tendresse égale, ils ne s'entendaient ni sur la façon de concevoir son passé, ni sur la meilleure manière de la servir dans le présent. L'esprit d'individualisme outré, dont les lecteurs de *la Pologne inconnue* ont retenu les manifestations plus anciennes, continuait de les posséder.

On ne me prêtera pas l'intention d'embrasser dans son ensemble ce chapitre d'histoire, qui a déjà fourni la matière de nombreuses études, sans être épuisé. Je dois me borner ici à en mettre en lumière quelques aspects, en rapport avec mon sujet.

Le noyau de cette émigration était constitué par les épaves des catastrophes successives, auxquelles avaient abouti, depuis cinquante ans, les mouvements insurrectionnels, périodiquement renouvelés dans les diverses parties de la Pologne démembrée. Les conditions intolérables d'existence, créées dans chacune d'elles, et plus particulièrement dans le lot russe, y ajoutaient, en apports continus, des couches superposées, de composition et de valeur très inégale.

De part en part, l'élément militant, chefs et soldats des armées insurrectionnelles, était principalement représenté dans ce monde d'expatriés, par des sujets originaires de ces provinces lituaniennes et russes de l'ancienne République, où s'est accusé récemment un mouvement séparatiste, que rien à ce moment ne laissait encore prévoir. Le fait est pour confirmer ce qui a été dit ailleurs au sujet soit du caractère artificiel de ces tendances, ou de la faiblesse relative de l'esprit de combativité dans le tempérament proprement polonais (1). De Pilsudski à Paderewski en pas-

(1) K. Waliszewski, *la Pologne inconnue*, p. 192-193, 247 et suiv.

sant par les Przezdziecki, les Radziwill et les Sapieha, qui leur ont disputé, au cours de la dernière crise, le gouvernement de la Pologne en voie de libération, les principaux figurants de ce drame ont été de même provenance.

Un phénomène de dissociation progressive en est aussi résulté entre l'émigration et ses divers foyers d'origine, en un partage d'opinions et de sentiments, dont les effets se sont encore fait reconnaître au cours des événements les plus récents. L'élément dominant dans la colonie polonaise de Paris, comme dans celles des autres pays, même au delà de l'Océan, a naturellement tendu à concentrer ses intérêts, ainsi que les dispositions d'esprit et de cœur s'y rattachant, en cette portion du patrimoine commun, dont les épreuves le touchaient de plus près. Il a été principalement *russophobe*, avec, en dernier lieu, une pointe de sympathie pour l'Autriche, et, au regard de la Prusse, une indifférence relative, dont, en soulevant à travers l'Europe une indignation universelle, le martyre lui-même des enfants posnaniens ne l'a pas fait sortir. Les idées et les impulsions de cette partie de la famille polonaise en ont été faussées d'une manière très préjudiciable à l'intérêt commun.

Quand j'y ai pénétré, la petite Pologne des Batignolles retenait encore quelques vétérans de 1831. Cette portion de l'émigration y a toujours constitué une élite. A ceux de ses membres qui avaient porté les armes — contre la Russie dans l'espèce, — le gouvernement français accordait une solde, et cette tradition généreuse s'est maintenue, même après la conclusion de l'alliance russe. Les insurgés de 1863 en ont bénéficié à leur tour, bien que leur présence sous les drapeaux dans des formations militaires très sommaire-

ment organisées fût souvent difficile à établir. Diverses institutions polonaises fondées à Paris dans l'intérêt de ces immigrants et de leurs enfants, asiles, sociétés de secours mutuels et écoles, recevaient en même temps des subventions prélevées sur un fonds qui, compris dans le budget français, s'est originairement élevé à près d'un million, mais s'est en dernier lieu trouvé réduit à quelques dizaines de mille francs. Il s'en faut, cependant, que les besoins auxquels ces libéralités correspondaient fussent eux-mêmes diminués. Aujourd'hui encore, ils ne font que croître. Mais l'intérêt porté aux bénéficiaires est allé en décroissant, non sans que, dans une certaine mesure, ils dussent s'en attribuer la faute.

Les émigrés de 1831 se sont, pour la plupart, fait un honneur de ne pas demeurer entièrement à la charge du pays où ils trouvaient asile. Ils ont cherché à y gagner leur pain et quelques-uns ont réussi à y obtenir de belles situations. Leurs enfants sont communément devenus Français, ont pris honorablement rang dans leur patrie d'adoption, et, nés le plus souvent de mères françaises, ont cessé même de parler la langue de leurs ancêtres, sans oublier, cependant, leur origine. Le Conseil d'administration d'une des œuvres plus haut mentionnées, maison de refuge pour les vieillards et les enfants, a ainsi compté parmi ses membres, au cours des dernières années, un secrétaire du contentieux au Conseil d'État, un chef de bureau dans une des grandes compagnies d'assurances françaises, un secrétaire du syndicat des agents de change à la Bourse de Paris, un secrétaire de mairie parisienne, deux directeurs de grandes banques françaises, etc., issus tous de familles polonaises, mais entièrement fondus dans la société où leur vie était fixée.

Les pères sont restés dans l'émigration exclusivement, farouchement Polonais. Ils ont vécu entre eux, et, en dehors des nécessités imposées par les emplois qu'ils occupaient, ils se sont généralement refusés à tout commerce plus intime avec leurs hôtes français. Derrière une muraille de Chine, ils ont pieusement reconstitué la patrie absente et ils n'en ont rien oublié ni répudié, erreurs, travers et égarements compris. Fils du peuple-roi, ils y ont dressé l'une contre l'autre des souverainetés imaginaires et s'y sont donné éperdument l'illusion de décider, chacun à sa guise, les destinées de leur pays.

C'étaient des rêveurs impénitents et d'incorrigibles chasseurs de chimère ; âmes pures à part cela et nobles esprits, vrais chevaliers de l'idéal, sans peur, sinon sans reproche. J'en ai plus particulièrement fréquenté un, grand et beau vieillard, que ses familiers appelaient « le monton enragé ». Issu d'une aristocratique et opulente famille de Lituanie, ce Szwykowski était arrivé en France à vingt ans sans ressource aucune. Il y était devenu docteur en médecine, avait gagné la croix de la Légion d'honneur en 1871, à Metz, où il avait fait preuve d'un courage héroïque et d'un dévouement sans bornes, et il disposait pour ses vieux jours d'une modeste aisance. Au mépris des traditions généralisées dans la profession qu'il avait exercée, il se montrait catholique fervent, entendant la messe tous les jours et communiant tous les dimanches, mais il manifestait en politique des opinions dont le radicalisme violent contrastait étrangement avec la douceur de ses manières et l'expression angélique de son visage au teint blanc et rose d'un enfant. Séparé de sa patrie depuis près d'un demi-siècle, il semblait ne l'avoir jamais quittée, tant il y demeurait passionnément attaché par

la pensée, souffrant au jour le jour de ses épreuves et vivant de ses espérances. Mais je ne l'ai jamais entendu proférer une plainte au sujet de son propre sort, et ce trait m'a paru commun à tous les émigrés de même rang.

La maison de refuge de la rue du Chevaleret a été fondée en 1846 par des sœurs de Saint-Vincent polonaises, expulsées de Posnanie. Je les ai vues souvent aux prises avec les récriminations de certains hospitalisés, qui n'avaient certainement pas connu chez eux le confort qu'ils trouvaient sous ce toit. J'ai par contre, au même lieu, rendu visite à un ancien maréchal de la noblesse, dépossédé d'une fortune considérable par voie de confiscation. Il m'a fait les honneurs de la chambrette qu'il occupait dans l'établissement, comme s'il n'avait pas quitté son château de Podolie et en se donnant l'air de s'y plaire autant. Avec beaucoup de défauts, l'aristocratie polonaise est susceptible de porter au plus haut degré quelques-unes des qualités auxquelles la noblesse passe pour obliger.

Les couches plus récentes d'émigrés n'étaient pas de la même espèce et « les vétérans » de 1863 ne ressemblaient communément pas à leurs aînés. Comme leurs livrets, les vertus militaires dont ils faisaient preuve étaient de valeur douteuse. Les sujets se réclamant de ce titre ressortissaient simplement, pour la plupart, du grand courant d'émigration qui, dans la seconde moitié du dernier siècle, a mis en mouvement plusieurs peuples européens, mais dont, dans leur détresse, les Polonais ont plus particulièrement subi l'entraînement. Il a été intensifié par les agences allemandes, recrutant de la main-d'œuvre pour les industries des pays germaniques, ou du fret humain pour les compagnies de navigation de Hambourg et de Brême. A un

moment, la Westphalie étant saturée, des artifices sont devenus nécessaires pour répondre au vœu des imaginations excitées par le mirage des Eldorado lointains. Les émigrants de Pologne ne se laissaient plus embaucher pour les usines des marches orientales de la Prusse. S'ils n'étaient expédiés pour le moins *na Ryn* (sur le Rhin), ils préféraient rester chez eux. On les mettait donc en wagons, on les faisait rouler pendant vingt-quatre heures dans les deux sens sur les lignes d'intérêt stratégique, établies par l'état-major allemand parallèlement à la frontière russe, et, les débarquant à proximité d'une raffinerie de sucre à laquelle ils étaient destinés, on leur disait :

« Vous êtes sur le Rhin ! »

Dans ce flot, Paris attirait une catégorie spéciale d'exilés volontaires, papillons de nuit que *la Ville-Lumière* fascinait avec des perspectives imaginaires de fortune ou de gloire : coureurs d'aventures confondant la Seine avec un Pactole, ou apprentis naïfs de la vie, se risquant à de décevantes et douloureuses expériences. Arrêté un jour sur le boulevard par un attroupement, j'entendis les mots : « Hôtel Lambert? » « Hôtel Lambert? », répétés avec insistance par un jeune homme aux prises avec deux gardiens de la paix. Devinant un compatriote, je me portai à son secours. C'était un garçon confiseur de Varsovie, ayant quitté sa ville natale où il gagnait largement sa vie, pour se perfectionner à Paris dans son art. Sans ressources, sans relations et sans aucune connaissance de la langue du pays, il se réclamait de la célèbre résidence de l'île Saint-Louis, décorée par Lebrun et Lesueur, comme il eût fait d'un consulat.

Depuis que le prince Adam Czartoryski s'y était établi, après avoir présidé le gouvernement insurrec-

tionnel de 1831, l'*Hôtel Lambert* gardait, dans une certaine mesure, aux yeux du plus grand nombre des Polonais, l'apparence d'un foyer extérieur de leur pays en lutte pour l'indépendance et d'une représentation de sa nationalité au dehors. Un bureau d'informations et de secours, organisé quelque peu à la façon d'une agence consulaire, s'y trouvait d'ailleurs établi, et il ne chômait pas.

L'attraction exercée par Paris sur les imaginations polonaises et les ambitions ou les convoitises qui les mettaient en jeu, avait plusieurs sources. Des légendes absurdes les alimentaient, avec l'illusion de succès faciles au lieu où la plus âpre concurrence met le monde entier en compétition. Telle année, débutant au Salon avec un portrait, une jeune artiste polonaise, Mlle Anne Bilinska, obtenait une *troisième médaille*. C'était un magnifique commencement; mais la presse polonaise convertissait aussitôt la récompense en un *prix d'honneur*, et, publiant une rectification, je soulevais une tempête. Dénoncé comme un mauvais patriote, je passai pour un démolisseur des gloires nationales. Je n'eus pas meilleure fortune en mettant mes compatriotes en garde contre un financier amateur, qui, arrivant de Pologne à Paris à la veille du krach de l'*Union*, sollicitait des capitaux polonais pour la part qu'il voulait prendre à cette entreprise!

Sous la morsure continue d'une destinée exceptionnellement cruelle, il était naturel que les susceptibilités ainsi manifestées s'avivassent et fissent preuve d'une sensibilité particulièrement aiguë. Au risque même d'inévitables désenchantements, les illusions consolatrices sont indispensables aussi aux âmes meurtries. Mais le prix est encore trop élevé.

Les immigrants polonais, à l'époque où j'ai fait

leur connaissance à Paris, y étaient portés cependant, pour la plupart, par une autre légende, moins glorieuse, mais d'autant plus séduisante qu'une part de vérité s'y trouvait mêlée.

III

Bien que la pauvreté, sinon la misère, y fût le lot du plus grand nombre, la colonie polonaise sur les rives de la Seine recueillait, dans ses alluvions successives, quelques membres plus fortunés, voire même disposant de revenus considérables, et, non sans raison, on doit le dire à leur honneur, leur générosité passait pour égale à leur opulence. Au cours des trente années qui ont suivi l'insurrection de 1863, Paris a recueilli des hôtes de cette catégorie en quantité croissante. Frappés par les mesures répressives, consécutives au soulèvement, quelques-uns avaient réussi à sauver quelques épaves du désastre de leurs fortunes atteintes par la confiscation. Une des compagnes de ma tante et de ma sœur à Siémionov bénéficiait d'une de ces incohérences par lesquelles les cruautés de la domination russe en pays conquis étaient assez fréquemment tempérées. D'esprit très fantaisiste, cette dame avait attribué la propriété d'un de ses vastes domaines à un de ses chiens favoris et, ses autres biens se trouvant mis sous séquestre, elle continuait à toucher les revenus de celui-là Il était censé appartenir à *Fiutek*, et, à ce titre, respecté. Un autre déporté avait seulement encouru un ordre de mise en vente, l'obligeant à aliéner dans un délai de quelques mois et aux mains d'un Russe une terre qui demeurait dans sa famille

depuis quatre cents ans. Il en retirait encore une centaine de mille francs de rente, qu'il venait, après sa libération, manger à Paris, ne se résignant pas à vivre dans le voisinage du patrimoine aimé, dont il se trouvait dépossédé.

D'aucuns encore, propriétaires d'immeuses étendues de terre, plus ou moins avantageusement exploitées sous le régime de la corvée, avaient été portés à s'en défaire depuis l'abolition du servage. Ils n'arrivaient plus à en tirer parti. L'un d'eux m'avouait que la dernière année d'exploitation ne lui avait donné qu'*un kopeck et demi* de revenu net! Il avait donc vendu « pour un morceau de pain » — une vingtaine de millions — ce *latifundium* improductif et s'était retiré à Paris pour, disait-il, n'ayant plus un pouce de sol à se mettre sous la botte, ne pas faire dans son pays figure de déclassé.

Mais d'autres s'expatriaient simplement pour échapper aux conséquences d'une évolution de mœurs, dont ils s'accommodaient moins encore que des nouvelles lois agraires ou de la domination étrangère. Ils étaient les derniers représentants de cette tribu de roitelets polonais qui, sur des domaines plus vastes que beaucoup de principautés allemandes d'autrefois, avaient pendant plusieurs siècles exercé les privilèges d'une véritable souveraineté, en contractant des dispositions d'esprit et des habitudes de conduite en rapport avec cette situation. Dans leur pays qui, libre, s'était piqué de posséder un gouvernement populaire, mais qui devenait plus réellement démocratique au sein de l'esclavage, ces royautés n'étaient plus de saison, et, en s'obstinant à en garder les attributs et les façons, les porteurs des titres périmés se mettaient en difficulté avec leur entourage. Ils ne voulaient pas déchoir sur

place et préféraient porter leurs dégoûts et leurs colères en terre étrangère, où ils se flattaient aussi de pouvoir plus facilement abriter leurs prétentions.

Ils avaient possédé de véritables cours, peuplées d'un monde de serviteurs et de sycophantes : porteurs de livrées, nains, fous et *résidents*. Chez tel comte Potocki, un prince Czetwertynski, descendant authentique de maison souveraine, faisait office de majordome, ou *maréchal*, selon la terminologie du lieu.

— Monsieur le comte est servi, annonçait le *prince-maréchal*.

Il y a quelques années, les débris de l'ancienne fortune territoriale des Radziwill, réduite par les confiscations et les ventes forcées, comprenaient encore une demi-douzaine de majorats, dont trois aux mains d'un des membres de la famille, le prince Antoine, marié à une Française, Mlle de Castellane, portaient dans la région de Minsk sur une étendue de 1 100 000 hectares. Au commencement du dix-neuvième siècle, titulaire à Nieswiez du plus important de ces majorats, le prince Dominique avait pris parti pour Napoléon, et le gouvernement russe s'était entendu, après 1812, avec le gouvernement prussien pour déposséder cet adversaire vaincu, au profit de la branche des Radziwill qui, ayant ses possessions dans le duché de Poznan, un établissement à Berlin et une double alliance avec la maison de Brandebourg, était, pour cette raison, appelée *prussienne*.

Faire le jeu de la Prusse contre les Polonais a toujours été dans les habitudes de la politique russe.

Deux autres majorats avaient suivi la fortune de celui que sa foi dans l'étoile napoléonienne faisait perdre au prince Dominique ; mais, au cours des luttes engagées par la Pologne pour son indépendance, avec

la participation ardente de la Lituanie que les idées de séparatisme ne séduisaient pas encore, l'égide prussienne ne suffisait pas à protéger Nieswiez. Le château contenait d'immenses richesses, et, quand en 1873 le prince et la princesse Antoine en ont pris possession, il n'y restait en fait de mobilier que quatre tables à jeu et quelques portraits de famille, utilisés pour remplacer aux fenêtres les carreaux absents! Mais, bien qu'il fût opéré en terre polonaise par des mains russes, l'esprit prussien avait présidé au pillage des trésors disparus. Quarante ans plus tard, en effet, des caisses remplies d'objets précieux ayant cette provenance et soigneusement emballés devaient être retrouvées à Saint-Pétersbourg, et une décision gracieuse de Nicolas II permettait aux propriétaires de Nieswiez d'en reprendre possession. Pas pour longtemps, hélas! Depuis 1916, le château, s'il existe encore, a grande chance d'avoir été vidé une fois de plus, et, à ce coup, les probabilités sont pour qu'épargnée précédemment, la plus précieuse partie des trésors qu'il contenait n'ait pas échappé à la destruction. Les propriétaires de Nieswiez étaient archivistes héréditaires de Lituanie et le dépôt documentaire par eux gardé n'avait probablement pas son pareil dans le monde, aux mains de particuliers. J'y ai vu, cinq cents ans après que les signatures laborieusement paraphées et les larges cachets de cire rouge y eussent été apposés, un document unique : l'acte de l'union volontaire de la Pologne avec la Lituanie. J'y ai aussi tenu entre les mains les billets doux adressés par le dernier des Jagellons à sa femme, qui fut une Radziwill.

Oui, la Lituanie, la Pologne et l'Ukraine polonaise ont compté par douzaines des potentats que la situation qu'ils occupaient dans leur pays inclinait à s'y

croire détenteurs, par la grâce de Dieu, d'une part de royauté. Avec les débris d'une fortune, réduite elle aussi par les confiscations et les ventes à vil prix, une seule famille ukrainienne, très polonaise bien qu'ukrainienne, a pu acquérir et entretenir en France des installations luxueuses par douzaines, dont quatre hôtels à Paris. Les quatre frères Branicki s'étaient partagé, dans la région de Kiév, une ancienne *Starostie* polonaise, domaine de la couronne converti en propriété privée à la dissolution de l'État polonais. En allant chasser à courre chez l'un d'eux, j'ai dû quitter le wagon à quarante kilomètres de sa résidence. La station de chemin de fer la plus proche était à cette distance. Mais elle se trouvait déjà sur les terres de mon hôte. Cette résidence a été, depuis, complètement détruite par les *Bolcheviki*. Le luxe y était princier. Les écuries tenaient cent vingt chevaux de selle, admirablement dressés, à la disposition des chasseurs, parmi lesquels figuraient souvent des membres de la famille impériale.

Jusqu'à une époque récente, les Polonais ont généralement répugné à tout commerce avec les Russes, — les *Moskale*, — en dehors des relations officielles. Les soldats russes, qui ont pénétré la nuit dans notre maison de Varsovie pour l'objet que l'on sait, y ont été les premiers visiteurs de cette nationalité. Mais, tout en communiant avec la masse de ses compatriotes dans la haine du *Moskal*, la haute aristocratie polonaise s'est, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, affranchie des règles communes, et, dans ce milieu, les relations, voire les alliances de famille entre Polonais et Russes, ont été de tout temps habituelles.

Dans l'orgueilleuse conscience d'une possession d'état, race, privilèges acquis et titres de toute nature,

la mettant à tous égards hors rang et hors pair, nulle autre caste n'a, je le crois, jamais égalé celle-là, bien que, théoriquement, elle fît partie d'une démocratie. Il m'est arrivé d'être témoin, à Cracovie, d'un petit drame mondain. Dans l'animation d'un bal, une jeune fille du meilleur monde, mais appartenant à une famille de petite noblesse, était embrassée à pleine bouche devant cent témoins par un jeune patricien, qui avait bu un verre de champagne de trop. Le coupable encourut de la part de ses proches une réprobation unanime et sévère, mais exclusive de toute idée de réparation, au delà de la banale excuse. Un Potocki ou un Zamoyski ne pouvaient pas plus épouser la fille d'un simple gentilhomme que se battre avec son frère. Je me suis battu avec un de ces patriciens mais j'y ai éprouvé de la peine, et j'ai dû prendre comme témoins un Russe et un Israélite. Mes meilleurs amis m'ont refusé assistance en cette occasion, et je crois que, depuis trente ans, la famille de mon adveraire, à qui je n'ai pas fait plus de mal que je n'en avais l'intention, — deux balles échangées sans résultat, — ne m'a pas encore pardonné cette impertinence.

Dans les derniers temps, l'esprit démocratique a mis en brèche cette forteresse de présomption et d'infatuation héréditaires. Les traditions y ont fléchi. Les mésalliances y sont devenues nombreuses. Elles constituent cependant encore une exception, et comme, ne se renouvelant pas par voie d'agrégation à l'exemple de l'Angleterre, cette aristocratie se rétrécit constamment du fait de l'extinction des familles, on s'y marie de plus en plus entre proches parents. D'où des phénomènes de dégénérescence physique et morale, qui, jusqu'à une époque récente, ont contribué à développer parmi les latifundiaires polonais des penchants

à une espèce particulière d'excentricité, dont ils ont parfois donné le spectacle aux Parisiens, après avoir renoncé à le produire chez eux. Ils y ont imité plus les satrapes orientaux s'abandonnant à leurs caprices que les lords anglais affectés de spleen; mais on leur doit cette justice qu'ils ont plus communément bravé le ridicule que l'honnêteté, ou la décence.

Ce trait d'individualisme exorbitant a été commun aux Russes de la même classe, et il suffirait à porter témoignage d'une affinité de tempérament, que des querelles de famille ont fait contester mal à propos. Mais, plus accessible à la pénétration des influences extérieures, francisée généralement ou germanisée dès la fin du dix-huitième siècle, l'aristocratie russe a gardé moins longtemps ses *samodoury*, comme on les appelait, et, plus soucieux de bien paraître, moins imbus du sentiment de leur supériorité, ceux-ci ont aussi communément montré au dehors plus de retenue. Les rois polonais en exil se sont moins gênés.

Tel d'entre eux ne voyageait en chemin de fer que dans un coupé réservé, où il faisait monter son valet de chambre et son chasseur et où il voulait que les efforts savamment combinés de ces compagnons concourussent à lui donner l'illusion que le train ne partait et ne s'arrêtait qu'à son commandement. Le jeu n'était que puéril; mais, moins innocemment bien qu'avec une candeur désarmant la critique, tel autre partageait sa tendresse entre deux foyers, auxquels il accordait une égalité de soins, scrupuleusement mesurée jusque dans les moindres détails. Il commençait invariablement de dîner chez sa maîtresse et arrivait chez sa compagne légitime pour le rôti. Retournant de voyage, il venait embrasser l'une après l'autre et apportait pour chacune le même souvenir en double.

Un brave homme malgré tout, violent, ne supportant pas la contradiction et mal élevé, ou plutôt ne voulant pas prendre la peine de faire preuve de bonne éducation, mais, dans le fond, la bonté et la générosité mêmes, la main toujours ouverte et le cœur sur la main. Au premier mot que je m'avisai de lui dire de la rencontre que j'avais faite sur le boulevard, il offrit de mettre en apprentissage, à ses frais, le garçon confiseur.

Cette bonne intention ne put malheureusement recevoir d'effet. Nous fûmes éconduits dans toutes les grandes confiseries auxquelles nous nous adressâmes. Elles refusaient de recevoir à aucun prix des apprentis étrangers, en ayant reconnu les inconvénients. Revenant chez eux, les élèves formés à cette école emportaient le secret des procédés de fabrication dont ils avaient pris connaissance et les commandes s'en ressentaient. Nous dûmes donc renvoyer notre protégé à Varsovie, heureux s'il s'y était employé à renseigner ses compatriotes sur les difficultés que rencontre à Paris la réalisation des ambitions les plus modestes Mais il devait s'y donner d'autres occupations.

A quelques années de là, me trouvant dans l'ancienne capitale de la Pologne, je fus accosté dans le *Jardin de Saxe* par un promeneur d'apparence élégante et de mine réjouie.

— Vous ne me remettez pas?... Je suis le garçon confiseur que vous avez aidé à Paris.

— Je vois avec plaisir que la fabrication des bonbons vous réussit mieux sur les rives de la Vistule.

— Je ne suis plus dans la confiserie.

— Et que faites-vous donc?

— J'appartiens à la magistrature.

Authentique, l'anecdote réclame une place dans

l'histoire des relations polono-russes. Sous le régime qui y fut appliqué de 1863 à 1916, les magistrats envoyés en Pologne du fond de la Russie n'étaient pas forcés de connaître les lois russes, qui n'avaient pas d'application dans le pays où ils devaient exercer leurs fonctions, et on ne pouvait attendre d'eux qu'ils eussent étudié le Code Napoléon, qui y demeurait en vigueur. On ne prenait donc pas souci de leurs aptitudes professionnelles et ils n'en montraient pas davantage au regard des collaborateurs qu'ils se donnaient sur place.

Les expériences faites à Paris par les ambitieux de l'espèce du confiseur travesti en magistrat n'avaient pas toujours un dénouement également plaisant pour eux, comme aussi les coureurs de fortune originaires de Pologne y portaient souvent des prétentions et des convoitises beaucoup moins justifiables,

IV

Nous eûmes pendant plusieurs années sur les bras toute une famille de neuf personnes, dont il m'est arrivé de payer les notes d'hôtel, en constatant qu'elle usait pour dix francs de timbres-poste par jour. D'autres dépenses somptuaires s'ajoutaient à ces frais de mendicité postale, et, parmi les incongruités de toute nature auxquelles ces compatriotes se livraient, celle-là n'était pas à beaucoup près la plus contrariante. Plutôt que de les aider plus longtemps à la conquête de Paris, où ils ne paraissaient faire aucun progrès, nous prîmes le parti d'expédier la famille au delà de l'Océan. Elle y parut consentante et j'eus

soin de l'embarquer moi-même pour le Havre, ne lui remettant les billets de voyage, achetés avec le produit d'une collecte, qu'au moment de la mise en marche du train. Quelques jours plus tard, les voyageurs étaient de retour. Ils avaient trouvé à vendre les billets avant de prendre la mer, et, le mois d'après, ils m'adressaient, sur un carton de bristol élégant et parfumé, une invitation à une soirée dansante!

En fait d'incongruité, les Russes peuvent aller loin, et, s'il est un cas où l'égalité parfaite entre les hommes m'ait semblé réalisée, c'est dans la mesure d'ingéniosité, comme d'impudence, dont, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, certains sont capables d'user pour exploiter les inclinations généreuses qu'ils rencontrent chez leurs semblables. Les Polonais, cependant, y mettent à l'occasion des traits de fantaisie originale et imprévue qui ne sont qu'à eux. Même mendiants, ils se souviennent qu'ils ont été rois.

Un jour que je me trouvais, aux environs de Paris, l'hôte de l'un des exploités, roi déchu lui aussi mais richement renté encore et installé princièrement, on lui remit, de la part d'un compatriote, une demande d'audience, motivée de telle façon qu'il crut y répondre suffisamment par l'envoi d'un billet de cent francs. L'instant d'après, cet argent était retourné, avec une lettre à peu près ainsi conçue :

« Je me trouve momentanément dans l'embarras, pour des raisons que les documents ci-joints indiqueront; mais je ne suis pas réduit à la mendicité, ainsi qu'en témoignera le fond de ma bourse, que je vide à cette intention dans le même pli. J'ai souvent besoin de cent mille francs, mais jamais de cinq louis. En attendant que ma famille me remette à flot, je suis disposé à travailler du seul métier où je sois habile, et

j'offre mes services comme piqueur aux appointements d'un ténor. C'est donné. »

Une liasse de factures de couturiers et de bijoutiers et une autre de billets de banque pour la somme de 3 500 francs accompagnaient ce message.

Sinon aussi déconcertantes, d'autres rencontres avec cette portion de l'émigration polonaise m'ont laissé une impression encore plus pénible. Avec les fonds mis à ma disposition par des compatriotes plus fortunés, car ma bourse n'y aurait pas suffi, j'ai installé des ateliers de cordonnerie pour de faux ouvriers, qui se trouvaient n'avoir jamais touché une alène et qui attendaient que j'eusse le dos tourné pour battre monnaie avec les outils que je leur avais procurés. J'ai subventionné des artistes peintres qui, sur les sommes que je leur remettais pour achat de toiles et de couleurs, commençaient par dépenser 40 francs chez le coiffeur le plus proche. Et les quémandeurs de tout acabit, les *chodziki* (marcheurs) comme on les appelait, me prenaient plus de temps que je n'avais à leur en donner, jusqu'au jour où je me suis avisé de les renvoyer à l'*Hôtel Lambert,* avec une sorte de bon de réquisition, auquel je m'étais assuré qu'honneur serait fait, selon les besoins constatés. Provision faite pour cet objet, je n'ai pas eu besoin de la renouveler. A cette adresse, on connaissait son monde et on en était connu. Les *chodziki* constituaient un corps fortement organisé et pourvu d'un office d'informations des mieux agencés; mais l'agence de l'hôtel Lambert n'était pas moins bien servie, et je pus donc jouir, sous sa protection, d'un repos que je ne me flatte pourtant pas d'avoir bien gagné.

En vingt-cinq ans d'un ministère passablement laborieux et onéreux, je n'ai pas souvenir qu'il m'ait servi

à accomplir un seul acte de charité réellement efficace, et, si les *chodziki* ont contribué à compromettre en France la réputation du peuple auquel ils appartenaient, je dois, avec ceux qui m'ont aidé à leur faire l'aumône, m'y reconnaître une part de responsabilité. La charité individuelle est à la fois inopérante et génératrice d'abus et de vices de toute nature. Au régime d'oppression et de mauvaise administration, dont l'émigration polonaise a été le produit direct, ses méfaits sont, à coup sûr, imputables au premier chef; mais le simulateur d'épilepsie que beaucoup de Parisiens ont connu, il y a quelques années, promenant dans les quartiers les plus élégants de la ville sa hotte bien garnie, se laissant choir pantelant et sanglant au milieu des débris de sa marchandise et se recommandant ainsi, de la façon la plus dramatiquement impressionnante, à la pitié et à la munificence des passants, n'était pas un Polonais.

V

J'ai appris, depuis, à mieux orienter mes capacités d'altruisme, que cette expérience n'a pas, Dieu merci, amoindries. Mais, l'eussé-je voulu, je n'aurais pu continuer à les employer dans la même voie. Après vingt-cinq ans, un grand changement s'opérait, en effet, dans la colonie polonaise de Paris. L'intensité du courant d'immigration, dont elle recueillait l'apport, avait toujours été très inégale, beaucoup plus forte en bas qu'en haut. Jusque vers la fin du dernier siècle, cependant, un certain équilibre s'y est maintenu, sinon pour le nombre, du moins pour les ressources. Maintenant, la marée des miséreux ou des chercheurs de

fortune continuant à monter et ne faisant même que grossir, un mouvement en sens contraire se produisait au sein de l'élément aristocratique. Les rois en exil s'en allaient. Les pères étaient morts sur la terre étrangère; les fils obéissaient à l'appel de la mère patrie, qui voulait qu'ils y reprissent la place de combat, volontairement ou non abandonnée par leurs devanciers, en s'accommodant des conditions d'existence, si pénibles fussent-elles, qu'ils devaient y trouver. Assagie, en outre, par les épreuves, dépouillée de ses exubérances, de ses reliefs trop saillants et de ses aspérités, cette partie de l'aristocratie polonaise n'était plus aussi portée, dans la personne de ses nouveaux représentants, à se mettre en marge de la vie commune.

Avec ses libertés frelatées mais quand même attrayantes, la Galicie séduisait quelques-uns, et il n'a pas dépendu de moi, les lecteurs de *la Pologne inconnue* l'ont appris, qu'elle ne m'eût aussi attiré et retenu. L'une après l'autre, les fastueuses demeures où, sur les rives de la Seine, l'hospitalité et la générosité des grands seigneurs polonais s'étaient exercées fermaient leurs portes. Des maisons de rapport s'élevaient sur l'emplacement des hôtels où un luxe, parfois quelque peu barbare, avait exercé la malice des Parisiens, mais qui, au cours d'une trentaine d'années, avaient, pour tout un petit monde d'expatriés, constitué des foyers non seulement de plaisir mais de secourable compassion. Et, individuelles ou collectives, les œuvres polonaises de bienfaisance perdaient ainsi, au sein de l'émigration, ou trouvaient tout au moins considérablement réduite, la source principale où elles s'alimentaient.

L'*Hôtel Lambert* lui-même se vidait. Avec ses murs

délabrés et ses persiennes closes, ce palais prend aujourd'hui l'aspect d'une nécropole, entourée de silence et de tristesse dans un coin de Paris, où longtemps il a mis tant d'animation. De ce que deux générations de Czartoryski ont fait de cette demeure, de ce qu'elle a été pendant plus d'un demi-siècle pour tous les membres de la colonie polonaise de Paris et pour un grand nombre de Français, le souvenir s'efface déjà, embrumé par des légendes confuses. Avant qu'il s'évanouisse entièrement, on me saura gré, je pense, de fixer ici — brièvement — l'image de ce fragment mélancolique, mais captivant, d'un passé qui disparaît, Dans leur origine, comme dans leur rôle historique, les Czartoryski marquent un point de contact, où la communauté comme l'antagonisme des éléments polonais et russe se sont accusés de la manière la plus saillante.

CHAPITRE III

L'HÔTEL LAMBERT

I. La famille Czartoryski. La légende de ses prétentions dynastiques. La genèse de cette fiction. — II. Le prince Ladislas. Figure de prétendant. Alliances royales. La famille d'Orléans. Ambitions problématiques et vertus certaines. Dévouement à la cause polonaise. « Servir! » Le prince Ladislas et l'insurrection de 1863. « Le citoyen » Czartoryski. — III. Les traditions de la vie publique en Pologne. Leur survivance. La politicomanie. Ses inconvénients et ses dangers. Les vicissitudes de la politique russe en Pologne. D'Alexandre III à Nicolas II. Conspirateurs et agents provocateurs. L'énigme d'une carrière d'émigré à Paris. L'affaire K... L'hôtel Lambert et l'île Saint-Louis. Un poste d'observation. Le prince Czartoryski et l'ambassade de Russie. Les Mohrenheim. Le choix d'une attitude. — IV. Désaccord d'idées et de sentiments. La *Société polonaise d'Histoire et de Littérature* à Paris. Au cimetière de Montmorency. Les cendres de Mickiewicz. Une manifestation inconvenante. Le fils du poète. Le radicalisme polonais et ses correctifs. — V. Le problème du statut légal des Polonais. La famille du prince Ladislas. La comtesse Dzialynska. Le comte Zamoyski. Sur les sommets. Sympathies autrichiennes. Les collections de l'hôtel Lambert. Leur transfert en Galicie. L'héritage des émigrés de 1831. Son abandon à l'Académie des Sciences de Cracovie. Les risques de l'opération. — VI. Changements dans la colonie polonaise de Paris. Les nouvelles couches. Les émigrés de 1863. Ladislas Zbyszewski. Liens brisés et conflits.

I

« De cœur et de visage,

« Vous étiez autrefois quelque cent mille gentilshommes,

« De nos jours, je n'en ai connu qu'un... »

Si flatteur qu'il pût être dans l'intention de son auteur, on peut douter que le destinataire ait beaucoup goûté ce compliment. Grand poète, Slowacki était mauvais courtisan, et le prince Adam Czartoryski, grand-père du propriétaire actuel de l'*Hôtel Lambert*, portait plus haut des ambitions, qui ne répondaient à aucune réalité, mais auxquelles les vicissitudes d'une destinée assurément exceptionnelle prêtaient une apparence de justification.

Aujourd'hui encore, aux yeux d'un grand nombre de Français, la famille d'exilés polonais, qu'ils ont vue, pendant son séjour à Paris, s'allier aux Bourbons d'Espagne et à la Maison de France, passe pour avoir abrité sur les rives de la Seine les nostalgies et les espérances d'une dynastie déchue. Et la légende a été à ce point favorisée par les circonstances qu'elle est arrivée à faire illusion à ceux-là mêmes qui en étaient l'objet. La genèse s'en laisse aisément établir.

La haute aristocratie polonaise compte par douzaines des familles d'une plus grande et plus ancienne illustration. Celle-ci a pris, cependant, dans l'histoire polonaise des deux derniers siècles, une place à part. Avec quelques douzaines d'autres aussi, polonaises ou russes, elle fait remonter sa filiation aux grands-ducs de Lituanie; mais, ni en Pologne ni en Russie, cette origine ne saurait par elle-même mettre hors rang ceux qui s'en réclament : dans l'innombrable postérité de Guédymine et de Rurik, le titre s'est avili. Les Czartoryski ont fait partie d'un grand nombre de familles lituaniennes, qui, foncièrement russifiées après l'absorption par l'État lituanien de l'empire démembré de Iaroslav et de Vladimir, ont cédé ensuite à l'influence

polonaise (1). Les inclinations russes se sont, cependant, chez les ancêtres du prince Adam, montrées particulièrement persistantes, en déterminant dans ce sens leur intervention dans les dernières phases de l'histoire de leur pays, avant la catastrophe des partages, voire même à une époque ultérieure. Mais, jusque vers le second quart du dix-huitième siècle, ni dans les fastes de la Lituanie ni dans ceux de Pologne aucun Czartoryski n'a marqué. Ils étaient pauvres, et, en dépit du régime démocratique qui s'y trouvait nominalement établi, pour une part aux affaires publiques et un accès aux hauts emplois, cette condition constituait, dans leur pays, un obstacle presque infranchissable.

A ce moment seulement, les Czartoryski furent brusquement tirés de la médiocrité où ils végétaient par le mariage de l'un d'eux avec une Sieniawska, dernière de ce nom et héritière d'une immense fortune. Il se trouva en outre que l'heureux époux et son frère étaient tous les deux des hommes de valeur, de haute intelligence et de grande énergie. Ils furent bientôt chefs de parti avec une clientèle nombreuse, et, conformément à leurs tendances héréditaires, adoptant un programme de réformes propres à tirer la République de l'anarchie où elle sombrait, ils cherchèrent, pour sa réalisation, à prendre appui sur la Russie, en une politique supérieurement habile, bien que passablement scabreuse, qu'ils opposaient à celle du parti conservateur des Potocki, soutenu par la France, dont la diplomatie a été mieux inspirée en d'autres occasions.

J'ai commencé à retracer l'histoire de cette lutte, de l'issue de laquelle les destinées de la Pologne ont

(1) K. Waliszewski, *la Pologne inconnue*, p. 248.

dépendu; mais j'ai dû m'arrêter au premier volume, ma carrière d'historien polonais ayant été interrompue, dans des circonstances que j'ai déjà fait connaître, mais sur lesquelles j'aurai à revenir. Elles se rattachent aux péripéties du conflit polono-russe. Vers la fin du règne du second roi de la dynastie saxonne (1733-1763), les deux Czartoryski et leurs parents furent déjà en possession d'une situation hors pair. On les appelait « la Famille » tout court, et on prévoyait assez généralement qu'ils monteraient plus haut encore. A la mort d'Auguste III, on ne supposait pas que la couronne resterait dans sa maison, et, si elle devait échoir « au plus digne », le mari de Mlle Sieniawska paraissait s'imposer au choix des électeurs. Les élections de leurs rois n'étaient malheureusement plus au pouvoir des Polonais. De celle-ci, Catherine II allait disposer.

L'élu fut tout de même un neveu des Czartoryski, et cette parenté les mettait sur les marches du trône qui leur échappait. L'avantage n'était qu'éphémère, relevant d'une investiture dont Poniatowski n'eut jamais chance de modifier le caractère viager. Célibataire, la déchéance et l'exil l'attendaient; comme lui, son unique neveu ne fut pas marié, et tout fondement d'établissement dynastique s'en trouvait exclu. Mais « la Famille » en obtenait un pour sa politique dans le lien qui unissait Stanislas-Auguste à la cour de Russie, et elle montait au pinacle.

Marié à une Flemming, la célèbre princesse Isabelle, dont la renommée de beauté et de galanterie fut européenne, le fils du prince Auguste eut beau ne recueillir dans l'héritage paternel aucune qualité d'esprit ou de caractère; personnellement nul, il n'en bénéficia pas moins d'une situation exceptionnelle.

Dans sa belle résidence de Pulawy, que l'abbé Delille a chantée, rendez-vous de toutes les illustrations, centre politique et foyer intellectuel de toute la Pologne, sans couronne et sans sceptre, il devait, pendant un quart de siècle, en compagnie de sa femme, exercer quelques-uns des privilèges d'une royauté effective. Avec son fils, l'ami le plus intime quelque temps d'Alexandre Ier, son collaborateur préféré et en dernier lieu son ministre des Affaires étrangères, de nouvelles et encore plus glorieuses perspectives parurent s'ouvrir pour les Czartoryski et, sous leur égide, pour leur pays. En 1805, à la veille d'Austerlitz, le petit-fils de Catherine arrivant à Pulawy, y usant trois semaines d'un temps dont les heures étaient à ce moment comptées, et y appelant des représentants de toutes les parties de la Pologne, l'attente fut générale d'un événement qui changerait la face des choses dans cette partie de l'Europe.

Elle fut déçue, et, au cours des années suivantes, le jeune prince Adam et les siens encouraient même une double disgrâce : discrédités en Pologne, ils perdaient toute influence en Russie. Ils ne devaient pas s'en relever de longtemps. Tel était cependant encore le prestige attaché à leur nom, qu'en 1815, le prince Adam parut désigné pour prendre en main, avec le titre de vice-roi, le gouvernement du nouveau royaume de Pologne, issu du Congrès de Vienne. Ce fut sans doute la raison essentielle de la préférence donnée par Alexandre à un obscur général polonais, duquel il pouvait se promettre plus de docilité, et le prince Adam demeura dans l'ombre pour n'en sortir qu'en 1831, comme chef du gouvernement insurrectionnel de Varsovie.

C'était aussi un semblant de royauté, mais, plus

éphémère encore, le simulacre devait être chèrement payé. L'année suivante, le bénéficiaire se trouvait à Paris, proscrit et ruiné, après confiscation de la plus grande partie de sa fortune, dont le seul domaine de Sieniawa, en Galicie, d'assez maigre rapport, lui restait, avec quelques débris des magnifiques collections que possédait Pulawy, dont le musée au *Temple de la Sibylle* avait été célèbre.

Un retour presque à la pauvreté. Il ne fut pas de longue durée. Au cours des vingt années suivantes, des placements exceptionnellement heureux décuplèrent les fonds que l'exilé avait pu soustraire au naufrage, lui assurant une large aisance, à défaut de l'opulence perdue, et, en même temps, n'acceptant pas l'arrêt du destin et en appelant à l'avenir, ses compagnons d'exil se ralliaient autour du noble vaincu. Ils le déclaraient maintenu dans l'exercice du pouvoir suprême qui lui avait été déféré à Varsovie, chef de gouvernement quand même. Les plus exaltés allaient jusqu'à le proclamer « roi *de facto* », en faisant battre des monnaies à son effigie. A Londres même, en 1841, une *Société de libérateurs de la Pologne* rattachait l'œuvre qu'elle se proposait à la constitution d'une dynastie des Czartoryski. Et la légende fut ainsi créée.

II

Elle devait survivre au prince Adam, et, en épousant successivement deux princesses de sang royal, une fille du duc de Nemours après une Infante, le prince Ladislas la consolida. Comme les qualités de son esprit, son apparence extérieure même s'y prêtait. Il

avait figure de prétendant. D'une dignité simple dans ses manières comme dans ses habitudes, vêtu sans la moindre recherche, prenant volontiers l'omnibus et montant de prèférence à l'impériale, avec beaucoup de grâce, il portait dans toute sa personne une distinction suprême. Où qu'il parût, sans l'ombre d'ostentation, d'affectation ou de pose, il ressortait de la foule; il charmait et s'imposait. Je l'ai vu à Sieniawa, partageant avec sa femme, son beau-père et la princesse Blanche d'Orléans, une habitation des plus modestes, sommairement aménagée dans les communs d'un château en ruines : il restait prince et grand seigneur de la tête aux pieds.

La présence dans sa famille de représentants d'une réelle hérédité de titres dynastiques contribuait à la fiction qui l'enveloppait comme d'un manteau de pourpre, sans qu'il fît rien d'ailleurs pour s'y draper. Elle donnait à son entourage un air de cour. Par sa timidité naturelle et l'horreur pour la représentation qu'elle avait en commun avec sa sœur, la princesse Marguerite s'y accommodait mal; mais, hôte fréquent de l'*Hôtel Lambert,* le duc de Nemours semblait, pour s'y rendre, avoir quitté, au Pont-Neuf, la monture du Roi-Galant.

Bien qu'il n'en laissât rien paraître, il se peut que le héros de cette mystification y ait pris un plaisir secret. Sa préoccupation essentielle n'était cependant pas de dresser pour lui-même des tréteaux en forme de trône, mais bien plutôt de travailler de quelque façon au redressement des destinées de sa patrie. A cette fin, il se montrait disposé à accepter les besognes les plus humbles, comme les plus ingrates, en faisant abstraction des susceptibilités les plus légitimes. Il en donna la preuve en 1863, en consentant à devenir à

Paris le représentant du nouveau gouvernement insurrectionnel, dont la composition, les tendances et les façons avaient, cependant, de quoi l'effaroucher. Lui écrivant, un des dictateurs du jour adressait son message au « citoyen » Czartoryski, et il signait : « Baron » un tel. Le destinataire se contentait d'en sourire. Comme celle du héros de Lavedan, sa devise était : « Servir » ! Et il ne regardait ni à la manière ni au prix.

Par-dessus la chimère des prétentions qu'on lui attribuait, s'en laissât-il même flatter, il en a entretenu de plus élevées, qu'il a payées de déceptions cruelles, bien qu'au fond son malheur fût seulement d'avoir vécu quelques années trop tôt. L'heure actuelle eût répondu à ses plus nobles ambitions, et, si même il en a caressé d'autres, il avait l'âme assez haute pour les mettre à leur rang.

Si économe qu'il fût de sa fortune restaurée, au point de se faire taxer d'avarice, il ne s'en montrait pas ménager pour des objets d'intérêt public. En dehors de l'espèce d'agence consulaire que j'ai mentionnée plus haut et dont aujourd'hui encore il reste quelque trace à l'*Hôtel Lambert*, son père y avait organisé une sorte d'office diplomatique, dont les moyens d'informations, sinon l'influence, furent assez étendus. Le fils l'a maintenu, bien que sur un pied plus modeste, et, quoiqu'il y utilisât principalement des concours gratuits, la dépense n'en laissait pas d'être encore assez considérable.

Il subventionnait diverses institutions polonaises, dont sa situation exceptionnelle voulait qu'il fût président héréditaire et perpétuel. La fiction dynastique y trouvait une apparence, bien modeste, de réalisation. Ainsi d'une *Société d'Histoire et de Littérature*, dont les destinées fournissent une curieuse illustration pour

l'histoire des émigrés polonais en France. Fondée en 1832, elle eut d'abord un caractère essentiellement politique et compta parmi ses membres plus d'hommes de guerre que d'hommes de plume. Elle mena assez longtemps une vie errante, de la rue Duphot au faubourg Saint-Honoré, en passant par la rue des Saussaies, jusqu'au moment où elle parut subir en quelque sorte l'attraction de l'hôtel Lambert, en se fixant dans son voisinage, au quai d'Orléans qu'elle n'a plus quitté. En même temps, elle prenait une figure plus en rapport avec son nom et les trois plus grands poètes de la Pologne, Mickiewicz, Krasinski et Slowacki, en firent partie. Elle eut sa maison et une bibliothèque que Mérimée fréquenta et où Michelet, puisa des matériaux pour sa *Légende de Kosciuszko*. Elle dut à l'intervention du premier de ces écrivains français sa reconnaissance d'utilité publique et à la générosité de Krasinski, du général Zamoyski et de quelques autres bienfaiteurs une petite fortune dont elle employa les revenus à des publications et des distributions de prix. Le prince Ladislas s'en occupa avec un zèle qui ne s'est jamais démenti. Il était foncièrement, ardemment, passionnément Polonais.

Cependant, son père avait débuté à Saint-Pétersbourg avec la recommandation d'un prince Repnine, qui représentait à ce moment à Varsovie la domination russe dans ce qu'elle avait de plus odieux et auquel des documents qui ont été publiés font supposer que son protégé était uni par un lien des plus intimes. L'histoire en a noué de toute sorte entre les deux peuples slaves qu'elle a, cependant, armés en même temps l'un contre l'autre par des causes d'antagonisme et de haine multiples. Il lui est arrivé de créer et de réduire de plus grandes contradictions.

III

Très involontairement, cette *Société d'Histoire et de Littérature,* devenue très littéraire, m'a engagé, avec une partie de la colonie polonaise de Paris, dans un conflit dont la politique a été pourtant cause.

Les Polonais sont très communément des politiciens nés, chez lesquels, si bien qu'il soit chassé, ce naturel revient au galop. L'évolution de leur vie publique depuis le seizième siècle, comme je l'ai esquissée ailleurs, en donne sans doute l'explication.

Avec des intermittences de dégoût résultant de la satiété, comme aux États-Unis à une époque récente et en Pologne même, avant la catastrophe du démembrement, c'est d'ailleurs le travers de toutes les démocraties. Mon éducation comme aussi ma situation personnelle me le rendaient plus sensible qu'à la plupart de mes compatriotes. Bien que définitivement fixé en France, je passais tous les ans plusieurs mois en Pologne. Tous mes intérêts y étaient retenus. A chaque retour au pays natal, je me trouvais confirmé dans le sentiment d'une incompatibilité absolue entre mon tempérament, tel que les impressions de mon enfance et de ma première jeunesse l'avaient formé, et le régime imposé aux miens par la domination étrangère; mais avec eux-mêmes je me voyais en voie d'un désaccord grandissant d'idées et de sentiments, aussi bien au foyer commun qu'en exil.

Ayant depuis de longues années vécu principalement dans un milieu français, je ne partageais plus cet état de tension nerveuse et de surexcitation qui leur était

propre; l'agitation stérile, forme naturelle de cette fièvre, me répugnait, autant que les gestes démonstratifs, où, à tout propos et le plus souvent hors de tout propos, elle cherchait à s'exprimer. Pour l'entretien du feu sacré au sein des masses ils avaient peut-être leur utilité; mais j'en apercevais mieux les inconvénients et les dangers, rendus plus apparents par les représailles qu'ils provoquaient, sans que je fusse pourtant davantage partisan de la politique d'accommodement, dont Wielopolski n'avait pas été le dernier représentant. Le marquis trouvait des épigones, qui sous le nom d'*ugodowcy* (d'*ugoda* = accord) reprenaient son programme, avec moins de chance de succès encore, et s'agitaient dans un vide absolu. L'immense majorité de leurs concitoyens se refusaient à les suivre, et, aux offres de soumission et de concours dont ils étaient prodigues, le gouvernement russe ne répondait que par le dédain.

Sous le règne d'Alexandre III, le nationalisme de mascarade, en bottes et bonnet de fourrure, dont ce souverain faisait ostentation, ne se traduisait en Pologne que par un renforcement d'entreprises russificatrices, auxquelles le gouvernement de Berlin applaudissait. Plus tard, les velléités intermittentes de libéralisme, manifestées par le malheureux Nicolas II, furent contrariées par l'extrême impressionnabilité qui rendait ce souverain accessible aux suggestions les plus contradictoires et essentiellement dominé et gouverné par le sentiment de la peur.

En août 1897, une visite du tsar étant annoncée à Varsovie, le bruit fut répandu de concessions importantes qui seraient accordées au pays à cette occasion, et les *ugodowcy* triomphèrent. La ville se mit en fête et en frais pour recevoir dignement l'auguste hôte, qui

arrivait, croyait-on, les mains pleines de bienfaits. Des cortèges furent organisés, des harangues préparées et des arcs de triomphe bâtis. Avec le consentement des autorités russes, la police de la cité fut, pour la circonstance, confiée à une organisation municipale improvisée, que présidait un avocat polonais en grande faveur auprès du public, Lucien Wrotnowski. Au jour et à l'heure fixés, tout le monde fut à son poste, mais le tsar se fit attendre. Une heure, deux heures se passant sans qu'il paraisse, on prend l'alarme, on appréhende une catastrophe, le chef de la municipalité se rend à la gare et il apprend que le train impérial y est arrivé depuis longtemps; mais Nicolas refuse d'en descendre : composé principalement d'Allemands, son entourage l'a inquiété avec la supposition d'un attentat à redouter de la part des Polonais du parti des irréconciliables, et il a peur.

En se portant sur sa tête garant de la sécurité assurée au souverain, Wrotnowski réussit à le rassurer à demi, mais n'obtient pas qu'il veuille s'arrêter à la traversée de la ville, pour recueillir les hommages et les ovations qui l'y attendent. Entourée de cosaques, sa voiture atteint au galop le château suburbain de Lazienki, et, quand elle y arrive, Wrotnowski, qui a eu peine à la suivre, est appréhendé au collet par un agent de la *okhrana*, qui le prend pour un assassin.

C'est tout ce que les Varsoviens devaient voir du visiteur, objet de si grandes espérances, et, comme de raison, ni à ce moment ni plus tard, ils n'eurent rien de ce qu'ils se promettaient. On ne parla plus de concessions, et les *ugodowcy* ne se relevèrent pas de ce mécompte.

Dans ces conditions, il me paraissait donc qu'en matière de politique, les Polonais n'avaient de choix

qu'entre l'abstention et la certitude d'en faire de mauvaise. En France, de plus, l'abstention me semblait leur être recommandée par les plus élémentaires convenances. Personnellement, j'y étais tenu par des considérations de prudence, que parents et amis de Pologne ne négligeaient pas de me rappeler, en prenant même mal à propos alarme de mes fréquentations à l'île Saint-Louis.

L'*Hôtel Lambert* passait assez communément, bien que fort à tort, pour un foyer de conspiration. Je n'y ai jamais vu rien qui justifiât cetfe idée. Assez mal tenue même à cette époque, avec une apparence d'abandon et de délabrement, la vieille demeure respirait souvent la tristesse et l'ennui, mais jamais un air de complot. Je ne m'en fusse pas accommodé. On sait que, sous l'ancien régime, les conspirateurs russes ont été le plus souvent hommes à double visage et à double emploi, serviteurs de la révolution en même temps que de la police tsarienne, auteurs d'attentats homicides et agents provocateurs. Quand, plus tard, je suis entré en contact plus intime avec le monde russe, je n'y ai pas évité les révolutionnaires : on en trouvait partout, et jusque sur les marches du trône. Mais je me suis tenu soigneusement à l'écart des foyers d'action occulte, au sujet desquels, pour cette raison, je n'aurai à donner ici aucune indication. Je n'ai fréquenté ni connu aucun Gapone, ni aucun Azev.

Je ne crois pas qu'il y ait eu des Gapone dans le monde polonais. J'y ai fait cependant une expérience, qui m'a mis en garde contre toute apparence de mystère chez mes compatriotes mêmes, pour autant que je me trouvais en relations avec eux. Très répandu dans la colonie polonaise de Paris et fort apprécié dans les milieux les plus divers, sans m'inspirer aucune inquié-

tude, un certain K... m'intrigua longtemps. Émigré de 1848, il avait, m'assurait-on, figuré comme capitaine dans une formation de légion polonaise, et il en gardait, en effet, une allure militaire et des curiosités de même ordre, qui ne répondaient, cependant, à aucun emploi connu, pas plus que son train de vie assez large n'était en rapport avec les ressources qu'on pouvait lui supposer. Je ne pus me retenir d'interroger à ce sujet un de nos *rois en exil,* qui lui témoignait une amitié particulièrement chaude. Sa réponse fut :

— Je sais ce qu'il fait, et c'est bien.

Je m'en contentai, jusqu'au jour où, à la première page d'un grand journal parisien, je trouvai un article signalant, comme récemment démasqués, des individus qui, sous prétexte d'y fournir des renseignements sur l'armée allemande, avaient obtenu accès aux bureaux du ministère de la guerre français et y avaient dérobé, à destination de l'Allemagne, des documents d'une réelle importance. K... était désigné en toutes lettres comme chef de la bande.

Je courus chez l'ami qui s'était porté caution de l'énigmatique personnage, et j'eus la surprise de voir qu'il ne partageait pas mon émoi. La nouvelle était fausse de tous points, assurait-il. K... était employé au bureau de renseignements du ministère de la guerre; mais on avait tout lieu d'y être satisfait de ses services. — Alors, le journal publierait une rectification? — Non. K... avait vu le ministre qui estimait que, dans un intérêt supérieur, le silence devait être fait sur l'incident. Je vous donne la main, avait-il dit à K.., et cela peut vous suffire. »

Je demeurai peu satisfait de cette réparation *intra portas*. D'autant moins que l'événement éveillait en moi le souvenir d'un fait qui, quelques années aupa-

ravant, n'avait pas, sur le coup, retenu mon attention. Rencontrant K... à la veille d'un de mes départs périodiques pour la Pologne, il m'avait demandé si je m'arrêterais en Allemagne, et, sur ma réponse affirmative, il s'était offert à me munir d'argent allemand, disposant d'une assez forte somme en cette monnaie. Cependant, l'incident porté à la connaissance du public par un organe des plus répandus n'a eu de suite d'aucune façon. K... n'a pas été réhabilité, mais pas inquiété non plus. Il est mort à Paris quelques années plus tard, et jusqu'au dernier jour il a, pour autant que j'ai pu le savoir, gardé son emploi au boulevard Saint-Germain. Son cas reste encore pour moi à l'état d'énigme, après avoir contribué à augmenter ma répugnance pour toute figure d'occultisme.

Mais, il n'y avait rien d'énigmatique à l'*Hôtel Lambert*. On n'y conspirait sûrement pas. On se contentait d'entretenir un observatoire d'où, avec quelque candeur d'illusions au début, mais sans grande conviction dans les derniers temps, on inspectait l'horizon, pour y guetter les signes annonciateurs d'un meilleur avenir. Malgré quoi, on y était sûrement regardé avec méfiance en certains quartiers, sans doute même surveillé d'assez près, et il me souvient d'avoir vu le baron de Mohrenheim quitter démonstrativement un salon parisien au moment où le prince Czartoryski y faisait son entrée.

Les Mohrenheim fournissent une illustration curieuse pour l'histoire des relations entre Polonais et Russes. Le grand-père de l'ambassadeur de Russie à Paris était un Allemand, attaché à la cour de Russie, au commencement du dernier siècle, en qualité de médecin-accoucheur. Ayant pris service dans l'armée russe, son fils faisait partie, vers 1830, d'un corps

d'occupation en garnison à Varsovie, quand, simple lieutenant sans nom ni fortune, un heureux hasard au sujet duquel la malignité du public polonais s'est exercée, le mit en position d'épouser une jeune fille polonaise, Mlle Mostowska, appartenant à l'aristocratie du pays et assez bien dotée. Deux fils naquirent de ce mariage. Ayant recueilli une terre dans l'héritage maternel, l'aîné se donna beaucoup de mal pour y prendre figure de gentilhomme polonais. Le cadet fit carrière dans la diplomatie russe et ne prit pas moins de soin pour éviter toute apparence de ressemblance avec son frère. Son prédécesseur à l'ambassade de Paris, le prince Orlov, ne s'était pas défendu d'entretenir avec l'*Hôtel Lambert* des rapports, sinon de grande cordialité, à quoi on ne s'y serait pas prêté, du moins de suffisante courtoisie.

J'entendais ne pas m'y interdire l'intimité même. Mais, venant de Varsovie et d'un de mes proches parents, une lettre me donna un jour quelques moments d'assez grande perplexité. En termes obscurs mais très vifs, reproche m'y était fait de mes fréquentations dans un quartier voisin de Notre-Dame, où, par mes assiduités, je compromettais certaine Élisabeth, dont la réputation en encourait un gros risque. Ni dans cette partie de la ville, ni dans aucune autre, je ne me connaissais de relations avec une personne ainsi nommée, et je renonçais à chercher le mot de cette charade, quand je me rappelai à propos que j'étais né le 19 novembre, jour de sainte Élisabeth.

Après cela, je continuai à me compromettre, mais je me fixai de façon plus décidée dans une attitude que j'ai toujours gardée depuis. Sans rien abdiquer des sentiments que ma nationalité devait m'inspirer et sans en rien cacher, même devant les Russes, je pre-

nais le parti d'en limiter la manifestation au langage et à la plume, domaine dans lequel je me réservai une indépendance limitée par des considérations seules de convenance ou d'opportunité. Cette ligne de conduite a obtenu, d'un côté, tout l'effet que j'en attendais. Jusqu'en 1905, mes livres d'histoire ont été sévèrement interdits en Russie, mais je n'y ai encouru aucune persécution, même après avoir publié mon essai sur le règne d'Élisabeth de Russie, sous un titre : *La dernière des Romanov,* qui, même après l'établissement d'un régime d'assez large tolérance, n'a pu être reproduit par l'éditeur russe de ce volume. Et depuis, j'ai eu licence pour, même dans la presse russe, plaider la cause de mon pays et dénoncer, en termes suffisamment virulents, le régime d'intolérable oppression et malfaisance qui y était appliqué. Le polonophobe *Novoié Vrémia* a publié sous ma signature plus d'un article dans cet esprit et dans ce style, et il n'a pas dépendu de ce journal, ni de moi, ni même de la censure russe, ainsi que je l'expliquerai plus loin, qu'il n'en ait fait paraître davantage.

A ce jeu, je ne suis assurément pas devenu *persona grata* dans « les sphères » de Saint-Pétersbourg, et je n'ai pas évité quelques démêlés avec la censure ou la police, voire même quelques investigations de mes papiers; mais j'ai gardé, dans une assez large mesure, la liberté d'un franc-parler auquel j'ai donné cours même dans mes relations avec des personnages du monde officiel russe, voire des membres de la famille impériale, et ma nationalité a toujours obtenu le respect que je réclamais pour elle. Peut-être bien ma qualité d'écrivain français y a été pour quelque chose.

C'est dans cet état d'esprit aussi que j'apportais ma collaboration à cette *Société d'Histoire et de Littérature,*

dont une digression, nécessaire pour l'intelligence de ce qui suivra, m'a éloigné. J'ai été moins heureux avec mes compatriotes.

IV

Le 28 juin 1890, toute notre colonie de Paris au grand complet se trouva réunie, avec quelques Français de marque, au cimetière de Montmorency. Quelques Polonais s'y rendent en pieux pèlerinage à chaque anniversaire de l'insurrection de 1831, pour en honorer les héros, qui en grand nombre dorment en ce lieu leur dernier sommeil. Mais, cette fois, un autre motif, de plus grande solennité, nous y appelait. Décision avait été prise d'exhumer les cendres de Mickiewicz, qui reposaient là également, et de les transférer à Cracovie, où une place leur était offerte dans le Panthéon des gloires polonaises : l'église du château de Wawel. La *Société d'Histoire et de Littérature* m'avait demandé de prendre la parole en son nom, à cette occasion, et j'avais accepté, mais sous la condition, formellement et catégoriquement stipulée, que la cérémonie ne prendrait pas caractère de manifestation politique, encore moins couleur de parti. J'étais disposé à dégager, comme il convenait, le sens de l'événement, en donnant pleine mesure aux sentiments qu'il devait éveiller dans chacun de nous. Présage d'autres réparations promises à son peuple, ce retour triomphal du grand poète sur la terre qu'il avait quittée en proscrit, j'entendais le célébrer avec tout l'éclat et toute la force que je serais capable de donner à ma voix ; mais, hôte de la France, je ne voulais pas y participer à des démonstrations qui pourraient être déplaisantes pour

elle et que la nature de la cérémonie, autant que mes convenances personnelles, répudiaient aussi.

Des engagements précis m'assurant pleine satisfaction avaient été pris avec la famille de l'illustre défunt, qui assurait la direction de la cérémonie et au nom de laquelle je m'y trouvais invité; mais une surprise m'attendait. Un phénomène se produisait à cette occasion, dont l'histoire de la Pologne a vu souvent, hélas! la répétition dans des circonstances plus solennelles encore et plus graves. Au dernier moment, un comité d'organisation surgissait, sans que personne sût de qui il tenait son mandat. Aucun des représentants qualifiés de la colonie polonaise, vétérans de l'émigration, hommes de poids et d'honneur, n'en faisait partie. Des individus sans nom, étudiants imberbes, agitateurs professionnels ou simples aventuriers, s'y poussaient en avant et nous préparaient un piège. L'invitation étant pour dix heures du matin, nous apprîmes en arrivant au rendez-vous que la cérémonie était commencée depuis neuf heures et qu'elle prenait tournure d'une manifestation socialiste et révolutionnaire. Sur la tombe de l'auteur des *Ancêtres*, des descendants bâtards prononçaient des harangues incendiaires. Un orateur désigné pour parler au nom de la jeunesse se voyait refuser la parole, on ne savait par qui. Il était remplacé par un autre, qui faisait entendre une protestation, nous ignorions en quel nom. Nous nous trouvions mêlés à une réunion populaire, affectant les plus mauvais traits de ce genre d'assemblées. L'invitation que nous avions reçue avait été imprimée en partie double, et les exemplaires destinés à d'autres invités portaient au revers, au nom du Comité que nous voulions ignorer, l'indication du programme, dont nous apercevions l'exécution. Mention y était faite d'un

accord, qui serait intervenu, dans ce sens, avec la famille du poète et avec une délégation envoyée par le gouvernement autonome de la Galicie. Cette dernière s'est défendue d'y avoir souscrit, et la personnalité du comte Koziebrodzki, qui la présidait, semble exclure, en effet, une telle entente. Je ne saurais malheureusement être aussi affirmatif en ce qui concerne le fils du poète.

En sus du respect dû au nom qui lui appartient, j'en garde beaucoup pour la dignité avec laquelle, vieillard aujourd'hui octogénaire, il l'a porté, à travers quelques écarts, dans l'exil et la pauvreté. Il a mieux fait que de ne pas battre monnaie avec l'héritage de gloire, seul patrimoine qu'il ait recueilli. Il y a une vingtaine d'années, ses compatriotes lui ont offert, à titre de don national, le reliquat d'une collecte opérée pour l'érection d'un monument à son père. Vivant presque dans la misère, il en a intégralement employé le montant à la constitution d'un musée de Mickiewicz auprès de la Bibliothèque du quai d'Orléans. Mais, en matière de politique, il a toujours appartenu au parti des « moutons enragés », comme la plupart de ses compagnons d'exil, avec lesquels je n'ai pu demeurer en communauté d'esprit, — même à la *Société d'Histoire et de Littérature*, dont les jours étaient d'ailleurs comptés.

V

Comme beaucoup de membres de l'émigration polonaise, le prince Ladislas Czartoryski ne possédait pas de nationalité juridiquement définie. Au premier démembrement de la Pologne, une grande partie de ses

domaines se trouvant, avec Pulawy, comprise dans le lot autrichien, sa famille fut censée relever de cette domination, et, sans avoir jamais porté les armes, le grand-père du prince Ladislas eut rang de feld-maréchal autrichien. Mais, après 1815, Pulawy étant tombé dans la dépendance russe avec le nouveau royaume constitutionnel de Pologne, c'est à titre de sujet du tsar que le père du prince Ladislas encourut la confiscation de ses biens et l'exil, sans que, chef momentané d'un État polonais qui avait revendiqué son indépendance, il voulût se reconnaître cette qualité. Il restait Polonais, sans souci d'un statut légal auquel cette nationalité correspondît. Le fils se fit un point d'honneur de maintenir une tradition où il ne rencontrait aucune difficulté pratique, la possession d'un passeport n'ayant été, avant la dernière guerre, obligatoire qu'en territoire russe, où il ne songeait pas à mettre les pieds. Veuve d'un comte Dzialynski, sa sœur, — « la princesse », comme on l'appelait dans son entourage, — possédait, en Posnanie et dans le proche voisinage de la frontière russe, le beau domaine de Goluchow, dont, dernier de son nom, son mari l'avait rendue héritière, avec les ruines d'un château qu'elle s'appliquait à restaurer, en y employant la plus grande partie de ses revenus, qui étaient considérables. Quand j'y suis allé, en 1892, elle avait si bien fait que, réédifié de fond en comble et luxueusement meublé, il était inhabitable. Meubles, objets d'art et souvenirs historiques y prenaient toute la place, et « la princesse » logeait très à l'étroit dans une dépendance. Comme son frère, au culte passionné des traditions, elle unissait le dédain des commodités personnelles.

Elle ne passait, il est vrai, dans cette résidence que quelques mois d'été, pendant lesquels elle ne fran-

chissait jamais les limites de son parc, d'ailleurs très vaste, pour, disait-elle, ne pas voir de Prussiens. Sujet prussien, son mari lui avait conféré légalement cette qualité en l'épousant; mais elle n'en voulait rien savoir, et, en fait, même au point de vue de la légalité issue des partages de l'ancien État polonais, le statut national d'un grand nombre d'entre nous se laissait malaisément établir.

Marié à une Krasinska et recevant en dot de grandes terres dans la Pologne russe, un des fils du prince Ladislas Czartoryski devait y fixer son principal établissement; mais, en même temps, il héritait de son père le domaine de Sieniawa en Pologne autrichienne et de sa tante celui de Goluchow en Pologne prussienne. En sorte qu'il pouvait être revendiqué par ces trois États, sans compter que, né en France d'une mère Française, il aurait été en mesure d'opter pour cette nationalité.

Le cas d'un de ses cousins, neveu de la comtesse Dzialynska, le comte Ladislas Zamoyski, a offert plus de complications encore. Menacé d'expropriation quelques années avant la guerre, en Posnanie, où il possède le magnifique domaine de Kurnik, avec une des plus belles bibliothèques qui soient en Pologne, ce Polonais s'est réclamé de la nationalité française. Il est né, en effet, à Paris, où son père, général de l'armée polonaise, a achevé sa vie. Le fils a servi dans l'armée française. Kurnik a ainsi échappé aux Prussiens; mais, la guerre éclatant, le domaine devait être mis sous séquestre, quand un autre motif d'immunité fut invoqué à son endroit : le propriétaire a aussi de gros intérêts en Galicie et il y faisait partie d'un Conseil d'administration de chemins de fer, dont les membres ne pouvaient être que sujets autrichiens. Ainsi Kurnik

resta indemne encore, sans que d'ailleurs, réfugié en France, le comte Zamoyski eût la possibilité d'en toucher les revenus, pas plus que de ses autres biens. Il ne devait pas, personnellement, en éprouver de l'embarras, n'étant riche que pour les autres, comme tous les membres de cette branche d'une famille qui compte parmi les plus illustres de Pologne. Luttant d'abnégation, hommes et femmes y donnent la mesure des hauteurs d'idéal auxquelles, dans ses plus nobles parties, est susceptible d'atteindre le peuple qu'ils honorent.

— Pourquoi voyagez-vous en troisième? demandait-on un jour au propriétaire de Kurnik.

La réponse fut :

— Parce qu'il n'y a pas de quatrième.

L'auteur de cette réplique avait les moyens de faire chauffer tous les jours un train spécial. Mais il porte des vêtements râpés, haute et fine figure de patricien quand même dans toute sa personne.

Vers la fin de sa vie, le prince Ladislas Czartoryski ne fut pas éloigné de se reconnaître comme sujet autrichien. La Galicie autonome l'attirait. Quelques années avant sa mort, il décida d'y transporter ses collections, et le musée Czartoryski à Cracovie fut créé. Je ne cachai pas au fondateur les objections que cette mesure soulevait dans mon esprit. Ni la continuité de la politique autrichienne, ni la stabilité de la monarchie habsbourgeoise ne me paraissaient offrir des garanties suffisantes. En vue d'éventualités qui, au cours de la dernière guerre, ont été bien près de se réaliser, je ne pouvais oublier aussi que le premier fonds de la Bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg était constitué avec la collection des frères Zaluski, enlevée de Varsovie. Mais le prince était buté, et,

quelque temps après, il mettait en délibération à la *Société d'Histoire et de Littérature* le projet de liquider cette institution et de transférer son avoir à l'Académie des sciences de Cracovie.

Du coup, je protestai énergiquement. Sans doute, comme toutes les institutions polonaises issues du grand courant d'émigration des années 1831-1848, celle-ci ne répondait plus à son objet primitif. Dans le naufrage des dernières libertés polonaises, avec les Mickiewicz, les Niemcewicz, les Chodzko, elle avait recueilli une représentation de l'intellectualité polonaise qui n'existait plus et ne se laissait pas remplacer. Mais, sous réserve de transformations nécessaires en rapport avec le changement des circonstances, pour toutes les œuvres de même origine une raison d'être suffisante subsistait. Il n'y avait plus guère de « vétérans », au sens propre du mot, à la maison de refuge de la rue du Chevaleret; l'établissement, cependant, ne chômait pas, et ceux qui en avaient charge pensaient avec raison que, provenant surtout d'un pays aussi éprouvé que la Pologne, les victimes de la lutte pour l'existence avaient, sans autre titre, droit de prendre sous ce toit la place de leurs devanciers.

Avec sa bibliothèque et ses autres ressources, l'établissement du quai d'Orléans pouvait de même être de quelque utilité à ceux des Polonais, et il y en avait quelques-uns, qui ne venaient pas à Paris pour chercher fortune, mendier ou faire la fête. Le prince Ladislas l'entendait si bien que son projet comportait le remplacement de notre Société par une *Station scientifique*, dont l'Académie de Cracovie prendrait charge. Je jugeais la combinaison imprudente, en même temps que d'une suprême inconvenance au regard d'une institution fondée en France et y ayant obtenu droit

de cité. Un corps scientifique dépendant d'une puissance qui avait participé aux partages de la Pologne et pouvait un jour prochain se trouver en état d'hostilité avec le pays où nous recevions l'hospitalité me paraissait mal qualifié pour y recueillir l'héritage des émigrés de 1831. Ce que j'avais déjà vu de l'Académie de Cracovie ne me permettait pas en outre de faire grand fond sur elle pour le mandat que Czartoryski voulait lui confier.

Dans le sentiment profond de ce qu'il devait aux institutions dont il avait la garde, le prince se laissait vivement impressionner par le progrès des opinions avancées au sein de l'émigration. Il tirait leçon de l'incident survenu à la cérémonie de Montmorency, et il voyait déjà l'œuvre de toute sa vie passant aux mains des *rouges*. Je ne partageais pas ces appréhensions. Le mouvement d'idées qui l'inquiétait me semblait se développer dans le domaine théorique plutôt que pratique, et, en survivance des traditions propres à la vie politique de mon pays dans le passé, j'y retrouvais cette plasticité d'esprit, mobilité de pensée et aptitude aux compromis, qui y ont toujours constitué le correctif du radicalisme le plus outré et qui, depuis, se sont manifestées de façon si caractéristique au cours de la plus récente crise : Pilsudski, socialiste de gauche, s'entendant avec Paderewski, républicain de droite, comme autrefois le « jacobin » Kollontay avec Kosciuszko. Le prince Ladislas ne prévoyait assurément pas que le délégué de l'Académie au quai d'Orléans serait un jour, sans qu'il eût en apparence changé de couleur, un des plus fortement teintés parmi les *rouges :* Ladislas Mickiewicz lui-même!

Je me trouvai, comme de raison, en minorité dans le conseil de la *Société d'Histoire et de Littérature*. Je crois

bien même que mon vote contre la combinaison projetée y fut solitaire, et, le *liberum veto* ayant été éliminé des lois polonaises par la constitution de 1791, ce que je prévoyais de mon côté arriva. La *Station scientifique* du quai d'Orléans n'a eu guère de rapports avec le monde savant d'aucun pays, et, aux mains de l'Académie, la Bibliothèque elle-même périclita, cessant d'être tenue à jour.

Originaires, pour la plupart, de Lituanie, ses créateurs et leurs successeurs immédiats y avaient introduit un fonds russe, qu'ils entretenaient par des abonnements aux grandes publications périodiques de Saint-Pétersbourg et de Moscou : *Archives Russes*, *Antiquité Russe*, *Recueil de la Société historique*, etc. Mickiewicz avait été l'ami de Pouchkine. En y pénétrant, l'esprit cracovien a interrompu, à la Bibliothèque, ce courant de communauté slave. Il y a fait disparaître même, je ne sais comment, certains ouvrages russes, que j'ai souvenir d'y avoir consultés et que je n'y ai plus retrouvés, depuis. Je ne suis pas arrivé encore à comprendre ce que la cause polonaise a pu y gagner.

Au cours des années 1914-1918, en outre, la générosité seule du gouvernement français devait épargner à cette maison polonaise mise sous la tutelle autrichienne le sort que je redoutais pour elle.

Sous le régime d'exceptionnelle bien que très relative liberté dont ce coin de terre polonaise bénéficiait, la Galicie, et Cracovie en particulier, développaient, à ce moment, un parti pris d'exclusivisme, fait de l'orgueilleux sentiment d'une supériorité qui, par-dessus les autres lambeaux moins favorisés de la patrie commune, s'affirmait au regard de l'univers entier. L'ancienne capitale des Piasts et des Jagellons se croyait revenue au temps où, les succès obtenus au Concile

de Constance en 1414 lui faisant concevoir de hautes ambitions, un évêque polonais du nom de Traba passa pour avoir dit : *Si Traba papa, Cracovia Roma.* Mais il est naturel que des vicissitudes de fortune, dont la grandeur, la bizarrerie et la cruauté ont rarement été égalées dans l'histoire, aient donné lieu à des phénomènes anormaux de toute nature et, sinon justifiés, les Cracoviens doivent être excusés.

Mes relations avec l'*Hôtel Lambert* se sont, comme il était aussi inévitable, ressenties de l'opposition que j'avais, à cette occasion, dû marquer à son endroit. Mais, de toute façon, elles devaient bientôt cesser.

VI

Survenue en 1894, la mort du prince Ladislas fut hâtée par des chagrins domestiques. De son premier mariage il avait un fils, beau jeune homme, porteur d'un visage au type mauresque très prononcé. Il voulait constituer pour lui en majorat le domaine de Sieniawa. L'opération réclamait, d'après la loi du pays, un transfert préalable de propriété et le père hésitait à y procéder, le fils manifestant par moments l'intention d'entrer dans les ordres. En ma présence, une explication décisive à ce sujet se produisit à Cracovie, et le prince Auguste déclarant de façon formelle qu'il avait abandonné définitivement toute idée de vie monastique, la cession de Sieniawa fut accomplie. Quelques semaines plus tard, le cessionnaire prenait l'habit dans la congrégation de dom Bosco. Sur un appel au Vatican, une transaction fit rentrer le prince Ladislas en possession du domaine ; mais, déjà très

affecté par la mort de sa seconde femme qui l'a précédé d'une année dans la tombe, il eut peine à supporter cette autre épreuve.

Il laissait deux autres fils, les princes Adam et Witold; mais aucun ne devait habiter Paris, l'un s'établissant en Pologne après son mariage et l'autre, avant que la mort l'emportât à la fleur de l'âge, voyageant ou s'isolant dans une maison de compagne achetée en Normandie. Ainsi l'*Hôtel Lambert* était abandonné, en même temps que l'île Saint-Louis se vidait elle-même de ses hôtes polonais. J'y voyais disparaître l'un après l'autre : le bibliothécaire du quai d'Orléans, Bronislas Zaleski, âme tendre et esprit charmant, qui me faisait oublier les dégoûts que d'autres compatriotes me donnaient; Joseph Rusteyko, la grande utilité de l'*Hôtel Lambert*, au service de toute sorte d'intérêts d'ordre public ou privé, personnage avisé et discret, en même temps qu'érudit et fin lettré. Usés par l'âge et la nostalgie du pays, ils partaient avec le chagrin de ne l'avoir pas revu. L'ancien secrétaire du prince Ladislas, Ludomir Gadon, le dévouement fait homme, avec, lui aussi, des goûts et des aptitudes littéraires, suivait le musée Czartoryski à Cracovie, où il devait bientôt s'éteindre.

Des enfants de la Lituanie, tous, ces compagnons d'exil, et si Polonais pourtant! Le mot d'ordre d'une Lituanie indépendante de la Pologne eût sonné comme un blasphème à leurs oreilles.

Ainsi les rangs s'éclaircissaient dans cette partie de la colonie polonaise avec laquelle j'avais le plus d'affinité. Les autres me rebutaient à divers titres. Respectable à beaucoup d'égards, l'ancienne émigration y présentait elle-même, en certains quartiers, des aspects dont j'avais peine à m'accommoder. Le messianisme

de Towianski y laissait des traces, produisant des phénomènes d'exaltation et d'illuminisme tout à fait déconcertants. Le brillant collaborateur de la *Revue des Deux Mondes,* Klaczko, se plaisait à raconter comment, après son arrivée à Paris, introduit dans une maison où de nombreux compatriotes se trouvaient réunis, il avait été ainsi interpellé par l'un d'eux :

— Tous fous à lier, n'est-ce pas? Ainsi, là-bas, l'homme à la figure d'apôtre : il se dit fils de Dieu. Si cela était, je le saurais, puisque je suis Dieu le père....

J'ai conservé, datée du 3 mai 1888, une lettre où me remerciant pour le plaisir que lui avait donné une conférence que j'avais faite ce jour-là à la bibliothèque polonaise du quai d'Orléans, un autre émigré signait : Un tel, « roi de Lituanie et de Pologne. »

Parmi les émigrés de 1863, les plus sympathiques m'éloignaient parfois d'eux par des préoccupations et des ambitions mal inspirées. Tel ce Ladislas Zbyszewski qui, avant de se faire connaître dans le monde interlope de la finance, avait inscrit une belle page dans l'histoire des relations polono russes. L'insurrection l'avait surpris dans l'océan Pacifique, où, au seuil d'une brillante carrière, lieutenant de vaisseau dans la marine russe à 25 ans, il commandait un bâtiment de guerre. Sans hésiter, il met en ordre les papiers du bord, prend toutes les mesures pour que sa disparition ne porte pas préjudice au service, et part, laissant une lettre où il explique qu'en prévision d'une intervention de l'Angleterre et de la France, qui, s'il demeurait à son poste, pourrait le mettre entre deux devoirs également sacrés, il se croit obligé de quitter la flotte. Dans une publication commémorative, les Russes ont, il y a quelques années, rendu hommage à la loyauté de ce Polonais. Pourquoi faut-il qu'arrivant à Paris après de drama-

tiques péripéties, il y ait traîné sa vie dans de hasardeuses spéculations qui ne l'ont pas enrichi, en appauvrissant beaucoup de ses amis!

Quant aux nouvelles couches de l'émigration, j'en ai déjà montré à l'œuvre les éléments les moins purs, et les plus nobles m'ont jusqu'à ce jour affligé par le spectacle de divisions et de querelles qui, à la dernière heure encore, ont failli compromettre le relèvement de leur patrie.

En même temps d'ailleurs qu'étaient brisés les liens qui m'unissaient au foyer polonais de l'île Saint-Louis, une crise se produisait dans mes relations avec le plus grand nombre de mes compatriotes, en donnant un cours nouveau et imprévu à ma carrière d'écrivain, au prix d'un déchirement douloureux. J'ai, pendant trente ans, gardé sur cet autre incident un silence que je ne serais pas porté à rompre, si les faits en cause ne m'avaient paru contenir un enseignement utile, sans que la publicité que je leur donnerais pût désormais présenter des inconvénients. *De mortuis aut bene aut nihil.* Rendue à la vie, la Pologne n'a plus rien à craindre de la mise à nu de quelques défaillances, sans grande gravité d'ailleurs, qui appartiennent à l'histoire d'un passé révolu. Et quelques Polonais ont, je pense, à y gagner, en vue des perspectives qui s'ouvrent pour un avenir meilleur, où l'oubli des mauvaises actions s'impose, mais où la leçon des expériences douloureuses ne doit pas être perdue.

CHAPITRE IV

L'EXIL MORAL

I. La domination étrangère en Pologne et le sort des Polonais y voulant servir leur pays. En Galicie. L'*Alma parens Cracoviensis*. Le régime héraldique des familles polonaises. En quête d'un emploi. Historien par ordre. — II. Les archives du Quai d'Orsay. Un archiviste improvisé. Un conflit. La fin d'une carrière. Disqualifié et boycotté. L'école historique de Cracovie et les influences étrangères. — III. En Pologne russe. Les possibilités d'accommodement. Un précurseur. Vladimir Spasowicz. Le patriotisme polonais. Son intensité et ses aberrations. Un simulacre de représentation nationale. Vertus et défaillances. — IV. De l'histoire polonaise à l'histoire russe. La voie douloureuse. Julian Klaczko Kleinschmidt et l'histoire de la noblesse russe. Les gaietés de la censure. *Le Roman d'une Impératrice*. La genèse de l'œuvre. La joie d'écrire en français. Le revers de la médaille. Au gré des circonstances. Une histoire de la littérature russe. Les cahiers d'écolier. Un métier imposé. Ses difficultés et ses dégoûts. Compensations. La découverte d'un monde. La Russie apparente et la Russie ignorée. Rayons et ombres. Les intérêts nationaux et les droits de la vérité.

I

Après avoir donné quinze années de ma vie à l'étude du passé de mon pays, ai-je eu tort d'en consacrer trente à l'histoire de Russie? D'aucuns l'ont pensé, et il se peut. Mais, au sentiment de quelques autres, toute ma carrière d'historien aurait été une erreur, et je ne suis pas davantage disposé à y contredire. Au regard de l'un comme de l'autre cas, mon seul souci est de

décliner toute responsabilité. Non pour ma justification, assurément. Je ne me donne pas le ridicule d'imaginer qu'elle soit susceptible d'intéresser mes lecteurs, et j'espère les avoir déjà convaincus que tout ce qui, dans ces pages, touche à ma personne n'y trouve place qu'en fonction d'un intérêt général. L'objet que je poursuis est de mettre en lumière, par un exemple typique, la situation qui était faite aux hommes de ma race et de ma condition sous le régime dont on peut espérer qu'ils ont été, à cette heure, définitivement libérés.

Après avoir conquis mon dernier certificat scolaire sur peau d'âne, je n'ai plus eu qu'une idée, puisée dans l'atmosphère morale que je respirais dans le milieu où je vivais, en Pologne comme à Paris : servir mon pays. Je voulais suivre l'exemple du prince Czartoryski. Mais comment? Je n'avais pas la position du maître de l'*Hôtel Lambert*, et il ne me paraissait même pas qu'avec la meilleure volonté, le faux prétendant y fît souvent d'utile besogne. J'ai admis qu'il convenait à tous les Polonais de garder leur place au foyer natal, et il ne m'aurait pas été impossible, à coup sûr, de surmonter les difficultés que mon éducation opposait à l'accomplissement de ce devoir. Mais à quelle fin? A quoi pouvais-je être bon au pays qui m'avait vu naître? Mes frères et tous mes parents s'occupaient de faire valoir leurs terres; mais j'étais certain de faire un très mauvais agriculteur. J'en ai tenté l'expérience depuis, et elle a pleinement confirmé mes prévisions. Je n'avais ni goût, ni aptitude pour le commerce et l'industrie; le barreau, à Varsovie, était encombré, pratiquement monopolisé par les Juifs, et, dans les services publics, ma nationalité ne me rendait accessibles que des emplois inférieurs, où j'aurais eu mau-

vaise grâce à disputer à de plus pauvres que moi des appointements ne pouvant guère dépasser, — moins les pots-de-vin, — quelques centaines de roubles par an. Pour mieux obtenir, au prix de laborieux efforts et de plus grandes humiliations, j'aurais dû chercher carrière au delà du Volga, ou même de l'Oural. Mais là, j'aurais encore été expatrié, en servant, non pas mon pays, mais ses maîtres, qui étaient ses oppresseurs.

Restait la Galicie. Inévitablement, elle devait aussi attirer mes regards. Une de mes sœurs y était mariée. J'y avais des amis. Ingénument, j'y portai mes offres de service, ne demandant ni émoluments, ni honneurs d'aucune espèce. Sans être riche, j'avais de quoi vivre et j'étais homme à me contenter de peu. En propres termes, si on ne trouvait pas pour moi une occupation d'ordre plus relevé, je me déclarais disposé à balayer la cour de l'*Alma parens Cracoviensis,* la vieille université datant du quatorzième siècle, au portail de laquelle, décoré avec les armes de ses bienfaiteurs, je reconnaissais le blason, — « le joyau », selon la terminologie polonaise —, de ma propre famille. Ce qui ne veut pas dire, ou du moins ce qui ne prouve pas, qu'aucun de mes ancêtres ait eu part à la fondation de cet établissement.

La noblesse polonaise était divisée en groupes, assez analogues aux clans écossais et porteurs, chacun, d'un emblème héraldique commun, dont la désignation s'ajoutait au nom patronymique : Zamoyski *herbu* « Ielita », c'est-à-dire Zamoyski portant les armes dites Iélita; Waliszewski *herbu* « Leszczyc », etc. Depuis un temps très ancien, les anoblissements n'ont été opérés que par voie d'agrégation à l'un des groupes existants, sans création d'armes nouvelles. En sorte que, pour

un grand nombre de familles, le problème de la priorité est difficile et même le plus souvent impossible à résoudre. Pour les Zamoyski il ne se pose pas, le premier titulaire de l'*emblème* ayant historiquement illustré le *nom*. Mais le cas est exceptionnel. Quelques emblèmes sont communs à des familles polonaises et russes, ce qui augmente la confusion. Ainsi de l' « Ogonczyk » dont les titulaires en Pologne sont très nombreux. Il figure aussi au blason des Izwolski. La famille de l'ancien ambassadeur de Russie à Paris peut bien, il est vrai, avoir une origine commune avec les Zwolski, qui, en Pologne, appartiennent au groupe héraldique de cette dénomination. La priorité en ce qui concerne le « Leszczyc » a été réclamée par les Radolinski ; mais cette revendication n'a été produite qu'après que le Radolinski qui a représenté l'Allemagne en France fut devenu prince de Radolin. Et elle attend encore une justification. Il se peut donc que l'université de Cracovie n'ait rien dû, au quatorzième siècle, à aucun Waliszewski. Cela est même infiniment probable, et le Waliszewski qui, au dix-neuvième siècle, a sollicité l'honneur de lui devoir le plus humble emploi, n'a pas eu meilleure chance.

Historien de grande valeur et homme du plus noble caractère ainsi que de l'esprit le plus élevé, Joseph Szujski y exerçait à ce moment la fonction de recteur. Il s'intéressa à ma requête et ce fut le point de départ de relations, où l'accord des idées n'a pas toujours répondu à la communauté des sentiments, mais que la mort seule a brisées. Dans le milieu scientifique du lieu, et même dans le monde politique, Szujski était en possession d'une grande influence. Cependant, il dut me faire comprendre, — j'ai gardé ses lettres, — que les Galiciens ne se souciaient pas de partager les

avantages dont ils jouissaient avec des *étrangers*. Je ne m'attendais pas à ce que cette qualité pût m'être attribuée dans la capitale de nos anciens rois; mais, de toutes les surprises que j'y devais éprouver, ce ne fut pas la plus pénible, bien qu'en progression rapide à mon endroit, la bienveillance de Szujski ne tardât pas à se traduire de façon plus accueillante.

En quête d'occasions propices à des démonstrations patriotiques, tant bien que mal accordées au nouveau courant de sympathies autrichiennes qui y prévalait, on se préparait alors en Galicie à célébrer avec le plus grand éclat le second centenaire de la délivrance de Vienne par Sobieski. Nouvellement créée sous le patronage d'un archiduc, l'Académie des Sciences de Cracovie voulait s'associer aux solennités projetées par une série de publications se rapportant au règne du roi-héros. Szujski y fit comprendre une édition de documents à emprunter aux archives du Quai d'Orsay, dont l'accès venait d'être ouvert au public. Et c'est ainsi que, sans aucune vocation déterminée, comme sans la moindre préparation pour cet emploi particulier, je suis devenu historien. Par ordre supérieur et en service commandé. C'est mon excuse, si j'en ai besoin, et c'est aussi l'image du sort infligé aux Polonais de bonne volonté sous la loi qu'ils ont subie pendant près d'un siècle et demi.

II

Docile à la consigne, avec l'excellent Armand Baschet, j'ai été, au ministère des Affaires étrangères, l'un des premiers à me prévaloir de la mesure libérale dont

l'honneur revient au duc Decazes. Les commodités que nous trouvions pour nos recherches laissaient, au début, beaucoup à désirer, et la salle de travail où nous étions admis ne ressemblait d'aucune façon à celle qui la remplace aujourd'hui. Nous la partagions avec le service intérieur des archives, en une promiscuité assez troublante, et nous y relevions d'un chef de bureau, très brave homme, mais aussi peu qualifié que possible pour le rôle qu'il avait à remplir à notre endroit. C'était un employé du télégraphe, préposé autrefois, en cette qualité, à un poste que, pendant son passage aux Affaires étrangères, le comte Walewski avait fait établir dans sa résidence suburbaine. L'emploi avait été supprimé depuis; mais l'employé restait attaché au ministère, et on l'utilisait là où nous le trouvions, dans la pensée sans doute qu'il y serait encore moins déplacé qu'ailleurs. Sa préoccupation essentielle paraissait être de nous persuader de l'excellence d'un certain rhum, dont il avait beaucoup de bouteilles à placer.

A côté de cet archiviste improvisé, l'historien non moins novice que j'étais aurait dû, dans les intentions premières de ses commettants, être réduit à la fonction de simple copiste, qu'il acceptait avec docilité. La matière était, cependant, trop abondante, et la nécessité fut démontrée bientôt de l'utiliser de façon plus savante. Le plan adopté pour cet objet a encouru, depuis, des critiques sévères, dont je dois supporter une part, bien que là encore des circonstances atténuantes existent à ma décharge. Un projet m'étant demandé, je l'ai fourni; il a reçu l'approbation de l'Académie, *omne tulit punctum*, m'écrivait Joseph Szujski, et il a été mis en exécution jusqu'à concurrence de quelque quatre ou cinq années de travail, et de trois

gros in-qnarto sur six, publiés par l'Académie et à ses frais. Les critiques ne se sont produites qu'au quatrième. Szujski était mort.

Éditeur ou auteur de plusieurs autres volumes de documents ou d'études historiques, collaborateur d'un certain nombre de périodiques, je me trouvais à ce moment engagé à fond dans la voie qui m'avait été indiquée. Brusquement, je fus informé qu'il y avait eu maldonne et que je devais renoncer à la carrière qu'on avait choisie pour moi. Et non seulement la publication de mes *Sobiesciana* était interrompue, l'Académie retenant le manuscrit des trois volumes non encore mis sous presse et le détruisant, je suppose, car, depuis trente ans, je n'en ai plus eu nouvelle; un arrêt, prononcé en forme solennelle par les compétences locales et rendu public, me décrétait en outre d'incapacité au regard de travaux ayant pour objet l'histoire de mon pays, et, y obéissant, une Revue à laquelle je collaborais depuis de longues années, me fermait sa porte.

Humblement, j'imitai sa soumission, sans un mot de révolte ni de protestation. Mais, je n'ai même pu garder le bénéfice de cette attitude.

J'ai eu déjà l'occasion (1) d'évoquer cette mésaventure, qui a pris la forme d'un petit drame en trois actes et un épilogue.

Acte premier.

Un congrès d'historiens polonais étant convoqué à Léopol en 1890, je suis invité à y prendre part. J'offre un mémoire sur le caractère anormal de notre constitution politique, d' « après les dernières données de la science en Pologne et à l'étranger », et il est accepté

(1) *La Pologne inconnue*, p. 4.

avec « reconnaissance » ; mais le Comité d'organisation objecte au titre que j'ai choisi et qui lui paraît annoncer un simple aperçu, *sans intention critique*. Il exprime la conviction que tel n'est pas mon dessein et que je ne manquerai pas de faire œuvre de *critique*, — le mot est répété, — au regard des matières que je traiterai; mais il lui paraît nécessaire d'éviter un malentendu, toute liberté m'étant d'ailleurs donnée pour *critiquer*, — le mot revient une troisième fois, — les ouvrages de mes confrères polonais ou étrangers. C'est une provocation à l'adresse des instincts de polémiste que certaines parties de mon activité littéraire ont révélés, et c'est un piège. J'ai fait preuve de trop d'indépendance; je me suis permis d'engager une controverse avec un des professeurs de l'Université de Cracovie que la politique dispute déjà à la science, et je dois être puni en même temps que mis dans l'impossibilité de continuer.

Acte deuxième.

Je ne donne pas entièrement dans le panneau. Connaissant le terrain, je m'impose la plus grande retenue. J'évite même de mettre directement en cause le confrère, — M. Bobrzynski futur ministre, — avec lequel je me suis trouvé en désaccord. Je le confonds avec toute une école historique, aux mérites de laquelle, sous certaines réserves, je rends pleinement hommage. Malgré cela, après avoir été accepté d'abord et annoncé dans la presse, mon travail est refusé à la dernière heure, le motif invoqué pour cette décision étant précisément, — je n'invente rien et j'ai les documents sous les yeux, — la liberté que j'ai prise de *faire œuvre de critique*, au regard de certains ouvrages, « dont les qualités ou les défauts n'importent pas au Congrès. »

Acte troisième.

J'accepte encore l'affront avec résignation; mais un journal de Cracovie, rédigé par un des professeurs de l'Université de cette ville, publie, sous ma signature, une lettre de protestation d'un ton assez vif. Elle provoque de la part du Comité une réplique foudroyante, où reproche m'est fait notamment d'avoir poussé l'impertinence jusqu'à blâmer « les actes purement administratifs de l'Académie des Sciences de Cracovie », objet dont le Congrès n'a pas à connaitre. La seule mention que j'eusse faite de cette institution se rapportait à un *ouvrage d'histoire,* auquel, dans un de ses Bulletins, elle attribuait la qualité de « dernier mot de la science », éloge qui me paraissait déplacé. En outre, la lettre de protestation qui me valait les foudres du Comité était *apocryphe*. Je n'en avais pas écrit un mot! Après sa publication, j'avais protesté, réclamé un démenti, mais en vain. Je n'avais même pas obtenu une réponse. De piège en faux, j'étais jugé, condamné et mis hors la loi.

Épilogue.

Un boycottage en règle, dont j'ai aussi rappelé déjà le souvenir, pour en dégager les causes qui y importent seules, étant d'ordre général. Toute cette algarade a eu pour point de départ un désaccord de principe sur la question de l'attribution de responsabilités dans la catastrophe de la Pologne, la querelle ayant elle-même sa source dans les faits suivants :

1) Inféodéation de l'école historique de Cracovie aux influences étrangères. Dévoués, je ne veux pas en douter, à leur patrie d'adoption en dépit de la con-

sonance tudesque de leurs noms, le président et le secrétaire du Congrès d'historiens polonais de 1890 s'appelaient l'un *Oswald Balzer* et l'autre *Xavier Liske*. « Nous sommes, ici, dans les Allemands jusqu'au cou », m'avait écrit Szujski quelques années avant sa mort, en exprimant l'espoir qu'avec mon éducation française, je pourrais réagir contre ces influences oppressives, déprimantes et dépravantes. C'est à quoi je m'essayais; mais j'avais affaire à forte partie et j'éprouvais sur moi-même l'effet des méthodes allemandes transportées du domaine de la politique dans celui de la science;

2) Subordination que ces mêmes influences faisaient admettre des indications de la science comme des revendications de la conscience aux exigences d'une politique de compromis avec une des puissances copartageantes. D'où thèse historique les innocentant toutes les trois et imposant aux Polonais l'aveu de leur propre culpabilité, comme s'ils avaient été eux-mêmes et eux seuls les artisans de leur infortune;

3) Érection, enfin, de ce postulat en consigne impérative, pour désobéissance à laquelle j'encourais l'exclusion de la communauté dont je faisais partie, l'interdiction de l'eau et du feu et l'application de procédés qui portent, eux aussi, la marque d'une inspiration étrangère.

Rien ne s'y laissait reconnaître des traits de tolérance, de loyauté, de douceur, par lesquels, à l'état d'indépendance, mes compatriotes ont racheté les défauts de leur esprit et de leur caractère. *Made in Germany*. Et hélas! sous la loi des partages, combien de générations, au pays de Kosciuszko, ont été assujetties à cette discipline, dont il ne se peut que la communauté polonaise ne se ressente quelque temps encore. Pour en annuler l'effet, il n'aura pas suffi que

l'Autriche ait évacué la Galicie, ni même qu'elle ait disparu.

Me dénier tout talent et tout savoir n'était pas assez. Je me voyais imputer à crime, par exemple, d'avoir négligé dans mes travaux des copies d'autres documents, provenant également des archives du Quai d'Orsay et recueillies au Musée Ossolinski de Léopol : *les Portefeuilles de Lucas*. Pendant des mois j'en fus accablé. « Comment, malheureux, tu te mêles d'écrire sur l'histoire de Pologne et tu ignores *les Portefeuilles de Lucas?* » Le pauvre Lucas n'y était pour rien. Il était mort. Maladif, nerveux et pour le moins aussi peu expérimenté que moi, il avait besogné quelque temps à Paris, en compagnie du copiste que j'employais aux frais de l'Académie, depuis qu'elle m'avait avancé en grade. Il m'avait souvent demandé conseil pour son travail et je n'avais que faire de ses copies, puisque, demeurant à Paris, je disposais des originaux.

Ce chef d'accusation épuisé, ce fut le tour des *Archives de Ros*, où des trésors incomparables avaient, affirmait-on, échappé à ma connaissance. Je pouvais être excusable de ne les avoir point découverts dans un coin perdu de la Lituanie. Mais il se trouvait que j'en étais l'inventeur! J'avais employé de longs mois à les recueillir et à les classer et j'en avais tiré la matière de plusieurs publications, dont deux autres in-quarto!

Mais j'ai été dénoncé aussi comme ayant ignoré la publication en quarante volumes de la Correspondance politique de Frédéric II, dont j'avais pris soin de collationner une partie avec les originaux des archives d'État prussiennes, ainsi qu'une de mes études sur l'histoire de Russie en porte témoignage.

L'introduction de la politique dans des sphères aux-

quelles elle doit rester étrangère est par elle-même faite pour entraîner les plus fâcheuses aberrations de l'esprit et du sentiment. Presque à la même époque, en Pologne russe cette fois et dans un tout autre domaine, la même confusion d'idées et d'intérêts distincts et demandant à rester séparés m'a mis encore en conflit aigu avec mes compatriotes.

III

La cause de cette autre querelle fut des plus triviales : une vulgaire affaire de chantage, mettant en cause un établissement financier dans la personne d'un de ses fonctionnaires et dénoncée dans la presse. Aurais-je mieux fait de me taire? Sans nul doute, à ne considérer que mon intérêt personnel, car j'ai provoqué une tempête qui m'a donné quelque ennui. Mais le fait incriminé n'était pas isolé. Il se rattachait à un ensemble d'abus, à une pratique vicieuse, qui, généralisée et invétérée, inquiétait depuis longtemps l'opinion, et un homme s'est trouvé pour exprimer en caractères d'imprimerie l'avis que l'établissement visé se devait d'inscrire en lettres d'or, dans le hall de son office central, le nom du dénonciateur.

Le courage physique est commun chez les Polonais autant que chez les Russes; le courage moral plus rare chez les premiers, à raison sans doute de l'état de dépression dans lequel ils ont vécu depuis cent cinquante ans. Dans un débat sans témoins, il ne m'est pas arrivé souvent de me trouver en désaccord avec mes compatriotes sur des questions d'importance capitale. La *Galerie* intervenant, adieu l'entente. Je ne

crois pas que j'aie la moindre chance de recueillir jamais l'honneur que Vladimir Spasowicz a réclamé pour moi; mais, à un autre titre, il mériterait lui-même un monument. Il a, en effet, inscrit dans l'histoire des relations polono-russes un exemple mémorable. Je ne le connaissais pas à ce moment, mais je m'honore d'avoir, depuis, compté parmi ses amis

Petit russien d'origine, orthodoxe de religion, il a réalisé, au cours d'une vie assez longue, le miracle d'être également apprécié à Saint-Pétersbourg, où il avait la plus belle clientèle d'avocat, qu'à Cracovie et à Varsovie, où il faisait de fréquents séjours. Il a démonstrativement représenté la fidélité à leur ancienne métropole, survivant dans les provinces russes ayant fait partie de la communauté polonaise, mais sans hostilité à l'endroit de la communauté russe. Il rêvait d'une combinaison qui réaliserait autrement que par la force l'union des peuples polonais et russe, sans porter atteinte à l'originalité d'aucun d'eux. Dans un discours qui a eu un grand retentissement, il a, pour matérialiser cette conception, évoqué l'image de deux fleuves joignant leurs eaux dans le même lit, sans les confondre. Il a laissé, en langue russe, plusieurs volumes d'études historiques, économiques ou littéraires, et il a fondé à Saint-Pétersbourg, avec Erasme Piltz, qui, depuis, a représenté la Pologne au Comité National de Paris et à la Conférence de la Paix, un journal polonais — le *Kraj* — qui, tant qu'il a existé, a été l'organe le plus répandu dans toutes les parties de la Pologne et le mieux accrédité. J'y ai longtemps collaboré.

Sa voix n'a pu, cependant, couvrir la clameur de colère que j'ai soulevée en criant au voleur! Non certes que mes compatriotes fussent étrangers ou indifférents aux notions élémentaires de l'éthique. Seule-

ment, sous l'impression des conditions d'existence anormales qu'ils subissaient, et des influences dépravantes, déconcertantes et irritantes qui s'en dégageaient, en même temps que certains éléments de conscience morale se trouvaient légèrement altérés chez eux, ils étaient portés à transposer d'un domaine à un autre des conceptions et des sentiments appartenant à des ordres de faits et d'intérêts essentiellement différents. Dépossédés d'une forme d'activité à laquelle ils avaient longtemps donné une grande part de leur vie, en y mettant beaucoup de ferveur et même de passion, hors de la politique, ils se sentaient comme un poisson hors de l'eau, et ils faisaient effort d'imagination et d'artifice pour se replonger dans leur élément favori.

Un phénomène analogue se laissait d'ailleurs observer en Russie, à raison de l'application du gouvernement tsariste à y proscrire toutes les formes d'action collective, en dehors de son initiative et de son autorité, stratagème qui l'engageait dans un cercle vicieux. En mettant la politique en interdit là où elle eût été à sa place, il s'exposait à la retrouver en maint endroit où elle n'avait que faire : tel jour dans un comice agricole et le lendemain dans une clinique de gynécologie.

En Pologne, depuis 1863, il ne tolérait plus guère aucune association ni institution ayant ombre d'indépendance. Il avait dissous une Société d'agriculture qui, il est vrai, débordait quelque peu le cadre de ses attributions naturelles. Il laissait exceptionnellement en vie la Société polonaise du Crédit foncier, bien que sa composition comme son mode de fonctionnement dussent lui porter ombrage. Elle était prospère et il la rançonnait, mettant occasionnellement la main sur ses économies. Constituée, en principe, sur le modèle français, elle s'en éloignait, cependant, en un trait

original : le mandat électif conféré à son personnel d'administration, les électeurs étant les sociétaires, c'est-à-dire les propriétaires des terres hypothéquées. On en devine la conséquence : à défaut d'autre figure de représentation nationale, celle-ci en tenait lieu. Elle fournissait un *Ersatz* de diète polonaise.

En dépit de cette anomalie, les mandataires élus s'acquittaient communément de leur tâche de façon satisfaisante. Ils n'étaient pas impeccables. Ils se montraient naturellement portés à favoriser leurs coassociés, propriétaires comme eux-mêmes de terres hypothéquées au Crédit foncier, aux dépens des autres créanciers hypothécaires, et cette complaisance prenait diverses formes, dont une particulièrement nocive. Créancier privilégié, le Crédit foncier était séquestre des terres qu'il faisait mettre en vente pour défaut de paiement, et les propriétaires de ces terres mettaient à profit les délais de la procédure d'éviction pour y soustraire une partie du gage en cause, en en distrayant tous les objets susceptibles de déplacement : cheptel, instruments aratoires, grains, fourrages et jusqu'aux toitures des bâtiments, à moins que les créanciers n'entrassent en composition avec leurs débiteurs. Le séquestre fermait les yeux et parfois même intervenait au marché. Également ruineuse pour l'agriculture et le crédit, cette pratique soulevait depuis longtemps la réprobation générale sans que, cependant, le Crédit foncier y fût pris à partie. Le simulacre de représentation nationale qu'il portait le rendait intangible. Il était sacré, et je passai donc pour sacrilège, profanateur et mauvais patriote. Pendant plus d'un an, j'ai eu à subir un assaut furieux d'invectives et d'outrages. Toutes les classes de la société y ont pris part, et, pour un duel où, une fois de plus, je

ne trouvai pas de témoins consentant à m'assister, rendez-vous me fut donné dans un presbytère!

On ne me fera pas l'injure de supposer que j'en ai conçu de l'amertume, ou gardé de la rancune. Je comprenais trop bien les causes de ces égarements pour n'être pas disposé à en excuser l'effet, et je n'avais garde non plus d'y méconnaître la part d'un sentiment attestant jusque dans ses aberrations la vitalité de l'esprit national. Je le voyais porté à de tels écarts par son intensité même et les contrariétés actuelles auxquelles il y était sujet.

Mais il ne se pouvait que mes relations avec mes compatriotes n'en fussent affectées. Réclamant ultérieurement ma collaboration avec quelque insistance, tel journal de Varsovie stipulait qu'elle serait anonyme. J'y consentais humblement, et, à côté d'un de mes articles, j'en trouvais, dans les mêmes colonnes, qui m'insultaient violemment. Que pouvais-je faire si ce n'est quitter le partie, et, après l'exil matériel, me résigner à l'exil moral. Mais. dans la force de l'âge, en pleine capacité de travail et en ayant la passion, je me trouvais sans emploi.

IV

Dans la préface d'une de mes études sur l'histoire russe, j'ai indiqué les raisons qui m'ont engagé à porter mon effort de ce côté. Le choix m'a valu, de la part de mes compatriotes, un nouveau sursaut d'hostilité, accompagné d'insinuations injurieuses. Il n'a cependant pas encore été spontané.

Je voyais souvent à Paris Julian Klaczko, en possession à ce moment d'une grande renommée littéraire.

Quelques années auparavant, il m'avait entretenu avec une grande vivacité d'une lecture qu'il venait de faire. Très nerveux, comme le sont souvent les hommes de sa race, facilement excitable, cet Israélite converti au catholicisme était sujet à des emballements aussi subits et souvent peu motivés qu'ils avaient peu de durée. L'objet en était, cette fois, un assez méchant livre d'un historien allemand des plus médiocres. L'auteur s'appelait Kleinschmidt et son ouvrage avait pour titre : *Russlands Geschichte und Politik, dargestellt in der Geschichte des russischen hohen Adels.* Très ignorant, comme la plupart des Polonais, du sujet sur lequel il portait, j'étais incapable d'apprécier ce pamphlet à sa valeur. Klaczko y entendait peut-être davantage ; mais son patriotisme polonais désarmait son esprit critique. « Tel jour de telle année tel *boyar* avait reçu vingt et un coups de knout pour vol : » c'est ainsi que Kleinschmidt commençait le paragraphe consacré par lui à l'histoire d'une des familles russes, qui ont le plus honorablement marqué dans l'histoire militaire et diplomatique de leur pays, et Klaczko s'en montrait enchanté. Du moins prétendait-il tirer parti de ces tendancieuses révélations. Il me proposa d'entreprendre avec lui une adaptation française du livre.

L'offre était tentante pour un débutant; je ne me fis pas prier pour l'accepter, et, partant quelques jours après pour passer en Pologne les mois d'été selon mon habitude, j'emportai le volume, avec le dessein de le mettre en œuvre, selon le plan convenu, pendant mon séjour au pays natal. Klaczko m'avait confié le travail de la rédaction. Je doute qu'il ait pu écrire lui-même *en français* les articles publiés sous sa signature dans la *Revue des Deux Mondes*. Il parlait, en effet, cette langue avec la plus pénible incorrection.

Dans tous mes déplacements, mon bagage, des plus modestes, comprenait une caisse de livres dont l'introduction en territoire polonais sous la domination russe ne laissait pas de présenter quelques difficultés. Une année, la révision des colis devant être opérée à Varsovie, je m'y trouvai embarrassé par un conflit qui mettait aux prises l'administration des chemins de fer et celle de la censure : celle-ci prétendait que les livres fussent portés à son bureau et celle-là voulait que livraison en fût prise à la gare. Le débat durait depuis six mois. J'y coupai court en usant de l'expédient, l'*argumentum ad crumenam* qui, jusqu'à la révolution, a été le principal ressort de tous les rouages administratifs en Russie : après avoir mis la main à la poche, je transportai moi-même ma petite bibliothèque de voyage de la gare à la rue Miodowa, où elle fut examinée pour la forme.

A la même époque, abonné à plusieurs revues françaises, j'en recevais parfois des numéros, pendant mon séjour en territoire russe, avec un certain nombre de coupures, ordonnées par la censure. Mais, par l'effet du même stratagème, les pages coupées étaient *laissées dans le fascicule*. Il suffisait pour cela d'une entente avec un libraire de Varsovie, qui *faisait le nécessaire* rue Miodowa.

Je pus donc préparer l'adaptation française du livre de Kleinschmidt, comme je me l'étais proposé; mais, à mon retour à Paris, « l'emballement » de Klaczko avait cessé, et, selon la loi de son caractère qui était aussi mobile que plein d'aspérités, il me reçut fort mal quand je lui parlai du projet dont il m'avait suggéré l'idée. Je n'en étais plus avec mes compatriotes à une mésaventure près. Je passai donc mon travail au compte de profits et pertes ; j'en jetai le produit au feu.

et je n'y pensai plus. Mais, sans que j'en eusse conscience, l'impulsion donnée à mon activité cérébrale par cette entreprise avortée s'est sans doute maintenue ; elle s'est développée quelques années plus tard dans le vide que créait devant moi la ruine de ma carrière d'historien et d'écrivain polonais, et le *Roman d'une Impératrice* en a été le résultat.

Dans le choix de ce sujet et de ce titre, même en France, des critiques des plus bienveillants ont deviné un calcul et une habileté. Si j'avais cependant songé à tirer profit d'argent ou d'honneur de ce volume, je me serais, dans les conditions où il a paru, qualifié à l'internement dans une maison de santé. Mes meilleurs amis et les plus hautes compétances jugeaient que je devrais m'estimer heureux si j'en vendais *cinquante* exemplaires, et c'était apparemment aussi l'avis de mon éditeur, puisque j'ai dû faire les frais de l'édition. Je voulais travailler et j'estimais qu'à défaut de l'histoire de son pays, un Polonais pouvait, avec profit pour lui et pour les siens, en étudier une autre, que tant de liens unissaient à celle dont je n'avais plus le droit de m'occuper. L'explication donnée par Kleinschmidt de certains phénomènes de la vie russe ne m'avait pas satisfait, et je m'étais trouvé porté à en vérifier et à en rectifier les indications. Novice comme je l'étais dans cet ordre d'études, le règne de Catherine devait m'attirer, comme d'un abord plus facile, en même temps que d'un intérêt particulièrement poignant pour la Pologne. Tels sont les motifs qui m'ont guidé pour le sujet ; quant au titre, je l'ai adopté à mon corps défendant, sur des conseils inspirés par l'amitié, pour donner quelque chance au volume, et j'ai eu tort, car j'y ai gagné cette réputation de dilettantisme dont, en certains quartiers, trente années d'un labeur acharné

et austère ne m'ont pas libéré entièrement. Les marchands de papier russes n'y ont pas pris le change. Quand les rigueurs relâchées de la censure leur ont permis de battre monnaie avec ma marchandise, qu'une convention littéraire ne protégeait encore pas, ils ont, dans trois ou quatre éditions concurrentes, adapté le contenu au titre, en le défigurant.

Je suis d'ailleurs disposé à admettre, avec un grand nombre de mes compatriotes, que ma carrière nouvelle de Polonais écrivant *en français* sur l'histoire russe a été une erreur; mais je crois fermement avoir droit à en être pardonné, précisément parce que, loin d'y avoir fait preuve d'habile discernement, je n'ai pas su ce que je faisais et dans quelle voie douloureuse je m'engageais. J'ai il est vrai reçu, à l'entrée, un avertissement qui aurait pu m'éclairer; mais je n'en ai pas compris sur l'heure le sens profond. Ayant d'aventure pris de l'intérêt pour mon *roman,* Alphonse Daudet m'a adressé une lettre pleine de choses flatteuses, mais en y ajoutant ces lignes : « Quelle œuvre admirable vous auriez faite, si vous l'aviez écrite en polonais! » Je n'ai certes pas pris l'épigramme pour un compliment; mais plus tard seulement, je suis arrivé à en goûter toute la cruelle saveur.

A ce moment, élevé en France et y étant arrivé à penser même en français, j'éprouvais de la joie, et je crois l'avoir dit quelque part, à me servir du plus parfait instrument que les hommes aient trouvé jusqu'à ce jour pour exprimer leur pensée. C'est seulement à le manier longtemps que j'ai contracté l'impression de plus en plus accablante de mon incapacité constitutionnelle à en tirer parti, non pas à la mesure des grands maîtres, à quoi je ne prétendais pas, mais à la mienne propre.

Ma langue maternelle est une chose qui m'appartient et dont j'use à ma fantaisie; la langue française est restée pour moi une grande dame, qui se prête à un commerce familier, mais me tient à distance et me défend toute privauté.

Je ne veux décourager personne, et d'autres étrangers peuvent ne pas rencontrer les mêmes difficultés, ou du moins ne pas éprouver les mêmes angoisses. Je ne parle que pour moi, et je dois admettre aussi que, pour le public, il importe peu, parce que la masse des lecteurs, au temps où nous vivons, ne sait pas faire la différence entre la langue dont se servait Voltaire, quand il écrivait à ses amis, et celle qu'elle trouve dans les lettres qu'elle reçoit ou dans les articles de journaux qu'elle lit. Ce n'est, pour le coup, qu'une question personnelle; mais elle a pesé d'un grand poids dans la vie d'un pauvre diable d'écrivain, que son malheur a fait naître dans la Pologne russe, vers le milieu du dernier siècle, et qui, pendant de longues années, suant sang et eau, a souffert de ne pas pouvoir dire ce qu'il voulait comme il l'eût voulu. Il n'a rien calculé, rien prévu, et surtout, en publiant *le Roman d'une Impératrice*, il était à cent lieues d'imaginer que, trente ans plus tard, le volume serait encore de vente courante, en infligeant à l'auteur le déshonneur d'un succès de librairie.

V

Plus fortes que ma volonté, déjouant ma perspicacité, je le reconnais humblement, les circonstances m'ont conduit, poussé et entraîné. Comme, à mes débuts, en dépit de l'éducation que j'avais reçue, je

n'ai pas songé à faire œuvre d'écrivain français, ainsi encore, même après avoir porté mon application sur l'histoire russe, je ne me suis pas, spontanément et de propos délibéré, donné la tâche de faire un livre sur la littérature de ce pays. Encore moins de le publier en anglais. Sous la direction d'Edmund Gosse, le grand critique, que je n'avais pas l'honneur de connaître à ce moment, un éditeur anglais avait, depuis de longues années déjà, compris dans ses publications une série de petits volumes, consacrés aux littératures de tous les pays. Il voulut, comme de raison, y faire une place à celle qui a donné au monde Dostoiévski, Gogol et Tolstoy. J'étais en relations avec lui pour les traductions de mes ouvrages. Il vint un jour me trouver à Paris et m'entretint de son dessein, sans qu'il songeât davantage à demander ma collaboration pour cet objet. Il avait en vue un écrivain français de grand talent, et, supposant que je le connaissais, il me destinait le rôle d'intermédiaire à son endroit. Le malheur voulait que, sans que je lui eusse donné aucune raison pour cela, ce confrère m'eût récemment témoigné une hostilité, dont je ne lui gardais pas rancune, mais qui me qualifiait mal pour remplir auprès de lui la mission qui m'était offerte. Je m'en expliquai en ce sens, et le résultat fut qu'embarrassé, l'éditeur s'arrêta instantanément à une autre idée :

— Pourquoi ne feriez-vous pas le livre vous-même?

Je me récriai. J'étais loin de posséder pour cette tâche les capacités nécessaires. Plus facilement pourrais-je m'essayer sur la littérature polonaise. Encore craindrais-je d'y mal réussir. Il protesta à son tour. La littérature polonaise était sans doute un objet de grand prix. Malheureusement, les lecteurs de langue anglaise ne lui accordaient pas le même intérêt qu'à la littéra-

ture russe. Il ne pouvait donc pas l'introduire dans sa série aux mêmes conditions.

— Vous avez, cependant, publié une histoire de la littérature tchèque!

— L'auteur n'a pas demandé d'honoraires et a fait les frais de l'édition. Trouvez-moi un Polonais qui veuille imiter cet exemple, en faisant de bon ouvrage, et il sera bien accueilli.

Pour les raisons que l'on connaît, je ne pouvais être ce Polonais. Question de compétence mise à part, j'étais forclos, et mon interlocuteur insista pour me faire agréer sa proposition.

— Mais je ne sais rien de la littérature russe!

— Vous l'apprendrez!

Aucun argument ne saurait, en ce qui me concerne, avoir plus de force persuasive. Travailler et apprendre ont été les deux grandes passions de ma vie. Comme toutes les passions, elles ont pu m'égarer. Pour écrire *le Roman d'une Impératrice* et les volumes qui ont suivi celui-là, j'avais déjà appris le russe que je ne savais pas et une foule de choses que j'ignorais de même. J'avais lu les écrivains de l'époque de Catherine, et, comme à tous les lettrés, les œuvres de Tolstoy et de quelques-uns de ses rivaux m'étaient familières. Étendre les connaissances ainsi acquises me serait aussi utile qu'agréable; en polonais, je m'étais déjà abondamment essayé à la critique littéraire; la série des *Literatures of the World* ne comportait que des études de vulgarisation destinées au grand public; au pis aller, j'aurais, avec profit pour moi sinon pour d'autres, employé mon temps pendant un an ou deux, et, si le résultat n'était pas satisfaisant, Edmund Gosse était homme à s'en apercevoir; il me le dirait, je n'entrerais pas en dispute avec lui à ce sujet, et je me

tiendrais satisfait pour avoir recueilli des matériaux et des observations, dont je ferais emploi pour d'autres entreprises.

L'événement a encore trompé mes prévisions. A la nouvelle que mon manuscrit était prêt, l'éditeur anglais devait répondre en me priant de le remettre à un de ses confrères parisiens, avec lequel il avait traité pour une publication simultanée en deux langues. Le volume sur la littérature russe était destiné à inaugurer la série française. Un chèque accompagnait le message. Que pouvais-je faire? Plus que la mienne, la responsabilité d'Edmund Gosse me paraît engagée dans cette affaire; il est de taille à la porter et il en a allégrement assumé le poids, en refusant lui aussi de lire une ligne de mon travail avant qu'il fût mis sous presse et en m'écrivant après coup, non sans quelque exagération assurément, qu'il s'honorait d'avoir publié « such admirable a book ». Peut-être s'est-il quand même fait des reproches, comme j'ai eu des remords, en pensant, comme je le tiens pour certain encore, que mon confrère français aurait mieux fait. Mais quel besoin avait celui-ci de me chercher querelle? J'avais, moi, besoin de travailler et de m'instruire, et je n'ai pas caché à mes commettants que je ne leur livrerais qu'un cahier d'écolier.

A une nuance près, je n'attribue d'ailleurs pas un autre caractère à tous mes ouvrages d'histoire russe, quelque soin que j'aie donné à leur composition et quelque peine que j'y aie prise. Dans une carrière que je n'ai pas choisie et où, en outre, j'ai été dépaysé, détourné de ma voie naturelle, en faisant tout ce que je pouvais, je n'avais guère chance de mieux réussir. Je ne veux pas pour cela me poser personnellement en victime. Ayant quand même trouvé le moyen de satis-

faire, en travaillant, le plus impérieux de mes besoins, je serais mal venu à me plaindre. Mais, au cours d'une vie assez longue, je n'en aurais pas moins représenté la destinée douloureuse d'un peuple réduit à chercher dans des chemins de traverse et à demander à des expédients les possibilités d'une vie honorablement remplie et utilement employée. Parmi les responsabilités que les Russes ont mises à leur charge dans leur compte historique avec les Polonais, celle-ci n'est pas parmi les moins lourdes.

Historien de la Russie à défaut d'autre emploi, j'ai eu, en ce métier, à surmonter, de grandes difficultés et à essuyer de pénibles dégoûts. Je lui dois cependant aussi quelques avantages. Il m'a permis d'atteindre une objectivité, qui à la longue a eu raison, chez la plupart des Russes, des intolérances de jugement et des susceptibilités de sentiment, obstacle le plus sérieux, de part et d'autre, à un accommodement des relations polono-russes. Elle finira, je n'en doute pas, par s'imposer de même à l'appréciation du plus grand nombre des Polonais. L'ingrat métier m'a donné aussi la joie de penser que, dans la mesure de mes faibles moyens, je contribuais à rapprocher ces deux peuples et à éteindre leur querelle plusieurs fois séculaire, en les portant à une meilleure compréhension de leurs situations respectives, de leurs intérêts communs, de leurs torts réciproques, et des raisons de solidarité comme d'indulgence mutuelle qui en résultent.

Étudiée en dehors de tout parti pris, l'histoire de la Russie me révélait un monde dont, comme la plupart de mes compatriotes, je n'avais pas le soupçon. Offrant au regard, certes, plus d'ombres que de clartés et des aspects répugnants à profusion, misères, vices et abjections de toute sorte, il ne m'a pas paru dépourvu cepen-

dant de grandeur et même de vertu, et ni dans le passé ni dans le présent rien jusque-là ne m'en avait donné l'idée. Du passé je n'avais connu qu'une suite de sinistres ou ridicules légendes, comme celles que les Kleinschmidt s'employaient à recueillir et à propager. Du présent je n'avais retenu que les impressions qui avaient épouvanté mon enfance et auxquelles chacun de mes séjours en Pologne en ajoutait d'autres, moins terribles mais encore fort déplaisantes : des expropriations, des bastonnades et des descentes de police ; des rues mal pavées, des routes pleines d'ornières, et, dans des officines sales, des *tchinorniks* quémandeurs de pots-de-vin. J'avais gardé la vision d'une maison de campagne polonaise où, ayant dirigé des manœuvres dans le voisinage, des généraux russes s'étaient invités à dîner avec leur état-major. Gorgés de mangeaille et de boisson, ils multipliaient les toasts bruyants, en brisant à chaque coup les fines coupes de cristal armorié ; après quoi, ils se portaient en titubant à une table de jeu, et, la partie finie, à défaut d'un règlement de comptes auquel ils n'auraient pu prendre part étant ivres-morts, ils souffraient que leur hôte y suppléât, bien que gagnant, en mettant dans la main de chacun d'eux un billet de banque de vingt-cinq roubles!...

Pour l'immense majorité des Polonais, la Russie c'était cela. Ils n'en imaginaient pas d'autre. Je n'ai pas cru manquer aux devoirs de ma naissance en cherchant, par delà ces aspects bien réels, hélas! mais fragmentaires, à découvrir, dégager et mettre en lumière l'ensemble d'une individualité historique, qui n'aurait pu développer une puissance, dont nous n'avons que trop senti le poids, si ces éléments apparents de faiblesse et de bassesse ne s'étaient trouvés compensés et rachetés de quelque façon : image

sombre encore et irritante à beaucoup d'égards, mais contenant pourtant des parties de noblesse et même de charme. Je n'ai pas pensé, je n'imagine toujours pas que, même en Pologne, leur connaissance et leur appréciation doive porter offense au patriotisme le plus ombrageux, ou préjudice à un intérêt quelconque, dont il lui appartienne de prendre souci. On n'en saurait concevoir de réel et de respectable en dehors de la vérité.

CHAPITRE V

LA RUSSIE. PREMIERS CONTACTS

I. Les rapports entre Polonais et Russes. Avant et après l'insurrection de 1863. Retour d'un courant de rapprochement. — II. La fortune d'un livre. Les effets du *caviar*. Le bureau de la censure à Saint-Pétersbourg. *Lasciate ogni speranza*. — III. Premier voyage en Russie. A la frontière. Le gendarme. La police de l'ancien régime. Son efficacité et ses défaillances. Un compagnon de voyage impressionnant. Le tempérament russe. A Saint-Pétersbourg. Le régime de compression et ses lacunes. Contrainte et licence Rivalité de carriéristes. Le futur comte Witte. Contacts avec le monde officiel. Un ministre peu courtois. La famille Délianov. — IV. A Moscou. Le *Slavianskiï Bazar*. Souvenirs de l'amiral Gervais La direction des archives. Le baron de Bühler. Les publications de documents. L'école allemande. La destinée tragique d'un historien. Bilbassov. — V. Le monde intellectuel russe. Premières expériences. Les traductions françaises d'œuvres russes. Un Russe devenu Parisien. C.-A. Skalkovski. Un musée de Pouchkine à Paris. A Oniéguine. Les *samodoury*. Lacunes d'éducation et excentricités. — VI. L'immensité russe. Allogènes et indigènes. Le présent et l'avenir. L'écroulement du colosse. Ses causes. Russie et Allemagne. Un livre significatif : *Sanine*. Le surhomme russe. L'amoralité. Ses formes diverses. Les pratiques concussionnaires et les erreurs de conscience. La masse et l'élite.

I

Matériellement exilé, moralement proscrit, je n'ai jamais songé à me détacher entièrement du foyer polonais, pour prendre au foyer russe la place d'un Thé-

mistocle au petit pied. Je n'ai adressé aucune malédiction à la patrie ingrate ; je n'ai rien répudié d'elle, et je n'ai jamais renoncé à la servir, dans la mesure des moyens qui m'étaient laissés pour cela. Le dernier volume que j'ai publié avant celui-ci en témoigne. Tous mes compatriotes n'ont d'ailleurs pas adopté à mon égard l'attitude du plus grand nombre ; sinon en public, du moins dans le privé, quelques-uns, parmi les plus dignes, m'ont suivi à travers les péripéties de mon existence avec une sympathie qui ne s'est jamais démentie. Je garde une lettre dont le signataire, porteur d'un nom connu, rapporte ainsi la boutade, assurément excessive, d'un des représentants les plus illustres et les plus méritants du patriotisme polonais :

— Bobrzynski et Cracovie tout entière ne valent pas le talent de Waliszewski !

Inévitablement pourtant, en même temps que mes liens avec le monde polonais se desserraient par l'effet des causes que je viens d'indiquer, j'en contractais d'autres avec le monde russe, en des contacts de plus en plus intimes, que je ne songeais pas à éviter. J'ai toujours cru à l'efficacité de l'éducation mutuelle, et ce livre en est un fruit.

A ce moment d'ailleurs, après une période d'hostilité violente, consécutive à l'insurrection de 1863, un nouveau courant de rapprochement entre Polonais et Russes se laissait observer. En 1881 déjà, professeur à l'Université de Varsovie, l'historien Kariéiév, que je devais bientôt rencontrer à Paris dans les rangs du parti des *Cadets* en formation, faisait des excursions à Cracovie et à Léopol. Invité dans cette dernière ville à la *Société des Hommes de lettres et Journalistes*, il y prenait la parole en russe, sans soulever de protestation.

Seize ans plus tard, dans un article du *Novoié Vrémia*, Alexis Souvorine évoquait le souvenir de l'époque antérieure à 1863, où « tout Russe de cœur reconnaissait en tout Polonais un frère, — qu'il avait honte de voir si maltraité! » A cet autre moment, Katkov lui-même était polonophile dans son *Golos*, où d'ailleurs, en 1881, Erasme Piltz devait avoir liberté d'insérer un plaidoyer en faveur de l'autonomie polonaise. Avant 1863, aux vendredis de J. Aksakov, la question de l'autonomie, ni même celle de l'indépendance, n'étaient seulement pas discutées; la controverse ne s'engageait que sur les provinces lituano-russes. Dans beaucoup d'autres réunions russes on portait des toasts « aux espérances polonaises ». Katkov correspondait en polonais avec les écrivains de cette nationalité. L'historien Kostomarov allait jusqu'à coiffer le bonnet carré, que les Français ont vu depuis sur la tête des soldats de l'armée du général Haller. A la fin du siècle, on n'en revenait pas tout à fait à ces errements. Cependant, en 1899, en dépit de l'opposition du parti national-démocratique, le centenaire de la naissance de Pouchkine était célébré par les Polonais à Saint-Pétersbourg sur l'initiative du *Kraj* et à Cracovie même, sur celle d'un groupe de professeurs de l'Université de cette ville. Et les Polonais ne faisaient que rendre une politesse, une Société d'écrivains russes, dissoute depuis, ayant, l'année d'auparavant, commémoré de même le centenaire de Mickiewicz. A Cracovie, fondée par un des professeurs de l'université de cette ville, Marian Zdziechowski, une *Société slave* préconisait des idées en rapport avec son titre et s'efforçait d'entrer en relations avec les milieux russes, intellectuels et politiques. Elle n'y rencontrait pas d'obstacles. Elle bénéficiait même d'un mouvement de sympathie nettement

accusé. Les œuvres d'Henri Sienkiewicz obtenaient en Russie une popularité immense et l'auteur était nommé membre de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, honneur qu'il ne refusait pas.

La presse russe se mettait en grande majorité au même ton, se prononçant pour la réconciliation avec la Pologne, le respect de sa nationalité et de sa religion, l'admission des Polonais à l'égalité des droits. A Moscou, la *Gazette de Moscou (Moskovskiia Viédomosti)* et la *Parole Russe (Rousskoié Slovo)* faisaient exception. De même, à Saint-Pétersbourg, *le Monde (Sviét)*, organe très répandu à raison de son bas prix (4 roubles par an) et en partie le *Novoié Vrémia*. Mais, dans la première de ces villes, organe d'un groupe de professeurs de l'Université, la *Gazette Russe (Rousskiia Viédomosti)* comptait cinq fois plus d'abonnés (55 000 environ) que la *Gazette de Moscou,* et, si elle abordait rarement la question polonaise, elle le faisait toujours de façon très bienveillante. A Saint-Pétersbourg, la *Gazette de Saint-Pétersbourg,* le quotidien le plus populaire de la petite presse, publiait, sous la signature du romancier Avsiéiènko. des articles des plus sympathiques pour les intérêts polonais, et, rival du *Monde* pour le nombre des abonnés, la *Gazette de la Bourse (Birjévyia Viédomosti)* passait pour délibérément polonophile.

A y regarder de près, ces manifestations avaient cependant un caractère plus factice que réel. De part et d'autre, on y apportait bien quelques idées saines et des sentiments généreux, mais on évitait avec un soin égal les sujets épineux, on se gardait de mettre les points sur les i et on s'abstenait de toucher au fond des choses. On ne s'entendait guère que sur des équivoques. En entrant en commerce avec des Russes, je me proposais d'y introduire plus de franchise et de

pénétration mutuelle; mais je devais éprouver des déceptions.

II

Un livre sur la Russie, publié à Paris à l'époque des premières ferveurs de l'alliance, ne pouvait manquer d'éveiller un vif intérêt au pays où la grande Catherine a régné. La curiosité du public russe s'est trouvée en outre surexcitée par l'effet d'une circonstance fortuite. Parmi tous les organes de la presse française, le *Figaro* bénéficiait à ce moment en Russie de la plus grande vogue, et ses articles de tête, traitant de la politique étrangère sous la signature de *Whist*, pseudonyme que tout le monde savait appartenir à un ancien directeur politique au Quai d'Orsay, retenaient en particulier l'attention. On imagine donc l'émoi des lecteurs de *Whist*-Valfrey, quand, quelques jours après l'apparition du *Roman d'une Impératrice,* cette signature se présenta à leurs yeux en bas de deux colonnes intégralement passées *au caviar!* Ce fut un événement; les imaginations se mirent en travail; les plus redoutables complications furent soupçonnées, et tout le monde voulut savoir ce qui avait à ce point porté ombrage à la censure. Le mystère ne tarda pas à être dévoilé, en trompant l'attente générale: mais *le Roman d'une Impératrice* avait obtenu sur les rives de la Néva un *lancement* sur lequel l'auteur était loin de compter.

N'ayant simplement pas découvert ce jour-là, dans le développement des affaires européennes, un sujet à sa convenance, en même temps qu'il trouvait sur sa table de travail un livre d'histoire fraîchement paru,

Valfrey s'était souvenu qu'avant de devenir journaliste, il avait été lui-même historien.

Un premier contact entre l'historien de Catherine II et le public russe en est résulté, sous forme d'un flot de lettres et de télégrammes, dont quelques-uns portaient des demandes de traduction. A cette époque et jusqu'à la conclusion assez récente d'une convention littéraire entre leur pays et la France, les éditeurs russes n'avaient pas coutume de se mettre en frais de négociation, ni même de courtoisie, avec les écrivains de langue française. Beaucoup d'entre eux ont ultérieurement publié des traductions ou des adaptations arbitraires de mes ouvrages, sans même qu'ils prissent la peine de m'en donner avis, ou de m'en offrir un exemplaire, et je ne suis pas arrivé à posséder dans ma bibliothèque la plupart de ces éditions. Grâce à Valfrey, cependant, ou plutôt à la mystification dont il est devenu involontairement l'instrument, *le Roman d'une Impératrice* a obtenu un traitement de faveur, où, cependant encore, l'intention n'a pu être suivie d'effet. Pendant dix-huit ans, mon ouvrage a été, en Russie, l'objet d'une interdiction sévère, ce qui n'a pas empêché un de mes confrères polonais d'insinuer que j'avais pu, pour l'écrire, être inspiré — et recompensé — par le gouvernement russe !

Quelques mois après sa publication, me trouvant à Saint-Pétersbourg, j'ai, sur l'avis de quelques nouveaux amis russes, risqué une tentative d'accommodement à l'Office de la censure. Mes conseils pensaient qu'à la faveur de l'alliance franco-russe et au prix de quelques corrections de détail, la circulation tout au moins de l'édition française en territoire russe pourrait être autorisée. C'était mon premier voyage dans ce pays, où je n'avais jamais dépassé jusque-là les

frontières de l'ancienne Pologne, et mes premières impressions y furent contrastées et contradictoires.

La Russie ne ressemblait pas à la Pologne russe. Il me parut qu'on y respirait beaucoup plus librement et que les Polonais eux-mêmes s'y trouvaient beaucoup plus à l'aise. Dans les rues, dans les restaurants et jusque dans les bureaux de poste et de chemin de fer, j'entendais parler à haute voix ma langue maternelle. A lui seul, cependant, l'aspect extérieur de l'Office où je devais porter ma requête et où était dispensée d'une main avare la part de lumière que le régime en vigueur accordait à ses assujettis, fut pour me déconcerter. Au-dessus de la porte d'entrée, en une variante du *Lasciate ogni speranza* de l'enfer dantesque, je lus : « Section des Prisons. » C'était de mauvais augure et l'accueil que je trouvai à l'intérieur y répondit. Il fut poli, mais peu encourageant : « L'affaire ferait l'objet d'un examen approfondi, dont le résultat me serait communiqué par écrit. » Huit jours plus tard, je reçus en effet une note, m'indiquant, comme condition de la faveur que je sollicitais, *quatre-vingt-neuf* pages sur six cents à supprimer, ou à modifier complètement. Je n'insistai pas.

A un détail près, dont je dirai un mot plus loin, je n'ai été, pendant ce premier séjour en Russie, l'objet d'aucune mesure vexatoire, et je m'y suis senti moins opprimé qu'en mon pays natal. Mais, pour autant que je suis entré en rapports avec lui, le monde officiel russe n'a pas fait, à mon endroit, preuve d'aménité, quand même il ne m'a pas refusé l'élémentaire courtoisie, et l'écrivain aux gages que, contre toute évidence, quelques-uns de mes compatriotes soupçonnaient si sottement, a tout juste obtenu dans ce milieu la tolérance, sur laquelle il était loin de compter entièrement.

III

On aura deviné le motif de mon voyage. *Le Roman d'une Impératrice* était un essai, dont le succès m'engageait à étendre le champ de mes études et à renforcer ma documentation. J'avais écrit au directeur des Archives de Moscou et j'avais reçu une réponse dont le sens favorable devait cependant m'inspirer quelque méfiance avant même que j'eusse atteint l'ancienne capitale de l'empire. Comme la plupart des hauts fonctionnaires russes, celui-là était un Allemand, le baron von Bühler.

Il me restait des amis polonais à Paris, et, loin de penser que j'allasse toucher à Saint-Pétersbourg le prix de ma « trahison », ceux-là prenaient alarme de ce déplacement. Ils voyaient déjà l'auteur du *Roman d'une Impératrice* fers aux pieds et en route pour la Sibérie. Quelques précédents ne laissaient pas de justifier ces appréhensions, et je supposais moi-même que l'entreprise comportait un certain risque, dont je prenais cependant allégrement mon parti. Depuis plus de cent ans, nous étions tous et perpétuellement, en Pologne, sujets à cette menace. Nous en avions contracté l'habitude.

Je m'en expliquai, en usant d'une pointe d'ironie, avec un compagnon de voyage que le hasard me donna dans le Nord-Express, où un compartiment lui était réservé. Haut fonctionnaire russe et point Allemand d'aventure, ses curiosités littéraires très étendues nous avaient récemment rapprochés. Il me répondit sur le même ton, sans qu'il laissât, cependant,

rien deviner du fond de sa pensée, — on sait que les hommes du Nord excellent à la cacher, — et nous fîmes très bon ménage jusqu'aux approches de Wierzbolowo, où il m'appela à la portière du wagon, pour, disait-il, me montrer le point exact auquel nous entrerions en territoire russe. L'instant d'après, le train abordait le passage d'un ruisseau et la main de Constantin Apollonovitch s'abattait sur mon épaule.

— Maintenant, nous vous tenons!

Il riait, je fis comme lui, mais je ne dirai pas que ce fût sans un léger frisson. J'étais Polonais et à mes débuts dans mon commerce avec les Russes. Je gardais donc quelque malaise, quand, quelques minutes plus tard, mettant pied sur le quai de la gare frontière, je fus abordé par un gendarme :

— Monsieur Waliszewski?

Pour le coup, l'appréhension se changea en certitude. *Ils me tenaient*, et, avec son cortège d'horreurs, la perspective s'évoqua devant moi d'un autre voyage, qui me mènerait, par delà Saint-Pétersbourg et Moscou, en quelque lieu d'exil, plus lointain sans doute que Siémionov et moins hospitalier.

Cependant, la main à la visière de sa casquette, dans une attitude plutôt déférente qu'hostile, le gendarme réclamait simplement mon passeport pour les formalités d'usage. Je constatai ainsi l'efficacité, sinon l'esprit judicieux, de la police au pays où je pénétrais. Quelques années plus tard, me trouvant à Vienne et passant à la Hof-Burg la plus grande partie de mes journées, je devais obtenir les honneurs d'une filature en règle, bien que les seules relations que j'eusse à ce moment avec la diplomatie autrichienne se rapportassent à des événements datant du dix-huitième siècle.

A mon entrée en Russie, je ne fus pas quitte pour la peur; arrivant à Saint-Pétersbourg, je dus, en effet, pendant huit jours, me pourvoir de linge en attendant que ma malle me fût délivrée. Elle était, m'assurait-on, retenue *à la douane allemande*, allégation dont on me permettait, cependant, de reconnaître l'inexactitude par voie de correspondance télégraphique. Aussi vigilante que mal avisée, la police de l'ancien régime a toujours comporté de telles lacunes et de telles maladresses.

Constantin Apollonovitch Skalkowski en fit des gorges chaudes. Ingénieur de talent, polygraphe érudit et brillant journaliste, il était en ce temps directeur du Département des mines, nourrissait de plus hautes ambitions et s'en montrait porté à manifester une humeur frondeuse, au service de laquelle il mettait un tempérament physiquement et moralement fait pour la bataille. Rustre doué d'une santé de fer et démon d'esprit. Nous nous étions trouvés tous les deux indisposés à la traversée de l'Allemagne, pour avoir fait imprudemment usage des boissons rafraichissantes qui nous étaient servies dans les buffets, et il avait refusé de partager les ressources pharmaceutiques de mon nécessaire de voyage, eau de mélisse et alcool de menthe. Il préférait attendre Wierzbolowo, où il était assuré, disait-il, d'obtenir mieux ce qui convenait à son état. Je l'y perdis quelque temps de vue, me débattant pour rentrer en possession de ma malle; quand je le retrouvai, il était attablé devant une gélinotte froide, une salade de concombres crus et une bouteille de bière glacée, et il m'assura qu'il se sentait entièrement remis. Sa mine en donnait confirmation. Au physique comme au moral, les possibilités des hommes de ce pays sont en dehors de la mesure commune de l'humanité.

J'eus l'occasion de rencontrer souvent Constantin Apollonovitch pendant mon séjour à Saint-Pétersbourg. Célibataire, il déjeunait tous les jours chez Cubat, en compagnie de nombreux amis, qui avaient le verbe haut comme lui et tenaient des propos dont la hardiesse me surprenait. Constantin Apollonovitch en avait particulièrement au futur comte Witte, qui, modeste employé de chemin de fer naguère, débutait à ce moment au ministère des finances. Il l'accablait d'invectives et de quolibets, mettant en cause jusqu'à sa vie privée, de la façon la plus blessante. Nous étions, cependant, en plein régime de compression réactionnaire. Mes études ultérieures m'ont fait depuis reconnaître que ce mélange de contrainte et de licence a toujours figuré parmi les traits marquants de la vie publique en Russie. Pendant les années de terreur blanche qui ont correspondu aux derniers mois du règne de Paul Ier, les brocards les plus injurieux pour le souverain couraient les rues, et, au dernier jour de sa vie, l'attentat qui devait y mettre fin fut annoncé par les cochers de fiacre à leurs clients.

Une après-midi, Constantin Apollonovitch m'engagea à l'accompagner en une promenade aux Iles. Sa voiture y croisa celle du ministre qu'il poursuivait de sa haine; d'un commun accord les deux hommes mirent pied à terre et j'assistai de loin à une explication qui me parut orageuse et dont je devais apprendre le résultat quelques mois plus tard en rentrant à Paris : Constantin Apollonovitch s'y établissait déjà à demeure, comme fonctionnaire retraité. L'étoile de son adversaire avait monté à l'horizon. C'est la seule fois où j'aie vu le comte Witte, bien qu'à plusieurs reprises, et avec quelque insistance, l'occasion m'ait été, depuis, offerte de le rencontrer. Je le savais trop

engagé dans des voies où aucun accord d'idées n'était possible entre nous, et quelques-uns de ses collègues m'avaient rendu trop redoutables les antichambres ministérielles.

En vue du but que j'assignais à ce premier voyage en Russie, j'avais pris soin de me ménager un accès auprès du ministre de l'instruction publique, qui était alors M. Délianov. Depuis quelques années, Mme Délianov passait les hivers à Paris, où elle se piquait d'avoir un salon mi-politique mi-littéraire. Il me souvient d'y avoir rencontré M. Raymond Poincaré, qui en était à ses débuts dans la vie publique. La femme me témoignant de la bienveillance, je ne doutais pas que je trouverais le même accueil auprès du mari. Par surcroît de précaution, cependant, je m'étais muni d'une lettre de recommandation des plus chaleureuses, de la part de l'un des parents français du ministre, le marquis d'Abzac. A mon arrivée à Saint-Pétersbourg, je déposai cette lettre avec ma carte au domicile de Son Excellence, et j'ai quitté la ville quelques semaines après, sans que cette démarche ait eu aucun effet.

Je dois dire que, depuis, des personnages russes de même rang, et plus haut placés encore, ont fait preuve à mon endroit de plus d'égards. Mais, il a fallu pour cela que se fussent fait sentir les premiers souffles libérateurs, qui, hélas! devaient aboutir au déchaînement d'une tempête dévastatrice et stérile, comme le simoun du désert. Il y a trente ans, dans « les sphères » de Saint-Pétersbourg, où je ne devais jamais être *persona grata,* je faisais figure d'un pestiféré.

IV

J'abrégeai mon séjour dans la nouvelle capitale, pressé que j'étais de me mettre, dans l'ancienne, à portée des sources de documentation convoitées. Pour le dix-huitième siècle, c'est Moscou qui en gardait le dépôt. J'y descendis au *Slavianskii Bazar*, dont l'amiral Gervais avait été l'hôte peu de temps auparavant, après s'être vu porté littéralement de sa voiture à l'intérieur de l'hôtel par une foule délirante d'enthousiasme. Dans ce trajet, cependant, son portefeuille et une superbe montre en or, qu'il venait de recevoir à Saint-Pétersbourg, avaient, paraît-il, disparu. J'observai qu'en mentionnant ce détail devant un étranger, — ils me considéraient comme tel, — les Russes n'éprouvaient aucun embarras, bien qu'assurément ils fussent d'accord avec moi sur l'appréciation du fait. S'appliquant au monde moral comme au monde physique, la loi de la capillarité règle le rapport des niveaux entre les masses et les élites.

A peine installé, je me fis conduire chez le baron de Bühler. Son accueil fut, comme celui des censeurs de Saint-Pétersbourg, poli, mais froid. Il exprima la certitude que Moscou offrirait des aliments en nombre à ma curiosité ; mais, sur mon observation que je comptais principalement la satisfaire aux archives dont il avait la direction, la frigidité du directeur augmentait. Il se disait certain que je ne trouverais pas de ce côté ce que je cherchais. Comme j'insistais, il me donna plus clairement à entendre que je ne pouvais demander à un fonctionnaire de l'État de documenter l'auteur du

Roman d'une Impératrice. Je lui rappelai respectueusement les termes du message qu'il m'avait fait parvenir et sur la foi duquel je m'étais mis en route, et il me répondit sans s'émouvoir que les termes en étaient de style, mais n'engageaient à rien, *verbindliche* et non *bindende,* selon la formule qu'un historien allemand a trouvée pour des échappatoires de cette nature, familière à la diplomatie de son pays.

J'ai appris, depuis, à m'y mieux prendre. Dans leur rigidité apparente, les consignes de toute nature participaient en Russie, sous l'ancien régime, du caractère superficiel propre, dans ce pays, à toutes les manifestations de la vie publique. Ainsi que la mort de Paul Ier l'a prouvé, les escaliers d'honneur étaient seuls bien gardés dans les palais impériaux, et, à tous ceux qui l'ont pratiqué, l'expérience du monde officiel russe a montré que, pour y déjouer les interdictions les plus sévères aux endroits les plus impénétrables, on trouvait des fausses clefs à toutes les portes.

Mais, sur le présent comme sur le passé de ce pays, j'avais encore beaucoup à apprendre, et, pour le second volume consacré au règne de Catherine II, je dus me borner aux ressources que m'offraient, en d'autres contrées, des archives d'un abord plus facile. Multipliées à cette époque en Russie et bénéficiant d'une tolérance relativement assez grande, les publications de documents de toute nature y ajoutaient un appoint précieux, bien que l'utilisation en comportât de grandes réserves. J'ai mentionné plus haut la précaution que j'ai prise de collationner avec les originaux certains textes de la correspondance de Frédéric II, publiés sous la garantie des plus hautes autorités scientifiques et officielles de la Prusse. Ce soin n'a pas été superflu, m'ayant fait relever un grand nombre

d'omissions, voire de falsifications tendancieuses, et, sur ce point comme hélas! sur beaucoup d'autres, la Russie de l'ancien régime s'est mise à l'école allemande. J'ai fait à Paris même une découverte analogue, en étudiant, aux archives du Quai d'Orsay, les documents diplomatiques se rapportant au règne de Catherine II. Copie en avait été prise pour la Société impériale d'Histoire de Russie, qui en a déjà publié une partie, et les originaux portent la trace de la façon dont le travail des copistes était guidé : barrant certaines pages, rayant certaines lignes et les remplaçant par des interpolations, des coups de crayon multiples ont maculé des volumes entiers.

Cependant, même avant l'ère révolutionnaire et le relâchement de la censure qu'elle a déterminé vers 1906, les jugeant et avec raison peu accessibles au public, le gouvernement russe accordait aux publications purement documentaires un traitement de faveur, dont les historiens n'avaient pourtant pas licence de tirer parti intégralement. Mes débuts dans l'étude de l'histoire de Russie se rencontraient avec l'apparition des premiers volumes d'une Histoire de Catherine II, à laquelle un écrivain russe de grand talent, Bilbassov, avait consacré sa vie. Une destinée douloureuse et tragique attendait l'auteur. Publié en russe, le premier volume fut saisi et brûlé. L'auteur fit paraître le second à Berlin, en allemand. Aux publications faites à l'étranger les autorités russes étaient également plus indulgentes, ainsi que je l'éprouvais. Bilbassov fut néanmoins engagé à ne pas continuer. Son ouvrage comportait treize volumes. Il publia encore en deux parties, et en allemand toujours, le treizième, consacré à une sorte de bibliographie critique, où je me trouvais fort maltraité, bien que l'auteur eût apprécié de

façon très bienveillante mes études sur l'histoire polonaise. En abordant l'histoire russe, j'avais, malheureusement, relevé à sa charge une erreur assez grossière, bien que d'importance minime, et on lui donnait des raisons pour être irritable. Retenu en Russie par des intérêts de famille et de fortune, il rongeait son frein, et, avant sa mort, étant Russe, il devait détruire, — du moins on l'a affirmé et cela est probable, car on n'en a plus eu de nouvelles depuis, — les dix volumes de son œuvre, qui restaient inédits et dont la perte constitue, à la charge du régime qui en a assumé la responsabilité, un crime inexpiable.

Ses héritiers y ont ajouté, recueillant dans sa succession une bibliothèque de 20000 volumes, et, bien que fort riches, se refusant à la garder. Comme le défunt n'avait pas songé à prendre des mesures pour qu'elle restât en Russie, il ne s'y est trouvé non plus personne pour disputer cette part d'héritage à des acquéreurs étrangers, et elle a passé la frontière, à destination, je crois, de Vienne. L'esprit, dont le nihilisme a procédé en Russie et qui y a rendu possible l'orgie du Bolchevisme, est hélas! dans ce pays un phénomène d'ordre général.

Plus heureux que Bilbassov, lui ayant survécu, j'ai eu le privilège de voir mes ouvrages relevés en Russie de l'interdiction qui les frappait, voire même introduits dans les bibliothèques scolaires. Mal inaugurées, mes relations avec le monde officiel russe n'en ont cependant pas été sensiblement affectées, bien qu'assurément, en dehors de cette sphère, la nouvelle orientation de mes études eût pour conséquence une extension progressive de mes rapports avec cette partie de la communauté slave.

V

Le hasard a voulu qu'ils me missent d'abord en liaison plus intime avec des Russes d'origine polonaise. Bien que n'en laissant rien paraître, Constantin Apollonovitch lui-même en était. Avant que nous fissions de conserve le voyage de Paris à Saint-Pétersbourg, il m'avait demandé d'aider un autre Polonais russifié, Ivan Ivanovitch Barkowski, avocat consultant et attaché en cette qualité à l'ambassade russe de Paris, dans la revision d'une traduction française du code minier russe. Deux textes en avaient été exécutés à Saint-Pétersbourg. Après les avoir examinés, j'opinai qu'ils étaient également inutilisables.

Le propre des interprétations françaises d'œuvres russes, aussi bien scientifiques que littéraires, a été jusqu'à présent que les interpretes ignoraient à peu près soit la langue de l'original, soit celle de la traduction, et souvent les deux.

La meilleure traduction française qui ait paru jusqu'à ce jour d'une œuvre de Tolstoy est sans doute celle de *Résurrection,* par de Wyzewa, qui savait le français aussi bien que peut le savoir un Polonais, mais n'entendait pas un mot de russe. Il a travaillé sur un texte anglais. Ce trait n'est d'ailleurs pas particulier aux traductions des œuvres russes.

Un des traducteurs en français des romans de Sienkiewicz s'est consacré à la traduction de romans anglais, quand la vogue de l'auteur de *Quo vadis* eut été épuisée, et il m'a demandé un jour de lui indiquer le sens d'une lettre, qu'il venait de recevoir de Londres,

et que, *ne sachant pas l'anglais*, il ne pouvait lire lui-même.

Ivan Ivanovitch Barkowski savait bien le russe et entendait suffisamment le français pour interpréter correctement un texte juridique. Mais je dus reconnaître bientôt que notre collaboration n'avait aucune chance d'aboutir jamais à un résultat. En grattant un Russe, ce n'est pas toujours un Tatar qu'on a chance de découvrir. Bien que d'origine polonaise, celui-ci gardait en lui, je ne sais comment, un fonds de subtilité, de méticulosité et de minutie, à damer le pion au plus pédant des professeurs allemands. Il était capable de discuter trois jours sur l'emplacement d'une virgule. Nous dûmes donc renoncer à mener à bonne fin, en nous y appliquant conjointement, le travail en cause, que je gardai finalement pour mon propre compte; mais nous restâmes bons amis.

Auteur d'ouvrages nombreux sur les sujets les plus divers, depuis l'histoire diplomatique jusqu'à la chorégraphie, en passant par la psychologie féminine; amateur passionné du beau sexe et non moins friand des grands coups de bourse; exubérant, incongru et tonitruant, avec cependant une intelligence des plus remarquables, un esprit prodigieusement compréhensif, une mémoire phénoménale et beaucoup de charme dans ses bons moments, l'autre russifié, Constantin Apollonovitch, était d'un type très différent. Beaucoup de Parisiens l'ont sans doute remarqué depuis son établissement dans leur ville, car il n'était pas homme à passer inaperçu, et, menant de front, sans fatigue apparente, une vie d'études, d'affaires e de plaisir, ne manquant ni une première, ni une après-midi à la Bourse, les jours de grand branle-bas, ni une soirée de gala au Moulin-Rouge, il se laissait

assez voir. Et je le vois encore, attablé chez Champeaux, distribuant des ordres comme un général sur un champ de bataille, bousculant coulissiers et remisiers, comme s'il eût disposé de la fortune des Rothschild, — il avait d'ailleurs la représentation de leurs intérêts en Russie, — et interpellant à haute voix un maître d'hôtel :

— Vous apercevez là-bas, au fond de la salle, ces deux Juifs, un petit et un grand ? Dites au grand de venir me parler !

Il était violemment antisémite, mais, en matière financière, il acceptait, avec des airs de dédain, le commerce d'Israël, comme, en dépit de la malveillance dont il faisait preuve au regard des autorités en fonction dans son pays, il professait jusqu'au cynisme un esprit autoritaire dont on le sentait capable de pousser l'application jusqu'à la brutalité.

Et j'ai gardé souvenir aussi de ses étourdissantes chroniques du *Novoié Vrémia*, où, à coups d'épigrammes égrenées avec une verve endiablée, il faisait le procès d'un régime qu'il ne croyait pas destiné à sombrer, peu après sa mort, dans un abime sans fond. Hélas ! Champeaux aussi a disparu depuis.

Je serais embarrassé de dire comment et pourquoi, dans la compagnie de ces deux demi-Russes, j'en ai trouvé un troisième, qui ne semblait avoir rien de commun avec eux. Sous un nom emprunté au héros du plus populaire des poèmes de Pouchkine, celui-ci cachait également une provenance étrangère. Il n'est pas aisé, en Russie, surtout dans les couches supérieures de la société, de mettre la main sur un Russe pur sang. Dans un hôtel suisse, nous nous sommes comptés un jour quatorze sujets du tsar, dont pas un ne pouvait réclamer cette qualité. Il y avait dans le

nombre une princesse géorgienne, une baronne courlandaise, la fille d'un général appartenant à une famille ayant joué déjà un rôle dans l'histoire de la Finlande et destinée à y figurer encore, quatre ou cinq Polonais, et ainsi de suite.

Russe, Alexandre Oniéguine l'était, cependant, de la tête aux pieds, et au physique comme au moral. Sexagénaire, je n'ai jamais pu savoir à quoi il avait occupé sa vie, car, bien qu'assez loquace, il n'aimait pas à parler de son passé. Il se trouvait depuis quelques années déjà établi à Paris, dans une très modeste garçonnière de la rue de Marignan, et il employait toutes ses économies à en remplir les deux pièces avec des objets se rapportant à Pouchkine. Quelques années avant la guerre, le gouvernement russe a fait acquisition de ce petit musée, en en laissant la jouissance viagère à son fondateur, qui n'aurait pas voulu s'en séparer pour tout l'or des mines de Sibérie. Pour l'enrichir, aimant la vie large, il s'imposait les plus dures privations, et c'est ce qui m'a fait concevoir pour lui une sympathie qui était, je crois, réciproque, bien que nous ne nous entendissions à peu près sur rien, si ce n'est sur le peu de goût qu'il avait pour mes ouvrages et qu'il ne cachait pas, bien qu'il fût incapable d'en donner la raison. Il avait des lettres et quelque érudition, en matière littéraire surtout; mais l'improductivité slave allait chez lui jusqu'à l'incapacité absolue de manifester son savoir de façon intelligible. Il m'a gracieusement offert de revoir les épreuves d'un de mes livres, et, après qu'il me les eut retournées, je n'ai trouvé en marge que des points d'interrogation et d'exclamation alternés.

Il était un des survivants de la race des *samodoury*. Aimant la société, il préférait encore ses aises, ce qui

lui faisait négliger la première règle de toute sociabilité, qui est, d'après le marquis de Condorcet, de ne pas dire aux autres des choses déplaisantes. Invité à dîner, il commençait invariablement par la critique du potage, se déclarait persuadé, au poisson, que la cuisinière était mal payée, et, au rôti, réclamait impérieusement du champagne. Excellent homme, malgré cela, pensant noblement, sentant de même et obligeant jusqu'à l'abnégation pour ses amis, dont je suis très heureux d'avoir été.

Pratiquant une hospitalité très large, les Russes s'y montrent facilement exigeants, en même temps que, dans les milieux intellectuels surtout, ils font voir souvent les lacunes d'une éducation insuffisante et les écarts d'une fantaisie débridée. Dans un restaurant que je fréquentais les jours où, obéissant à une loi que beaucoup de Parisiens s'imposent, je donnais le congé hebdomadaire à mon personnel domestique, j'ai eu longtemps un commensal de cette catégorie, dont je goûtais beaucoup la société, car, bien qu'il eût l'esprit conformé en boule d'hérisson, les pointes en étaient pleines d'originalité savoureuse. Il semblait aussi apprécier ma compagnie ; mais, ses connaissances comme ses curiosités culinaires dépassant les miennes, nous nous entendions mal sur la composition des menus, à tel point qu'un dimanche, il déclara qu'il voulait désormais *dîner indépendamment*. Sur quoi, il prit grand soin à l'ordonnance de son repas ; au quart d'heure de Rabelais, il engagea avec le maître d'hôtel un débat des plus animés sur le prix d'un perdreau, et, l'ayant vidé à sa satisfaction, il me tendit l'addition à payer, avec un geste de condescendance, disant :

— Je vous ai économisé un franc !

A quelque temps de là, il sut mieux faire. J'eus à le

prévenir que, le dimanche suivant, je ne pourrais, à mon grand regret, le recevoir à ma table, devant y être, ce jour-là, l'invité d'un mien parent. Sa réponse fut :

— Je ne vois pas la différence que cela peut faire : les restaurants sont pour tout le monde.

Mis au courant de la situation, mon parent en rit beaucoup, et, comme de raison, se déclara enchanté de comprendre dans son invitation mon compagnon habituel. Mais une surprise l'attendait. Nous devançant au restaurant pour commander le dîner, il apprit que c'était fait. Mon Russe avait pris ses précautions pour manger à son goût, et depuis les *natives* qu'il préférait aux marennes, jusqu'aux pêches à la Melba, sans oublier les crus préférés, il n'avait rien négligé.

Un pique-assiette aussi facétieux que dépourvu de vergogne, penserez-vous? Vous seriez grandement trompés. Le même homme se montrait, en d'autres occasions, capable des sentiments les plus délicats, et il m'est arrivé de le voir à son tour dans le rôle d'amphitryon, n'ayant alors à lui reprocher qu'un excès de somptuosité.

La *nature large* que les Russes se reconnaissent volontiers, et dont beaucoup d'entre eux n'ont pas appris à gouverner les manifestations, en comporte quelques-unes où s'accusent les instincts les plus généreux, mais aussi d'autres, où se font jour des impulsions moins plaisantes. Des propos échangés dans le hall d'un caravansérail entre compagnons de villégiature ayant beaucoup voyagé, j'ai retenu cet apologue humoristique sur la façon dont les représentants de diverses nationalités se comportent devant un plat d'asperges.

Sans y mettre de la malice, et quasi inconsciemment,

l'Anglais, si c'est à lui de se servir le premier, prend *les plus grosses*. Il ne s'inquiète pas des autres convives.

Se piquant de belles manières, le Français, dans le même cas, choisit *les plus petites*, et prend soin qu'on le remarque.

S'armant d'un couteau, l'Allemand coupe *les têtes*, les ramasse sur son assiette, et, devant la surprise de ses voisins, il s'étonne ingénument à son tour :

— C'est donc ce qu'il y a de meilleur ?

Le Russe, lui, juge l'occasion bonne pour témoigner orgueilleusement son mépris à l'endroit de la civilisation occidentale et de ses raffinements. Il préfère le chou national, et, pour donner plus d'éloquence à cette manifestation, en refusant le plat, il crache dedans.

S'il n'y avait que de tels traits pour différencier les hommes de ce pays de la communauté européenne et des Polonais en particulier, l'embarras n'en serait pas grand. Mais, au cours de l'exploration que j'en entreprenais, le monde russe me réservait d'autres et plus graves motifs de perplexité.

VI

Je garde le regret des relations contractées avec un confrère littéraire d'origine moscovite, qui m'y a fait apprécier les plus rares qualités d'esprit et de cœur. Ce commerce a été rompu dans les conditions suivantes. Grand connaisseur en matière d'antiquités, érudit et fureteur, cet ami me signalait un jour l'existence à Paris d'un objet offrant le plus grand intérêt pour l'histoire de mon pays. Une personne qui désirait

garder l'incognito voulait s'en défaire pour mille francs, somme dérisoire eu égard à la valeur de l'objet. Si je ne me trouvais pas en mesure ou en humeur de faire l'acquisition, je devais en conscience y engager un de mes compatriotes plus opulent. La compétence de l'indicateur étant certaine, je me disposais à faire auprès de l'un de nos *rois en exil* la démarche qu'il me conseillait et dont le succès n'était pas moins assuré, quand un hasard providentiel me fit découvrir l'objet en cause dans la devanture d'un antiquaire, où il était mis en vente — pour 125 francs! Des années ont passé depuis, et non seulement l'auteur de la mystification scabreuse dont j'ai failli devenir victime n'a jamais compris pourquoi j'en ai pris offense, mais, parmi ses compatriotes qui ont eu connaissance de l'incident, l'unanimité s'est rencontrée pour m'y donner tort.

Et peut-être, en effet, n'y ai-je pas mis la raison de mon côté. Il est certain que les Polonais et avec eux les membres en grande majorité de la communauté européenne sont séparés des Russes par une différence qui ne se réduit pas à des traits de mœurs. Elle porte, dans l'ordre moral, sur des points d'éthique élémentaire. Et ce pourrait être assurément pour nous un motif déterminant pour leur tourner le dos, si nous n'en avions de beaucoup plus persuasifs pour n'en rien faire, et si nous ne devions donc, en dehors des causes d'éloignement et de répugnance, rechercher entre nous les éléments, qui existent en quantité appréciable, de rapprochement et de sympathie.

Les Polonais russophobes ne sont pas en peine d'arguments et l'indépendance absolue de leur pays se recommande par des considérations qu'il est superflu de démontrer. Mais la question n'est pas là. La France

aurait eu aussi un grand avantage à vaincre l'Allemagne indépendamment, sans l'assistance de ses alliés. La Pologne n'a pas la liberté du choix, ou du moins elle ne l'a qu'entre ces deux alternatives : s'entendre avec la Russie pour résister à l'Allemagne, ou se résigner à une nouvelle entente de ces deux puissances contre elle. Les alliés s'y opposeront? Oui, si comme en 1772 et en 1795, ils ne sont pas distraits par d'autres soucis.

Au sein du grand empire du Nord, les mouvements séparatistes sont en ce moment à l'ordre du jour, et la Pologne a assurément encore des raisons particulières pour s'y livrer. Mais ce n'est toujours pas la question. Même sous le régime qui a gouverné jusqu'ici les relations internationales et dont il serait présomptueux de se promettre une modification prochaine, et même à inégalité de forces, union ne veut pas dire nécessairement sujétion du plus faible au plus fort. Si, dans leurs rapports avec les Polonais, les Russes ne l'ont pas jusqu'ici compris, la crise terrible qu'ils traversent et qu'ils doivent en grande partie à cette incompréhension, est faite pour leur ouvrir l'intelligence, et ce livre est destiné à y aider.

Cette crise est essentiellement d'ordre moral et elle a été préparée depuis longtemps par les écarts et les défaillances de même genre, auxquels il a été fait allusion plus haut et dont les causes sont multiples. La grande guerre l'a précipitée. L'épreuve a été trop dure et trop longue pour un organisme puissant, mais n'ayant pas encore dépassé la période de formation et se trouvant précisément en pleine mue, en plein travail de détermination intime. Soutenu par une armature forte mais usée, que la rouille rongeait et que secouaient du dedans et du dehors des poussées multiples et con-

cordantes, quand elle a cédé, le colosse a croulé d'un coup et s'est disloqué, comme un peu plus tard, pour des raisons analogues, le corps germanique lui-même, révélant des éléments de faiblesse similaires.

L'analogie est frappante : de part et d'autre, même docilité d'esprit dans les masses et passivité de volonté, fruit ici et là d'un assujettissement séculaire à des consignes brutalement imposées et aveuglément acceptées; même facilité d'obéissance à n'importe qui et n'importe quoi, Kaiser ou orateur de carrefour, impérialisme ou anarchie; même tendance aussi à l'amoralité plus ou moins complète, en l'absence de toute discipline religieuse. De part et d'autre, la religion a été éliminée par le culte de l'État, et, à son défaut, comme leurs voisins de l'Ouest, les Russes ont été incapables de se donner une morale, parce que les conditions particulières de leur évolution historique voulaient que, pour être simplement honnêtes, ils ne pussent se passer de gendarme. L'épreuve survenant et le gendarme céleste se trouvant absent, son substitut terrestre n'a pas suffi.

Quelques années, avant la guerre, sous le titre de *Sanine* et la signature d'un des plus renommés parmi les successeurs de Tolstoy et de Dostoiévski, le romancier Artsybachev, a paru un livre, dont l'auteur s'est évidemment proposé de donner la réplique à Nietzsche, en dressant de pied en cap le type du surhomme russe. Comme expression d'un égoïsme brutal, d'un sensualisme cynique et d'une répudiation absolue et érigée en principe de toute règle et de toute contrainte, l'œuvre est à coup sûr sans équivalent dans aucune littérature. Le héros glorifié du roman ne reconnaît d'autre loi que la satisfaction de ses besoins ou de ses caprices. Il ne travaille que quand il ne réussit pas à

se procurer autrement l'argent qui lui est nécessaire et qu'il est disposé à prendre partout où il le trouve à sa portée. Il passe ses journées au lit, s'il lui plaît de veiller les nuits, ne mange qu'aux heures où il a faim et ne fait aucune distinction entre ce qui lui appartient et ce qui peut être à sa convenance dans le bien d'autrui. Revenant au foyer natal pour cause d'épuisement de fonds, après une longue période de vie dissipée, comme sa mère lui adresse quelques remontrances, il répond par un haussement d'épaules, auquel il ajoute à demi-voix ce commentaire :

— Quel sot animal !

Il observe que sa sœur a embelli pendant son absence, et sa vue éveillant en lui des désirs impurs, il n'en éprouve aucun scrupule :

— Pourquoi pas ?

Il abat d'un coup de poing un officier qui lui a cherché querelle, se refuse à lui accorder une réparation par les armes, bien qu'on l'assure que le malheureux s'en trouvera condamné au suicide, et l'événement se produisant, il n'en conçoit aucun regret.

— Un imbécile de moins !

Une traduction française de ce nouvel évangile a été publiée à Paris. Elle a passé inaperçue. La traduction allemande a obtenu, au pays des quatre-vingt-treize intellectuels, signataires d'un manifeste fameux, un succès que l'original a été loin d'atteindre en Russie, et le fait ne laisse pas d'être significatif. Plus aisément peut-être que leurs voisins de l'Ouest, les compatriotes d'Artsybachev trouveront-ils quelque jour le moyen de se refaire une âme et une conscience à la mesure du rôle que leur situation les appelle à jouer dans le monde. Les éléments d'une telle recupération de fonds moral sont plus apparents chez eux.

Mais, en attendant même et tels qu'on les voit, il faut bien les prendre pour ce qu'ils valent, puisqu'ils sont là et que nous ne saurions ni les précipiter dans le néant, ni les changer d'un coup, ni faire en sorte qu'ils n'occupent pas sous le soleil une place énorme : « sixième partie du globe ». Tels qu'on les voit d'ailleurs à cette heure, ils ne sont pas entièrement dépourvus de qualités. Artsybachev n'a pas pris rang de prophète parmi eux, au même titre que Tolstoy, et son *Sanine* n'est qu'un personnage, de roman. Ils l'ont prouvé à la dernière heure encore, avant de choir dans la boue sanglante de l'orgie révolutionnaire. Pendant près de trois ans, ils ont disputé à tous leurs compagnons d'armes la palme des plus nobles vertus. Ils ont déployé des prodiges d'héroïsme, et, parmi les peuples qui ont combattu et souffert pour la cause de la civilisation, au prix du plus effroyable holocauste de vies humaines que le monde ait connu, aucun n'a porté sur l'autel une plus large part.

A beaucoup d'égards et de façon également dangereuse et honteuse, ils étaient en grand nombre *amoraux*, dans la vie privée comme dans la vie publique. Ils refusaient très communément de payer leurs places dans les wagons de chemins de fer, et les moyens de contrôle multipliés pour les y contraindre n'avaient d'autre effet qu'une augmentation de pourboires aux mains des contrôleurs. Sous les formes les plus diverses, les pratiques concussionnaires prenaient dans leur pays figure d'institution, et c'était même la seule qui y fût respectée, comme seule aussi, selon les apparences, elle a survécu au régime dont elle faisait partie. Elle y figurait d'ailleurs au titre d'ancienneté, dérivé, direct d'un mode d'organisation, qui avait été propre aux services publics dans la vieille Moscovie et qui,

plus essentiellement que les charges de la France d'avant la Révolution, destinait les fonctions à l'entretien, « la « nourriture » *(kormliénié)*, selon le terme consacré, des fonctionnaires.

Qu'ils relevassent de l'État ou des Compagnies privées, les chemins de fer russes d'avant la catastrophe ont été, par l'effet des mêmes causes, tributaires de beaucoup d'autres abus. Pendant des années, leurs recettes ont pâti à raison d'un stratagème dont usaient, à leur détriment, les marchands de denrées périssables pour s'en procurer à bon compte. Ayant besoin d'un wagon de primeurs à *Moscou*, ils s'en faisaient expédier un à *Varsovie*, mais obtenaient que l'expéditeur se « trompât » et fît prendre à l'envoi la direction qu'ils lui destinaient. Le wagon arrivait donc à *Moscou*, où il était attendu et « l'erreur » voulue s'y trouvant reconnue, son contenu était mis en vente et acheté à vil prix par le destinataire, qui produisait simultanément une réclamation à *Varsovie*, où il obtenait sans difficulté d'être indemnisé pour le préjudice qu'était censé lui avoir causé l'arrivée du wagon à une fausse adresse. Pratiquée en grand, l'escroquerie était universellement connue, mais ne s'en trouvait pas gênée : elle obtenait la complicité universelle. A un dîner de vingt couverts, qui réunissait à Saint-Pétersbourg non des membres de la haute ou basse pègre, mais des représentants de toutes les aristocraties, j'ai entendu l'un des convives raconter à haute voix comment il avait accueilli l'offre d'un pot-de-vin de trente mille roubles, accompagnée de l'assurance habituelle qu' « on n'en saurait rien ». Il avait dit :

— Donnez-m'en cinquante mille et criez-en la nouvelle sur les toits, s'il vous convient.

Ces choses sont pénibles à dire. Je pense qu'elles

doivent être dites et que les Russes ne peuvent mieux faire que de savoir gré à ceux qui s'y portent, à leurs risques et périls. Le cancer les a longtemps rongés, jusqu'au jour où il a fait d'eux la chose innommable que nous avons sous les yeux et d'où le sang coule à torrents par mille plaies. Ces plaies doivent être débridées, et il ne faut pas craindre d'y enfoncer le bistouri. Elles laissent d'ailleurs intactes des parties de chair saine. Je me suis trouvé en désaccord sur la morale avec un de mes amis russes de Paris; c'est parmi eux, cependant, que j'ai trouvé un des hommes que j'ai le plus aimés. A travers quelques erreurs aussi de jugement et de conduite, qui ont stérilisé ses belles facultés et hâté sa fin, il m'a laissé le souvenir d'une nature d'élite et contribué à me faire contracter pour son pays une affection dont, Polonais, je ne retiens pas l'aveu et dont, tout en la déconcertant, les événements de ces dernières années ne me portent pas à me déprendre.

CHAPITRE VI

UN CERCLE RUSSE A PARIS

I. Un représentant de l'*intelligentia* russe à Paris. Ivan Chtchoukine. Les origines de la crise révolutionnaire en Russie. Décembristes et Cadets. Le phénomène de la déperdition des forces. — II. Le personnel de gouvernement avant la crise. Incapacité et indignité. De Stolypine à Gorémykine. Y a-t-il eu pénurie d'hommes? L'élimination spontanée des supériorités. La destinée de Krivochéïne. — III. La famille d'Ivan Ivanovitch. Un exilé volontaire. Les études historiques en Russie. La censure sur les marches du trône. Le grand-duc Nicolas Mikhailovitch. Les études religieuses et l'église orthodoxe. Le monde savant. L'absence de spécialisation et ses conséquences. — IV. Les études slaves en France. Les difficultés de documentation. La Bibliothèque nationale. Les lacunes de son organisation. Une bibliothèque russe à Paris. — V. L'hospitalité d'Ivan Ivanovitch. Les réunions de l'avenue de Wagram. Philosophie et politique. Un gentilhomme révolutionnaire. De Roberty. Les études philosophiques en Russie. L'éminence grise de la révolution. Extension du cercle de l'avenue de Wagram. Hommes politiques, hommes de lettres et artistes. Goutchkov. Mérejkovski. Balmont. Korovine. Scriabine. Habitués français. Pierre Mille. André Tardieu. Paul Boyer. Patrice Mahon. Représentants du monde officiel. Le sénateur Zakrevski. La légende de la catastrophe de Borki. L'ésotérisme policier et ses conséquences. — VI. L'alliance franco-russe. Le courant de sympathies. Absence de réciprocité. Puissance des influences allemandes en Russie. Une exception. La confraternité des deux armées. Le diner franco-russe. Au Cercle militaire. L'approche de la crise.

L'homme dont je viens de parler a passé presque inaperçu, même parmi les siens ; il appartient pourtant

à l'histoire, même dans le pays où il a vécu ses dernières années; car c'est dans la très confortable garçonnière qu'Ivan Chtchoukine a habitée pendant une quinzaine d'année avenue de Wagram que s'est en grande partie préparée la crise où la Russie des Tsars a sombré. Non pas qu'un foyer de conspiration y ait jamais paru. Ivan Ivanovitch n'avait d'aucune façon l'étoffe d'un chef, ni même d'un participant de complot. Mais, exilé volontaire en haine du régime établi dans son pays, sa vive intelligence, sa nature aimable, ses façons accueillantes et ses habitudes hospitalières voulaient que, sans qu'il s'en souciât, sa maison devînt un centre de ralliement pour ses compatriotes plus ou moins acquis aux idées révolutionnaires.

Dans une certaine mesure, depuis cent ans et plus, tout le monde, en Russie, en a été affecté, comme, de certaine façon, tout le monde aussi a concouru à l'œuvre qui s'est accomplie sous nos yeux, et ceux-là même qui, avec le plus de vigueur et d'opiniâtreté, défendaient le régime établi. Par son poids, devenu à la longue intolérable, l'armature de fer, — autocratie, bureaucratie et militarisme à la mode prussienne, — soutien de ce régime, en préparait irrémédiablement l'effondrement, et sans elle cependant, il ne pouvait subsister.

Ivan Ivanovitch n'a pris jamais part activement ni à la défense ni à l'attaque. Ses opinions politiques se laissaient difficilement définir, et il n'est pas sûr qu'il en ait eu de bien définies. Dans ses relations, il se montrait essentiellement éclectique, et si ses propos étaient ceux d'un frondeur, ils ne l'étaient pas davantage que les boutades de Constantin Apollonovitch, conservateur, lui, dans le fond, des plus résolus. En sa façon d'être et de faire, Ivan Ivanovitch a été un

représentant typique d'une grande partie de l'*intelligentia* russe, telle qu'on l'a vue à l'œuvre tout le long de la phase d'agitation d'où la crise révolutionnaire est issue, et qui remonte beaucoup plus loin qu'on ne l'imagine communément. Les *Cadets* des années 1905-1906, et même certains *Bolcheviks* de 1915-1919, sont, à l'élément juif près, les descendants directs des *Décembristes* de 1825, comme, arrivé d'Allemagne en Russie en wagon plombé, Lénine a un grand air de parenté avec l'Allemand Pestel, qui, colonel d'un régiment russe sous le règne d'Alexandre Ier, préconisait déjà la destruction intégrale de toute la famille impériale, le partage intégral des terres et l'organisation de la Russie en république communautaire. Herzen a irrévérencieusement traité Pierre le Grand lui-même de « Jacobin avant la lettre ». Ivan Ivanovitch n'aurait sans doute pas mis la main à la réalisation d'un programme comprenant le régicide et l'expropriation, mais il n'aurait pas davantage levé le petit doigt pour l'empêcher. En dehors de l'esprit de révolte manifesté par sa présence même à Paris et d'une profession vague d'idées libérales, dans la bataille engagée entre l'ordre légal et ses adversaires, il ne voulait figurer qu'au titre de spectateur, plus curieux, selon les apparences, des péripéties du combat qu'intéressé à son issue. Dans sa génération, parmi les jeunes Russes ayant quitté les bancs de l'Université vers 1890, cet état d'âme était commun, avec, s'y rattachant, une inclination à l'inertie et à la paresse, cause, entre beaucoup d'autres, de l'énorme déperdition de forces qui a été un des traits marquants de la vie russe à toutes les époques.

II

L'incapacité des hommes appelés au gouvernement de ce pays s'est accusée de façon de plus en plus saillante et déconcertante au cours des années qui ont précédé la catastrophe finale. Certains choix de la dernière heure ont pris figure de gageure. En 1907, sans que j'eusse rien fait pour provoquer cette marque d'intérêt de sa part, l'ex-premier Gorémykine a pris prétexte d'un de mes articles au *Novoié Vrémia* pour entrer en correspondance avec moi. Quelques mois plus tard, se trouvant à Paris, il s'est arrangé pour que je ne pusse éviter une rencontre, dont je ne devinais pas l'objet. Je n'en devais rien apprendre, ayant sans doute montré à l'ancien et futur ministre, dès le premier contact, que je n'étais pas l'homme qu'il cherchait. Il ne m'a lui-même donné qu'une surprise relative. Je trouvais bien dans sa personne, comme je m'y attendais, le type familier du *tchinovnik*, tel que j'en voyais par douzaines à l'œuvre, pendant mes séjours en Pologne. Il y avait d'ailleurs fait stage. Sans idées, sans principes et sans talents, il était bien de la famille. Je ne l'avais cependant pas imaginé aussi fatigué. A ce moment déjà, il se montrait sur le point de tomber en enfance. C'est à ce fantoche invalide pourtant que, quelques années plus tard, en un moment des plus critiques, devait échoir la succession de Stolypine, l'homme à poigne, qui lui même n'était que cela, avec pourtant quelque élévation au moins dans l'esprit et quelque noblesse dans le caractère.

Les hommes ont-ils manqué soudain au pays des

Gortchakov et des Milioutine, ces collaborateurs d'Alexandre II, qui à travers quelques défaillances et des erreurs de jugement grossières, — dans la question polonaise en particulier, — faisaient cependant grande figure dans leur pays et au dehors, en donnant des preuves d'intelligence et de vigueur? Mais non! Nicolas II avait à sa disposition des serviteurs qui les valaient pour le moins et qu'il connaissait, les ayant vus à l'œuvre : un Iérmolov, un Sabourov, un Sviatopolk-Mirski, et, même parmi les sujets d'origine allemande, s'il les préférait, l'un des frères Neihardt, Alexis. Hélas! la fatalité voulait que, par une sorte de sélection à rebours, il donnât la préférence à l'autre, Dimitri, une nullité absolue de l'espèce des Gorémykine et des Sipiaguine, qu'il s'est obstiné à employer jusqu'à la dernière heure.

En Russie comme au dehors, l'opinion s'est quelque temps attendue à voir paraître, dans un rôle de premier plan, le successeur de Iérmolov au ministère de l'agriculture, Krivochéïne. Elle lui faisait crédit. *A strong man,* disaient les Anglais, en supposant qu'il était aussi *the coming man*. Il ne devait jamais *venir*. D'idées larges, sans que je le connusse personnellement, il s'intéressait à la campagne que j'entreprenais au *Novoié Vrémia,* et, voulant bien me demander la réciprocité pour ses propres efforts, il me faisait adresser régulièrement des documents, rapports et publications, émanant de son ministère. En fait de littérature officielle, je crois n'avoir jamais vu rien de mieux, ni peut-être même d'aussi bien. J'ai reçu, dans le nombre, un ouvrage sur les ressources agricoles de la Russie asiatique, deux gros volumes, copieusement illustrés et accompagnés d'un énorme atlas : le tout égale, s'il ne le surpasse, ce qui a été fait de plus par-

fait dans ce genre en Occident. Entamée sous la direction de Krivochéïne et menée de front avec une réforme agraire d'énorme portée, la revivification économique de certaines parties de l'Asie centrale a donné en quelques années des résultats surprenants.

Quand, à défaut d'un autre qu'on jugeât capable de les entreprendre, l'homme ainsi qualifié s'est trouvé désigné pour ces deux tâches, le *ministère* de l'agriculture, dont elles relevaient, a été rabaissé au rang de simple *département,* pour que le titulaire du poste y figurât en sous-ordre, et, quand son mérite y a éclaté, paraissant le marquer pour une plus haute destinée, il a été brusquement mis à l'écart.

Ses opinions ne pouvaient le rendre suspect : sympathiques aux idées de progrès, elles étaient néanmoins résolument attachées à la cause de l'ordre et de la discipline. Son mérite lui-même et lui seul constituait, à son endroit, une cause de disgrâce, parce que, dans l'état de dégradation progressive où il tombait, le régime existant répugnait de plus en plus à toute apparence de supériorité. Il éliminait en quelque sorte automatiquement et tendait à mettre en marge et au rebut les meilleurs éléments de l'organisme politique et social, capacités et vertus, et la présence à Paris d'Ivan Ivanovitch et de beaucoup de ses compagnons d'exil en offrait la preuve,

Gorémykine s'y trouvait seulement de passage, comme l'ancien diplomate, momentanément émigré dans le journalisme, chez lequel je l'ai rencontré, à qui il témoignait une amitié très chaude et qu'il devait bientôt faire bénéficier de son propre retour aux affaires. Renseignements pris après coup, ce personnage avait dû quitter sa carrière première à la suite d'un double scandale : vilaine histoire de jeu à un

poste et détournement de fonds à un autre. Ce qui ne l'empêchait pas de fréquenter dans son pays le meilleur monde, où, sans rien soupçonner de son passé, j'avais fait sa connaissance. Politique et social, les niveaux se commandent aussi mutuellement, la décomposition d'un côté détermine des phénomènes de corruption de l'autre, et l'ancien régime s'accommodait le mieux de tels serviteurs.

III

Ivan Ivanovitch appartenait à une richissime famille d'industriels moscovites, traditionnellement acquise au goût des choses de l'esprit. Son frère aîné, Pierre, a doté sa ville natale d'un musée historique des plus intéressants et publié en plusieurs volumes une série de documents du plus grand prix pour l'histoire de l'année 1812. Il ne s'en montrait pas moins homme d'affaires diligent et avisé. Le cadet devait se refuser à suivre cet exemple. Sur les bancs de l'Université de Moscou, en même temps que des curiosités variées et quelque peu tumultueuses en matière d'histoire, de littérature et d'art, il avait contracté une sorte d'incompatibilité d'humeur avec le milieu auquel il appartenait. Pour s'en dissocier, il n'hésita pas, en s'expatriant, à abandonner la plus grosse part de ce qui lui revenait dans l'héritage paternel, en gardant cependant encore le moyen d'organiser sa vie à Paris sur un pied assez large. Il commença par se donner une fort belle bibliothèque, où la partie historique surtout était destinée à prendre un développement considérable. En suivant, à Moscou, les leçons d'un des successeurs

de Karamzine, parmi les plus renommés, Klioutchevski, dont le cours ne pouvait être mis en circulation que sous forme de cahiers lithographiés à un petit nombre d'exemplaires, il s'était pris d'une grande passion pour ce genre d'études. Il était fait pour y exceller. Il avait une mémoire d'une rare puissance, l'esprit vif et pénétrant, beaucoup d'imagination unie à un sens critique très aigu et un talent réel d'écrivain. Moscovite de vieille roche, il unissait à ces dons naturels un sentiment profond du passé national. En France enfin, il échappait aux contraintes, qui, jusqu'à hier, entravaient et viciaient l'œuvre des historiens russes, fussent-ils, comme l'un d'eux, placés sur les marches du trône.

Dans le premier volume de l'ouvrage décoratif que Schilder a consacré au règne d'Alexandre Ier, la liste est donnée des convives qui ont figuré à la table du père de ce souverain, quelques heures avant sa mort. Sur le drame lui-même de la nuit du 21 mars 1801, pas un mot n'a pu y trouver place. Les ouvrages du grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, prince que l'on pouvait espérer que les Bolcheviks épargneraient, étaient censurés par l'empereur lui-même, qui, dans l'un d'eux, supprimait tout un chapitre.

Même exercées par la plus haute autorité de l'empire, les sévérités de la censure comportaient, il est vrai, des accommodements, ainsi qu'il a été marqué plus haut. Arrivant un jour à Paris, le grand duc Nicolas Mikhailovitch m'a remis un petit volume, qu'il avait, deux jours auparavant, acheté à l'étalage d'une librairie en gare de Saint-Pétersbourg, et où il avait trouvé, avec quelques enjolivements, la substance du chapitre condamné par son impérial neveu et relatant les amours de l'impératrice Élisabeth Alexiéiévna, femme

d'Alexandre Ier, avec l'officier aux gardes Okhotnikov!

A Paris, la plume d'Ivan Ivanovitch cessait d'être serve. Par malheur, trop d'objets y sollicitaient son esprit insuffisamment discipliné, et la difficulté qu'éprouvent tous les Russes à se recueillir et à concentrer leur effort s'en trouvait pour lui augmentée. Demeurant à Moscou, dans son cadre naturel, il eût mieux peut-être résisté aux courants de toute nature qui l'entraînaient dans tous les sens. Dépaysé, déraciné et isolé moralement, il devait y perdre pied. Les arts l'attirèrent. En compagnie de Zuolaga, il fit des pèlerinages au pays de Velasquez; il collectionna des Goya, des El Greco et des Moralès plus ou moins authentiques. Plus tard, il s'éprit de l'école impressionniste française, et, après avoir cultivé Degas et adoré Rodin, il courtisa Caillebotte. Ainsi glissait-il à l'écueil de tant d'intelligences slaves, parmi les plus douées : le dilettantisme improductif, ou rendu stérile par voie de dispersion.

Par moments, il se ressaisissait, s'absorbait pendant quelques semaines ou quelques mois dans un travail sérieux. A côté d'un petit volume où, tracées avec verve, des esquisses de la vie parisienne témoignent d'une grande facilité de plume, mais aussi d'une inclinaison fâcheuse à des habitudes de dissipation, j'ai de lui, dans ma bibliothèque, une notice très fouillée sur un des épisodes les plus dramatiques de l'histoire du *raskol*, le grand schisme issu des luttes religieuses du dix-septième siècle. Le choix de ce sujet est curieusement indicatif d'un état d'esprit que j'ai observé chez un grand nombre de Russes de la même classe. Ivan Ivanovitch n'était ni pratiquant ni croyant, et, à l'endroit du clergé, il partageait l'hostilité méprisante qui, dans l'ancienne Russie, a été depuis longtemps com-

mune aux hommes et même aux femmes de toute condition. « Ma fille va beaucoup mieux, disait une grande dame du commencement du siècle dernier; elle crache déjà par la fenêtre sur tous les popes qui passent. » J'ai connu quelques Russes faisant profession d'autres sentiments, voire même dévots : c'étaient les plus dépravés. Mais, de tous les vices, l'hypocrisie est le moins répandu au pays de *Sanine*. « Ni prêtres, ni soldats », a écrit Ivan Ivanovitch dans son testament, en réglant la question de ses obsèques. Il était chevalier de la Légion d'honneur, et, mourant à Paris, il avait droit au piquet réglementaire. Mais, comme beaucoup de ses compatriotes, il montrait du goût pour les études religieuses. Il ne se lassait pas de relire et de discuter les œuvres de Harnach, ainsi que celles de Mgr Duchêne, lithographiées, pour cause de censure ecclésiastique, comme les cahiers de Klioutchevski. Il se plaisait à l'observation minutieuse des variétés du sentiment religieux, froidement analysées comme le contenu d'une éprouvette, sans qu'il cherchât de ce côté aucun élément de discipline ou seulement de réconfort.

En absorbant l'Église dans l'État et en introduisant le clergé dans les cadres de la bureaucratie et de la hiérarchie du *tchine,* le régime institué par Pierre le Grand a vidé l'une de toute substance spirituelle, dépouillé l'autre de toute autorité, et les a précipités tous deux au même avilissement. A la veille du cataclysme où il s'est effondré avec l'édifice politique auquel il était ajusté, le temple orthodoxe n'était plus guère, pour le plus grand nombre de fidèles, qu'un conservatoire de rites, mécaniquement pratiqués, sans aucune influence morale. Et il y a paru. On n'a même pas vu crouler les autels, dont personne ne semble

s'être soucié de prendre la défense, et la masse de leurs desservants s'est confondue dans la foule, sans qu'on puisse même discerner avec sûreté de quel côté elle y a figuré.

Pour Ivan Ivanovitch les études religieuses n'étaient qu'un jeu d'esprit, dont, après quelques années de séjour à Paris, il se laissait volontiers distraire par des préoccupations de l'espèce la plus frivole. L'absence de spécialisation particulièrement propre au monde intellectuel, en Russie, et la confusion de genres qui en résulte ont pour corollaire ce fait qu'un homme de science y est fréquemment aussi un homme de plaisir, susceptible parfois de tomber à la plus crapuleuse débauche. A une des universités russes, les élèves d'un des professeurs le plus justement estimés m'ont raconté comment, par affection pour leur maître, ils le guettaient à la sortie de quelques maisons amies, d'où plusieurs fois par semaine ils étaient certains de le voir sortir, après une orgie nocturne, dans un état qui ne lui permettait pas de regagner son domicile sans aide. Ce savant d'un réel mérite a joué aussi un rôle politique dans la dernière crise.

Au moment où je me disposais à mettre sous presse le volume que j'ai consacré au règne de Paul Ier, j'ai trouvé dans les journaux de Saint-Pétersbourg l'annonce d'une souscription ouverte pour la publication prochaine d'un ouvrage sur le même sujet. L'auteur m'était connu par des essais antérieurs, dont les premiers portaient témoignage de connaissances étendues et d'un certain talent, mais le dernier accusait un trouble mental, conséquence, assurait-on, d'une vie déréglée. Le prix de la souscription était assez élevé, car l'ouvrage devait comprendre plusieurs volumes, luxueusement illustrés. Je me disposais, cependant, à

en faire les frais, quand j'en fus détourné par un ami, qui arrivait de Saint-Pétersbourg et que sa situation mettait à même d'être très bien renseigné sur l'entreprise littéraire en cause. L'auteur avait reçu pour son exécution, sur la cassette de l'Empereur, une somme de 50000 roubles et la permission de recueillir dans les musées et palais impériaux, également aux frais de Sa Majesté, les éléments des illustrations projetées. Mais il avait dissipé l'argent et vendu les clichés; en sorte qu'il n'y avait pas apparence à ce qu'il se trouvât, avant un temps très long tout au moins, en mesure de livrer au public le produit de son travail, qui, d'ailleurs, ne devait pas être très avancé. En effet, rien n'en a paru jusqu'à cette heure, et les clichés qui étaient destinés à l'orner ont servi à l'édition russe de mon propre ouvrage.

Sans aucune affectation d'austérité, à l'époque où j'ai fait sa connaissance, peu après son arrivée à Paris, Ivan Ivanovitch était un jeune homme de mœurs sobres et d'habitudes rangées. Plus tard même, je ne l'ai jamais vu prendre un verre de vin de trop, et il n'a certainement jamais touché une carte. Mais, parmi les jouissances matérielles de tout genre dont la vie parisienne offre un choix particulièrement abondant, ou qu'elle revêt de séductions particulièrement captivantes, quelques-unes l'ont attiré à la longue, ou il s'y est laissé porter par certains compagnonnages mal choisis, et comme sa santé, qui était délicate, ses inclinations studieuses en ont irrémédiablement souffert. Sans qu'il renonçât à l'enrichir et à la tenir au courant, sa bibliothèque a, en dernier lieu servi principalement à ses amis, et, jusqu'au jour où il s'est décidé à en abandonner une partie à l'École des langues orientales de Paris, je l'ai moi-même large-

ment mise à contribution. Les écrivains en quête de documentation pour les choses du monde slave éprouvent en France de grandes difficultés.

IV

La Bibliothèque nationale ne leur offre que de médiocres ressources. Elle possède un certain lot de livres russes; mais le choix en semble avoir été livré au hasard, le classement en est des plus défectueux et le service des communications aux lecteurs souffre lui-même, pour cette partie, de l'absence d'un personnel compétent. Il m'est arrivé, rue Richelieu, d'user dix bulletins de demande et de perdre plusieurs heures avant d'avoir pu obtenir le volume du dictionnaire encyclopédique d'Effron dont j'avais besoin. Ces volumes sont marqués avec les lettres de l'alphabet russe, et, apparemment, il ne se trouvait à la Bibliothèque personne qui en eût connaissance. L'embarras pour les recherches de cet ordre y a été aggravé par la confection du catalogue général, entreprise mal conçue dans son principe et rendue désastreuse par les défectuosités de l'exécution. Un des résultats en a été de rendre irrémédiablement inaccessibles, pour la plupart des lecteurs, un nombre considérable d'ouvrages dont la Bibliothèque dispose. Ils ont été omis au catalogue, et, le lecteur étant actuellement obligé d'inscrire sur son bulletin de demande la cote du volume requis, d'après les indications de ce catalogue, il essuie un refus : « Si le volume ne figure pas au catalogue, c'est qu'il ne se trouve pas à la Bibliothèque. » En quelques séances, j'en ai fait l'épreuve pour une quinzaine

d'ouvrages, dont j'ai obtenu la communication après qu'elle m'eut été refusée. J'ai pu l'obtenir, parce que j'avais consulté antérieurement ces volumes à la Bibliothèque et que je prends soin de noter les cotes de tous ceux qui m'y passent par les mains. Je donne comme exemple un des deux ouvrages que le polygraphe polonais, Chodzko, a publié sous le nom de d'Angeberg : il a été omis au catalogue, bien qu'il se trouve à la Bibliothèque, probablement parce qu'il ne s'y est rencontré aucun employé qui fût suffisamment au courant des littératures slaves. Ce Département a reçu, au British Museum, une organisation spéciale et a été doté d'un personnel approprié.

La Bibliothèque nationale fait aux étrangers l'effet d'être trop nationaliste et insuffisamment hospitalière à leur endroit. Ses directeurs n'ont jamais songé assurément à consentir des communications de livres au dehors de la France, pratique à laquelle se prêtent cependant tous les établissements similaires des autres pays. Je ne parle pas de la Russie, où, après que j'eus appris à m'y prendre, j'ai bénéficié, à cet égard, d'un libéralisme que, bien qu'il fût à mon avantage, je n'ai pas hésité à juger excessif. J'en ai éprouvé même une fois un grand embarras. Les envois d'ouvrages, par centaines, m'étaient adressés par le moyen de colis postaux, les rigueurs de la censure s'opposant à des expéditions plus volumineuses par chemin de fer. Avec sa reliure somptueuse en maroquin, un gros volume se trouva, qui dépassait le poids réglementaire. A l'aller, « la nature large » des postiers russes fit qu'ils n'y prirent pas garde; mais, au retour, je me heurtai à un *non possumus* absolu. J'écrivis, expliquant le cas, et la réponse fut :

— Coupez le volume en deux !

S'ajustant à la mienne, la bibliothèque d'Ivan Ivanovitch a été, cependant, pendant des années, ma meilleure ressource, et son propriétaire l'a mise à ma disposition avec une obligeance et une patience qui ne se sont jamais démenties. Avec un esprit incisif, narquois, porté au sarcasme, il était la bonté et la générosité personnifiées. Des préoccupations et des distractions de toute nature le détournant de plus en plus de tout emploi personnel donné à ses rares facultés, il tendait à s'ériger en mécène littéraire et il se dépensait à ce nouveau rôle sans compter. « La large nature » commune au plus grand nombre des Russes voulait même qu'il y arrivât à dépasser la mesure.

V

D'après le train de sa vie où, avec beaucoup d'ampleur, aucun désordre ne paraissait, nous l'imaginions tous beaucoup plus riche qu'il n'était, sans supposer un instant qu'il se ruinât et que sa vie dût en être abrégée. Il tenait maison et table ouvertes. Il eut des réunions hebdomadaires, fréquentées par un nombre croissant d'habitués et d'hôtes de passage, dont il retenait quelques-uns à dîner, le cercle d'intimité s'élargissant lui-même progressivement au sein de ces agapes. J'en fus parmi les premiers, avec le fondateur du musée Pouchkine, l'ancien directeur des mines, et un troisième exilé volontaire, « personnage des plus représentatifs », au regard de la période trouble où, destinée à une fin tragique, son existence s'est placée. D'origine catalane et faisant grand état et grand étalage de l'illustration qu'il attribuait à la

famille foncièrement russifiée à laquelle il appartenait, de Roberty de la Cerda n'en professait pas moins des opinions très avancées, ultra-démocratiques et violemment révolutionnaires. Propriétaire dans le gouvernement de Tver, il passait pour avoir avec les paysans de son village, serfs libérés, des démêlés constants, qui lui valaient, de leur part, le sobriquet de *deri-beri* (écorche et prend) et devaient aboutir, bien avant l'avènement du Bolchevisme, à un attentat où il a laissé sa vie. Interpellé à ce sujet, il affirmait sans broncher que les mauvais procédés dont il usait à l'égard de ces voisins avaient pour objet de leur rendre plus odieux et plus insupportable l'ordre politique et social dont le hasard de la naissance le rendait un des représentants. Et il se déclarait socialiste et anarchiste.

Écrivain et auteur en russe de plusieurs ouvrages consacrés à des sujets de philosophie, il en publiait aussi en français, chez Alcan, où il développait, dans une langue précieuse et prétentieuse, des idées qu'il n'arrivait pas à rendre plus claires pour ses lecteurs qu'elles ne l'étaient, selon les apparences, pour lui-même. Malgré Vladimir Soloviov, le domaine de la métaphysique et des conceptions abstraites n'est pas un de ceux où le génie russe soit arrivé jusqu'à présent à se produire le plus heureusement, et les excursions de Léon Tolstoy y ont été fâcheuses. Il serait téméraire, cependant, d'en conclure à une incapacité constitutionnelle. Il y a cinquante ans, Julian Klaczko jugeait ses compatriotes impropres à briller dans les arts plastiques. Quelques Polonais en ont appelé depuis, et le monde slave tout entier est encore en devenir.

En dépit de ses contradictions et de ses ridicules, le philosophe de Roberty n'était pas lui-même un sot.

Causeur brillant, il débitait avec dextérité et non sans charme d'étourdissants paradoxes. Le malheur était qu'il fût lui-même un paradoxe vivant, assortissant la passion de la politique avec l'esprit le moins propre à y rien entendre. Dans la crise des années 1905-1906, il devait, bien que dans l'ombre et à l'arrière-plan, jouer un rôle important et néfaste : *éminence grise* de la révolution en marche, il a été un conseiller souvent écouté et toujours des plus mal inspirés.

L'exposition de 1900 donna aux mardis de l'avenue de Wagram un développement considérable. Au cours de cette année et des années suivantes, en dehors des représentants du monde officiel, dont encore quelques-uns s'y laissaient voir, parmi les Russes de quelque distinction établis à Paris ou y séjournant momentanément, peu ont manqué à ce rendez-vous. J'y ai vu le futur ministre de la guerre du premier gouvernement révolutionnaire, Goutchkov. Il revenait du Transvaal, où, en haine de « la perfide Albion », il était allé faire le coup de feu en compagnie des Boërs et avait attrapé une balle dans la jambe. Recueilli par une ambulance anglaise, il l'avait quittée entièrement converti à des sentiments contraires, anglomane décidé. J'en augurai qu'avec des qualités inspirant l'estime et la sympathie, il était peu qualifié pour assumer les devoirs et les responsabilités d'un homme de gouvernement. Tempérament d'un *rough-rider*, sans l'esprit et le caractère d'un Roosewelt, il laissait prévoir déjà cette propension à jeter le manche après la cognée qui devait, en 1917, le mettre si vite hors de course. Sentiments et idées, ses amis politiques se sont, au surplus, tous montrés, à l'épreuve, hommes de la même trempe.

Le monde littéraire et artistique fut, autant que le

monde politique, très abondamment représenté avenue de Wagram. J'y ai entendu Mérejkovski lisant, avant qu'il fût publié, son drame sur Paul Ier. La pièce n'a pu être jouée en Russie, et sa publication elle-même s'est heurtée d'abord au veto de la censure, bien qu'écrite après 1905, sous un régime de tolérance relative. L'auteur devait cependant triompher de cet obstacle, en prouvant devant un tribunal qu'il avait emprunté sa documentation aux ouvrages du grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch ! Le poète décadent Balmont a été aussi un des commensaux assidus d'Ivan Ivanovitch, ainsi que le peintre impressionniste Korovine, qui, plus que sa peinture, faisait goûter la saveur de certains contes humoristiques, qu'il excellait à mettre en valeur avec le plus pur accent de Moscou. Le compositeur Scriabine se rendait de même intéressant plus par la qualité de son esprit rêveur et subtil que par les mérites difficilement intelligibles de sa musique.

Des Français, bien qu'en petit nombre, se joignaient à ces habitués : André Tardieu, promis à une si brillante carrière, et Pierre Mille, déjà justement apprécié, à côté de Tavernier de l'*Univers* et de Paul Boyer de l'École des Langues Orientales, deux têtes qui ne se laissaient pas mettre dans le même bonnet. Ivan Ivanovitch demeurait fidèle à son éclectisme, et son antimilitarisme ne l'empêchait pas de faire fête, chaque fois qu'il l'avait pour hôte, à cet exquis Patrice Mahon, dont la collaboration à la *Revue des Deux Mondes* et au *Temps* sous le pseudonyme d'Art Roë allait de pair avec une carrière militaire qui s'annonçait également brillante et que la mort devait arrêter au seuil de l'Alsace reconquise. Bien qu'Ivan Ivanovitch fît profession de détester les prêtres, l'auteur savant des études si richement documentées et si finement écrites

sur l'histoire des relations entre la Russie et le Saint-Siège, le jésuite Pierling, avait chance de se rencontrer chez lui avec le desservant de l'église orthodoxe de la rue Daru. Et de même, ainsi que j'en ai fait mention, bien qu'en rébellion déclarée contre le gouvernement de son pays, Ivan Ivanovitch ne répudiait pas de parti pris tout contact avec ses représentants. Les fonctionnaires en place évitaient généralement une maison qui, ils devaient le supposer, n'était pas en odeur de sainteté en haut lieu, et, mal notée, se trouvait vraisemblablement surveillée. Ils n'en étaient pas écartés, et quelques-uns s'y risquaient, y apportant cette même liberté de langage, qui avait fait déjà mon étonnement dans certains endroits publics de Saint-Pétersbourg.

Il me souvient d'avoir, avenue de Wagram, entendu un récit qui, quelque habitude que j'eusse acquise des choses russes, n'a pas laissé de me donner un peu de surprise. Il avait trait à cette catastrophe célèbre de Borki où, d'après une version officiellement accréditée, la famille impériale passe aujourd'hui encore, en Russie comme au dehors, pour avoir, en 1889, miraculeusement échappé à un attentat anarchiste. Le narrateur se trouvait particulièrement qualifié pour fournir, dans la circonstance, un témoignage décisif. C'était le sénateur Zakrevski, et il avait présidé à une enquête, également officielle, sur l'événement en cause. Or, il donnait à l'hypothèse d'un attentat un démenti formel. Le train impérial avait du retard, et, le souverain en ayant témoigné du mécontentement, ordre avait été donné d'accélérer la marche. Peu solidement construite et en mauvais état d'entretien, la voie n'avait pu, à cette vitesse, supporter la charge d'une longue file de wagons très lourds, blindés pour la

plupart, et un déraillement s'était produit. L'accident engageait la responsabilité du directeur du réseau, qui était le futur comte Witte. Cet heureux carriériste devait toujours faire preuve d'une grande habileté dans le ménagement, sinon des intérêts de l'État, du moins des siens propres, et la légende fut créée.

Les procédés ésotériques, en honneur sous l'ancien régime, particulièrement au regard de la famille impériale, favorisaient d'ailleurs l'éclosion et la propagation de telles fables, où, s'en servant pour rehausser son importance, la police trouvait aussi son compte. Au cours d'un de mes séjours à Saint-Pétersbourg, Alexandre III et sa femme revenant d'une croisière dans le golfe de Finlande, le bruit se répandit d'une autre tentative criminelle, dont ils auraient failli devenir victimes. Tout le monde en parlait; mais la presse avait défense d'en souffler mot, et les imaginations n'en étaient que mieux mises au travail, recueillant et amplifiant les racontars sinistres. Cependant, il m'arrivait de dîner dans une maison amie avec deux officiers qui faisaient partie de l'équipage du yacht impérial. Ils ne se croyaient pas obligés au secret, et ils réduisaient encore cet autre attentat à un très vulgaire accident. Le navire avait touché une roche, qui ne se trouvait pas indiquée sur une carte dressée avec quelque négligence; mais, comme on marchait à une allure très lente, le choc n'avait eu d'autres conséquences qu'un moment de panique et un commencement d'incendie, déterminé par la chute d'une lampe à alcool sur la table de toilette de l'impératrice, qui se faisait coiffer à ce moment.

Chez Ivan Ivanovitch on apprenait beaucoup de choses; mais, en devenant de plus en plus nombreuses, les réunions de l'avenue de Wagram débordaient le

cadre où elles avaient pris naissance, de façon à incommoder à la longue le maître de la maison. Il avait le sentiment de subir un envahissement et de ne plus garder le choix de ses relations. Les habitués de la première heure partageaient le malaise qui en résultait, et l'idée fut ainsi suggérée de transporter cette prise de contact hebdomadaire sur un terrain neutre. L'alliance franco-russe battait, à ce moment, son plein de voiles, et la fondation d'un dîner franco-russe recueillit l'assentiment général.

Il sera permis à l'auteur d'ouvrir ici une parenthèse.

VI

Dans le courant de sympathie, plus accidentellement créé entre les deux peuples français et russe par un danger commun que résultant d'une affinité réelle, je crois avoir été bien placé pour mesurer exactement, de part et d'autre, l'apport de chacun d'eux, et mon impression très nette est qu'il ne s'y est jamais trouvé une réciprocité, ou tout au moins une équivalence complète. Beaucoup moins vifs dans le fond et, dans leurs manifestations les plus éclatantes, beaucoup moins sincères, les sentiments mis ainsi en jeu participaient, en Russie, du tempérament oriental, dont la sincérité n'est pas un des traits caractéristiques. Nous venons tous des hauts plateaux d'Asie ; mais les Russes se trouvent plus près de ce berceau.

L'affection entre les deux peuples n'était d'ailleurs ni spontanée ni désintéressée. Ils s'aimaient non pour eux-mêmes, mais contre l'Allemagne, et cet élément déterminant n'intervenait pas des deux côtés avec la

même force. Il était combattu en Russie par des influences contraires, dont la dernière guerre n'a fait que trop, hélas ! paraître la puissance. Surpris par l'ouverture des hostilités en Suisse, j'ai eu, pour des raisons d'ordre non personnel mais général, des démêlés avec la légation russe de Berne, et je l'ai trouvée composée de M. Bacharacht, ministre, comte de Stralborn et baron de Mayendorff, premier et second secrétaires. Me rapprochant de la France, j'ai eu affaire au consul général représentant la Russie à Genève : c'était, — j'ai le regret de le dire : exceptionnellement, — un homme fort aimable et très obligeant, mais il portait lui aussi un nom allemand, comme les autres. Je lisais à ce moment des journaux allemands, et j'y trouvais des articles vantant les mérites du seul général que les Russes pussent opposer avec quelque efficacité à leurs adversaires : il s'appelait Rennenkampf et il se trouvait vraisemblablement en rapports étroits avec le chef d'état-major de la garde russe, qui s'appelait von Nostitz, et qui, attaché militaire à Paris quelques années auparavant, y avait amené sa femme, ramassée dans un music-hall de Berlin. Le propre grand-père de cet officier avait encore servi dans l'armée autrichienne, et dans l'armée russe, le petit-fils a, selon les apparences, continué la tradition de cet autre Allemand, Tottleben, qui, au cours de la guerre de Sept ans, a été pris en flagrant délit de traîtrise, mais Pierre de Holstein-Gottorp succédant à « la dernière des Romanov », n'a pas tardé à rentrer en grâce. Les relations de la comtesse de Nostitz avec le service d'information allemand ont, en tout cas, été mises hors de doute, après que sa présence à Paris eut donné lieu à un scandale dont quelques Parisiens ont gardé probablement le souvenir et où, étant Russe d'aventure

et femme d'une haute distinction, Mme Nélidov a eu le dessous contre l'Allemande devant les arbitres de Saint-Pétersbourg.

Je l'ai dit et je ne saurais m'en dédire, l'alliance contractée par la France contre l'Allemagne avec une Russie Holstein-Gottorpisée de fond en comble était un fait contre nature. Parallèlement à l'influence politique, sa voisine de l'ouest en exerçait une dans ce pays, non moins puissante, dans les domaines intellectuel, industriel et financier, plus ou moins inféodés aux universités, aux firmes et aux banques allemandes. Elle tenait la presse monopolisée, à quelques exceptions près, entre les mains de juifs germanisants. Elle gardait les sympathies de l'aristocratie, qui, bien que tres mélangée, se piquait de dédain pour la France démocratique. Partisans et adversaires du régime existant en Russie s'accordaient pour dénoncer comme indécents, ou tout au moins irrationnels, les liens formés avec un gouvernement qui se trouvait fondé sur des principes si différents. Les conservateurs prenaient ombrage de l'hospitalité accordée en France à des révolutionnaires russes et les libéraux s'offensaient des complaisances dont les autorités françaises faisaient preuve à l'endroit de la police russe, dont le chef passait pour avoir son quartier général à la préfecture de Paris. En consentant à dessaisir les juges de paix en faveur des consuls russes pour le règlement des successions russes s'ouvrant en France, le gouvernement français justifiait ce dernier grief.

Pour tous ces motifs, l'immense majorité des Russes ne voyait dans l'alliance française qu'un mariage de raison. Le courant nationaliste, dont ce pacte procédait en partie, était, dans le fond, uniformément et indistinctement hostile au regard de tous les étran-

gers, et, s'y laissant engager par voie de réaction contre le cosmopolitisme où il flairait une forme d'internationalisme révolutionnaire, Alexandre III n'avait pas chaussé des souliers français, mais des bottes russes.

Une exception doit, cependant, être notée, dont l'importance était assurément grande, à ce point que l'illusion en a pu être créée, pour l'alliance, d'un point d'appui suffisant à en assurer l'efficacité. En fait d'ailleurs, avant que les causes conspirant contre elle aient, à l'heure de l'épreuve, produit leur effet, 1 700 000 Russes devaient mourir en combattant à côté des Français. Malgré que le haut commandement y fût, pour une bonne partie, pratiquement entre les mains des Allemands, entre l'armée russe et l'armée française, des liens de réelle confraternité tendaient à s'établir. Faisant en France pour des objets divers, études ou missions spéciales, des stages prolongés, des officiers russes en grand nombre y contractaient invariablement des impressions où un sentiment de cordialité très chaude pour leurs camarades français se renforçait de respect et d'admiration. En eussent-ils, comme c'était fréquemment le cas, emporté de contraires d'un séjour antérieur en Allemagne, ils s'en dégageaient promptement, pour prendre de l'armée française et de ses chefs l'idée qui s'est, depuis, imposée au monde entier. Leur tempérament les prédisposait à apprécier particulièrement et à goûter l'espèce de ferveur mystique, qui, sous l'influence des circonstances intérieures et extérieures dont on a gardé le souvenir, se développait dans ce milieu, y devenant, même en temps de paix, génératrice d'un esprit de sacrifice et d'abnégation dont la guerre a fait ressortir la puissance.

Mis en contact, de leur côté, avec l'armée russe par des missions d'intérêt technique ou de courtoisie, les officiers français en concevaient communément une opinion très avantageuse, que, dans une certaine mesure, l'expérience a justifiée. Si le nombre et le courage étaient, en effet, un gage suffisant de victoire, la camaraderie militaire franco-russe aurait, sur les champs de bataille, éprouvé une meilleure fortune. Après un séjour de quelques mois auprès du général Dragomirov, Patrice Mahon revenait, débordant d'enthousiasme et parlant le russe, non sans un accent fâcheux, mais avec volubilité et un plaisir très apparent.

C'est à son initiative aussi que le dîner franco-russe a dû sa fondation et l'honneur de recevoir l'hospitalité du Cercle militaire de l'avenue de l'Opéra, bien que je n'aie pas souvenir que d'autres officiers français ou russes y aient pris part. La presse des deux pays y a été brillamment représentée, les collaborateurs déjà nommés du *Temps* et de la *Revue des Deux Mondes* et d'autres journalistes français de marque s'y rencontrant avec quelques-uns des plus renommés parmi leurs confrères russes, tels que Niémirovitch-Dantchenko ou le rédacteur en chef du *Rousskoié Slovo*, Dorochevitch, — fils tous deux de cette Ukraine qui a prétendu dernièrement renier la Russie en même temps que la Pologne, et le second descendant direct d'un des plus célèbres *hetmans* de cosaques.

Miétchnikov présidait. Nous restions essentiellement civils, avec des tendances, dans l'ensemble, plutôt pacifistes. Aussi Patrice Mahon n'étant lui-même à Paris qu'un oiseau de passage, le Cercle militaire n'abrita pas longtemps nos agapes. Elles devaient y paraître déplacées. Avenue de Wagram dejà, sous l'in-

fluence des événements qui se produisaient en Russie, nos réunions avaient pris quelque peu figure de club politique. On n'y conspirait toujours pas, mais on discutait les faits du jour et les perspectives d'avenir avec beaucoup de passion et de façon souvent très bruyante. En été, quand les fenêtres étaient ouvertes, il nous arrivait de provoquer des attroupements dans la rue, bien que les débats ayant lieu en russe le public du dehors n'eût aucune chance d'y rien comprendre. La police tsariste se trouvait sans doute mieux renseignée et sa curiosité était fondée. Il y avait, dans cette clameur, plus qu'un simple écho de la révolution frappant aux portes de la bastille autocratique.

CHAPITRE VII

LA RÉVOLUTION EN MARCHE. LE PROLOGUE DU DRAME

I. Les menaces de révolution et les possibilités de réforme constitutionnelle. Les obstacles. Les influences du dehors. Le caractère de Nicolas II. Un phénomène d'atavisme. Dualité de la pensée et incertitude de la volonté. Manifestations d'esprit libéral et mesures répressives. Accroissement de l'émigration russe en France. — II. Le parti constitutionnel démocratique en formation à Paris. Ses chefs : Kovalevski, Karicéiev, Mouromtsov, Milioukov. Leur attitude dans la question polonaise. Un tragique malentendu. L'œuvre de réparation a accomplir. Inaptitude des libéraux russes à s'y employer. — III. Leurs défauts. Insuffisance d'esprit national. Ses causes. Formation particulière de l'idée de patrie en Russie. La mentalité russe. Son mécanisme vicieux. Physionomie morale. Absence de principes et indigence des caractères. — IV. Idées modérées et docilité aux suggestions extrêmes. Importance donnée aux considérations de tactique. La question agraire. La *politique du pourboire*. — V. Le problème juif. Affluence des Israélites en Russie contredisant leurs doléances au sujet des mauvais traitements qu'ils disaient y subir. Le parasitisme. Son mécanisme fiscal. La *zone d'habitation*. Remède pire que le mal. Une seule solution possible : le relèvement du niveau de la culture. Indifférence des libéraux russes à ce sujet. Ils ne songent qu'à exploiter cette cause d'irritation. L'introduction de l'élément sémite dans la politique et ses conséquences. Le Bolchevisme. — VI. Un épisode d'avant-guerre. Les Juifs de Kalisz. Le problème polono-russe sur la frontière allemande. La politique et la stratégie russe dans cette région. Attitude passive des libéraux russes. Insuffisance d'éducation politique et de préparation morale. — VII. La crise révolutionnaire en perspective. Un avant-goût de ses

désordres et de ses excès. Une École russe de hautes études à Paris. Une triste fin.

I

« S'il avait voulu, quel beau règne Nicolas II aurait pu inscrire dans l'histoire! En dotant son pays d'une constitution vraiment libérale, quelle magnifique destinée il lui aurait assurée! » La voix étranglée par l'émotion, c'est en ces termes que feu Izwolski commentait devant moi la marche du phénomène révolutionnaire. le jour ou son développement dans le sens des idées extrêmes l'obligea à quitter l'ambassade de la rue de Grenelle, où il s'était attardé aussi longtemps qu'une apparence de gouvernement décent avait été maintenue à Saint-Pétersbourg. On a peine à concevoir d'ailleurs qu'en succédant à ce gouvernement, celui de M. Kérenski, qui ne pouvait même pas prendre cet air, ait néanmoins trouvé pour le représenter au dehors quelques hommes de nulle expérience diplomatique à la vérité, mais d'honorabilité parfaite. Parmi les traits énigmatiques que cette phase de la crise a vus se multiplier, l'illusion que le successeur du prince Lvov a créée et entretenue quelque temps au sujet de sa personne, de ses capacités et de ses chances de succès, n'est pas le moins surprenant. J'aurai à y revenir.

« S'il l'avait voulu!!! » Pour conjurer la catastrophe où sa couronne, lui-même et sa famille entière se sont abîmés, la volonté de Nicolas II aurait-elle pu suffire en effet? Les événements qui ont précédé ce dénouement semblent y contredire formellement. Comme un coursier rebelle, qui se cabre sous la main du cavalier, mais s'emporte au moindre relâchement du mors et se rue à l'abîme, la Russie a mal répondu aux expé-

riences de libéralisme qui y ont été tentées à plusieurs reprises avant le drame final. Au moment où elle a été dissoute, la première Douma allait droit à l'anarchie et à la jacquerie. Il y faut, cependant, regarder de près.

On sait la place que l'usage et l'abus des boissons fortes ont tenue dans les mœurs du peuple russe, depuis les temps les plus reculés. « La vie de la Russie est de boire gaiement » : ce dicton populaire remonte au premier siècle de son existence historique. Cependant, sous nos yeux, il a suffi d'un geste du souverain autocrate pour que la *vodka* cessât de remplir les verres de 160 millions de ses sujets. Qui peut le plus peut le moins, et le régime autocratique, avec ses formes oppressives, ne correspondait même pas, dans ce pays, à des traditions très anciennes. Comme le servage, dont l'abolition, vers le milieu du dernier siècle, ne s'est pas heurtée à des résistances très vives et n'a déterminé aucun ébranlement politique ni social, il était, relativement, un fait nouveau. On en doit conclure qu'une réforme constitutionnelle aurait eu les mêmes chances, à la condition d'être opérée avec quelque habileté. Il y fallait assurément la manière.

De l'esclavage à une liberté même relative, la transition ne pouvait s'effectuer sans heurt ni secousse. Elle réclamait des ménagements. Pour se rendre sa monture docile, un bon cavalier n'emploie pas uniformément la cravache et le caveçon. Les écarts de la première Douma devaient être réprimés. L'application pour cet objet de procédés arbitraires, violents et allant au rebours du programme même auquel la convocation de cette assemblée correspondait, n'était certainement pas indispensable.

La réforme constitutionnelle rencontrait, en Russie,

divers obstacles, dont un des plus sérieux se trouvait sûrement en dehors de la frontière. Même après la conclusion de l'alliance française, ce pays gardait avec ses deux voisins de l'Ouest des liens de solidarité, qui, de la politique extérieure, s'étendaient à la politique intérieure. Le rapprochement momentané entre Alexandre Ier et Napoléon avait eu déjà pour corollaire inévitable le double postulat de l'émancipation de la Pologne et d'une orientation de la Russie elle-même dans le sens libéral. Au cours de ses séjours à Varsovie, l'ami couronné du prince Adam Czartoryski travaillait à un projet de constitution russe, que le gouvernement prussien et le gouvernement autrichien regardaient avec une égale défaveur et qu'ils ont contribué à faire avorter. L'obstacle essentiel à la réalisation des velléités de Nicolas II dans le même sens s'est, cependant, trouvé en lui-même.

Il n'a certainement jamais conçu le dessein de rompre ou de trahir le pacte qui unissait son pays avec la France. Non moins certainement, néanmoins, à divers moments, il s'est proposé de traiter séparément avec l'adversaire commun. Et il n'a même pas répugné à mettre cette intention en évidence. Il n'a pu ignorer l'escapade de Protopopov, partant pour la France en mission officielle et, au retour, mettant à profit son séjour à Stockholm pour s'aboucher avec des représentants de la diplomatie allemande. Le fait soulevait aussitôt en Russie une émotion énorme; le héros de l'aventure encourait, de la part de ses collègues de la Douma, des témoignages de réprobation à peu près unanimes et si vifs que, vice-président de cette Assemblée à ce moment, il devait résigner ce poste. Sur quoi, Nicolas II lui attribuait, à titre de compensation, le portefeuille de l'Intérieur! Le sens

du geste ne comportait aucune équivoque. A coup sûr cependant encore, on aurait fait erreur en l'interprétant comme s'il impliquait, dans l'esprit du souverain, la répudiation des engagements contractés avec ses alliés. Il était habituel à Nicolas II de concevoir des idées et des volontés s'opposant diamétralement les unes aux autres, sans qu'il en éprouvât le moindre embarras, et on doit reconnaître là, chez lui, un phénomène d'atavisme. Très apparent chez Paul Ier, le trait se laissait aussi observer chez son fils. En 1821, Alexandre Ier faisait, en forme de grande confidence et sur un ton d'exceptionnelle solennité, à l'ambassadeur de Louis XVIII une ouverture tendant à concerter avec la France une action à deux contre la Turquie, à l'exclusion de l'Autriche, que le tsar se chargeait de retenir à l'écart, « en envoyant au besoin une armée russe camper au Prater. » Or, à la même heure, il dépêchait à Paris un courrier, porteur d'un mémoire, au contenu duquel il déclarait adhérer pleinement et qui, œuvre d'un diplomate prussien, préconisait, pour le même objet, une action austro-russe! Interpellé au sujet de cette contradiction, Alexandre n'en témoignait aucune confusion.

De l'arrière-grand-oncle au neveu, aux qualités brillantes près qui furent propres à l'élève de La Harpe, dualité constante de la pensée et incertitude de la volonté, l'hérédité est manifeste, avec la similitude encore d'un mobile qui, chez l'un comme chez l'autre, se montrait le plus habituellement et le plus essentiellement déterminant et qui était : la peur. Comme Alexandre Ier, Nicolas II fut toute sa vie hanté, oppressé et gouverné par la terreur du spectre révolutionnaire, et, comme lui, sans être même à un degré égal sujet aux emportements de la colère, devant ce spectre, il

voyait rouge. C'est comme cela que, dans les premières années de ce siècle, favorisant le développement des idées de réforme constitutionnelle au sein de l'*intelligentia* russe, certaines manifestations d'esprit libéral accusées en haut lieu avaient pour corollaire des mesures violemment répressives, multipliées contre ce mouvement. Le cénacle de l'avenue de Wagram en était une des conséquences. Le courant d'émigration russe grandissait.

II

Professeurs, avocats, journalistes étaient, par centaines, expulsés de la chaire, du prétoire ou de la presse, jetés en prison, déportés en Sibérie, ou réduits à s'exiler à l'étranger. Quelques-uns de ces derniers, parmi les plus marquants, passaient la Manche, comme Vinogradow, orgueil de la science russe, qu'Oxford se faisait honneur de recueillir. Paris, cependant, attirait le plus grand nombre. M. Kovalevski, futur membre de la premiere Douma et plus tard du Conseil de l'Empire; Kariéiév, futur premier élu de Saint-Pétersbourg; Mouromtsov, futur premier président au palais de la Tauride, et Roditchev, et Kakochkine, et Milioukov ont ainsi paru parmi les hôtes d'Ivan Ivanovitch. Ils ne faisaient pas, à ce moment, figure de révolutionnaires très farouches. Bien que quelques-uns manifestassent des préférences pour le régime républicain et que tous fissent profession d'esprit démocratique, ils admettaient, à quelques exceptions près, la nécessité de maintenir en Russie, au moins provisoirement, les éléments d'un gouvernement monarchique. Dans les réunions de l'avenue

de Wagram, leurs idées ont pris forme, sans acquérir jamais une grande précision, et c'est là que l'état-major du parti constitutionnel démocratique, dit des *Cadets*, s'est constitué et a eu son premier quartier général.

C'était, en principe, un parti de réforme plutôt que de révolution. Des révolutionnaires russes, qualifiés comme tels à cette époque, aucun n'y a figuré, pas plus qu'il n'en a paru aucun avenue de Wagram. L'éclectisme d'Ivan Ivanovitch n'allait pas jusque-là. En dépit de sa haine pour le régime établi dans son pays, et même à cause de cette aversion, il répugnait à prendre contact avec des hommes dont beaucoup passaient, avec raison, pour avoir pied dans les deux camps. Même sincères, il ne les considérait pas comme des adversaires dangereux pour le tsarisme. S'ils n'étaient même pas à sa solde, en effet, surveillés et tenus en main par leurs compagnons interlopes, ils se trouvaient désarmés. L'autocratie avait bien plus à craindre de ces réformateurs d'apparence modérée, qui tenaient leurs assises à Paris portes et fenêtres ouvertes, sans le moindre appareil de mystère, qui ne mettaient la main à aucun acte subversif et en répudiaient même l'idée, et qui, plus sûrement pourtant et plus efficacement que tous les anarchistes professionnels, préparaient l'écroulement de l'édifice politique et social qu'ils prétendaient amender. D'abord parce que, construction décrépite et branlante, cet édifice ne pouvait être touché à pareille fin qu'avec une dextérité et des précautions qu'ils n'étaient pas capables de mettre en œuvre, et en second lieu parce que l'imprécision de leur pensée et de leur volonté les rendrait susceptibles de s'engager, sans qu'ils s'en doutassent, dans les voies les plus aventureuses.

Des hommes de valeur d'ailleurs pour la plupart, avec une haute culture intellectuelle, une intelligence au-dessus de la moyenne, et, le seul Milioukow excepté, des dehors sympathiques. Avec sa haute stature, sa forte corpulence et le fin sourire éclairant son visage aux traits un peu rudes, Maxime Maximitch Kovalevski, — encore un petit-russien d'Ukraine, — donnait l'impression d'un bon géant, cordial et généreux. Ses connaissances en matière de droit public, de sociologie et d'économie politique étaient plus étendues que ses idées n'avaient de profondeur; mais, écrivain fécond, orateur disert, polyglotte abondant et travailleur infatigable, il se trouvait admirablement fait pour représenter la Russie en pays étrangers sous son aspect le plus attrayant, et, célibataire disposant d'une assez belle fortune, il s'appliquait à tenir consciencieusement ce rôle des deux côtés de l'Océan.

D'une distinction un peu froide et distante, mais de belle prestance, Mouromtsow, avocat réputé, est un des rares Russes, sinon le seul, que j'aie entendu témoigner d'une préférence décidée pour la culture française, dont parlant la langue du pays sans le moindre accent, il semblait participer. Mais tous se donnaient pour des libéraux déterminés, et, à ce titre, ils m'admettaient dans leur cénacle avec mon statut personnel d'historien visant à l'impartialité mais rebelle à la flatterie, et de Polonais résigné mais non consentant; comme, de mon côté, j'acceptais leur compagnie au bénéfice de la réprobation qu'ils professaient pour le régime dont, à un degré inégal, nous subissions en commun la nuisance.

Ce qui ne veut pas dire qu'au regard du redoutable problème posé par l'histoire entre leur pays et le mien,

nous fussions d'accord, ou près de nous entendre. Je n'ai jamais partagé, à cet égard, les illusions d'un grand nombre de mes compatriotes qui, pour ménager un avenir meilleur à leur pays, faisaient fond sur l'avènement éventuel des libéraux russes, sinon au pouvoir, du moins à une part d'influence dans le gouvernement commun, et qui, néanmoins, m'imputaient à crime le commerce auquel je me prêtais avec quelques-uns d'entre eux. Ce faisant, j'espérais bien contribuer, pour si peu que ce fût, à dissiper le fatal et tragique malentendu qui s'est toujours trouvé à la base de la querelle impie destinée, hélas! selon les apparences, à diviser longtemps encore les deux plus grands peuples de la race slave. Polonais et Russes se sont haïs pendant des siècles et se sont fait les uns aux autres le plus de mal qu'ils ont pu, sans se connaître, et en grande partie pour cette raison, comme deux frères qui se frapperaient dans l'ombre, faute d'y pouvoir discerner leurs visages. Hier encore, les Russes ignoraient tout de l'histoire de la Pologne, ou s'employaient à la travestir, comme, auteur d'un volume sur la chute de la République, a fait ce même Kariéiév, que je viens de nommer, bien que, théoriquement, ses sympathies nous fussent acquises. Dans un manuel destiné aux écoles de Varsovie, n'était-il pas enseigné que Vienne avait été délivrée en 1863 par une *armée de Cosaques,* que commandait le roi Sobieski! De même, pour le plus grand nombre de Polonais, l'histoire de Russie demeurait une cruelle énigme, qu'ils ne cherchaient pas à déchiffrer. De part et d'autre, on se contentait de recueillir la lie des légendes calomnieuses par lesquelles, aux yeux mêmes des étrangers, le passé des deux pays demeure défiguré. Et cette méconnaissance des faits s'étendait au présent, viciant tous les

rapports de l'existence commune et y excluant toute possibilité d'accommodement.

Je comptais qu'un peu de lumière jaillirait des contacts auxquels je ne me dérobais pas et je devais en être porté plus tard à étendre mon humble effort dans cette sphère. Mais je ne me dissimulais pas les difficultés de la tâche, et mes compagnons russes de l'avenue de Wagram ne laissaient pas eux-mêmes de me les faire reconnaître. Ils ne se contentaient pas de me faire personnellement bon visage. Dans l'ordre général aussi, ils ne se refusaient pas à des professions de foi marquées au coin de la plus noble générosité (1). Mais, dès que nous passions à la pratique, en touchant à des points sensibles, tels, par exemple, que ces territoires lituano-russes, où la dernière crise n'a fait qu'exaspérer et compliquer les compétitions en jeu depuis six cents ans, un mur se dressait entre nous. Et d'autre part, les membres du parti constitutionnel-démocratique en formation se qualifiaient mal à mes yeux de toute façon pour présider, soit dans leur pays, soit dans le mien, à une œuvre de rénovation ou de réparation.

III

Ils me déconcertaient d'abord et me révoltaient même par cette insuffisance, pour ne pas dire plus, d'esprit national et de sentiment patriotique qui devait, quelques années plus tard, s'accuser dans la masse entière du peuple russe, de façon si triste et si inattendue pour beaucoup de personnes. Je n'éprouve aucun embarras à confesser que, si préparé que j'y

(1) K. Waliszewski, *la Pologne inconnue*, p. 241-242.

fusse par mes études et mes expériences antérieures, le phénomène m'a aussi donné quelque surprise, et, dans l'histoire de la Russie, il constitue bien un fait nouveau, quoiqu'il se rattache à des causes lointaines. Il y a cent ans, les adversaires que Napoléon est allé chercher au delà du Niémen ont fait meilleure figure devant l'invasion que leurs successeurs sous nos yeux. En 1812, dans les rangs des bandes de partisans, spontanément et volontairement armés pour la défense du sol natal, les paysans eux-mêmes, serfs chargés de chaînes, ont combattu comme des lions, et quand, à un moment, Alexandre a incliné à se reconnaître vaincu et à capituler, il a été retenu par la menace d'un pronunciamento militaire. En 1917, l'armée elle-même a défailli, s'est dérobée à la tâche, et je n'en ai conçu qu'assez peu d'étonnement : douze ans plus tôt, avenue de Wagram, j'avais entendu des Russes de marque crier : *Banzaï !* à la nouvelle des victoires japonaises ! Et l'explication du phénomène est aisée.

A raison de son assiette géographique comme de sa formation historique, la Russie a toujours constitué un monde à part, et les mouvements d'âme les plus élémentaires y ont pris une forme particulière. En France l'idée de patrie est notoirement un dérivé collectif des impressions et des conceptions individuellement et localement formées et développées autour de ces choses les plus proches : coin de terre où l'on est né, village, clocher, aspects familiers, qui, dans la langue populaire, sont *le pays,* la patrie initiale dont l'autre devient le prolongement naturel, la cellule primitive, dont procède l'organisme national. En Russie, rien de pareil n'a pu se produire. L'immense empire n'offre guere à la vue des localités qui, par leur physionomie distincte, soient susceptibles de retenir les esprits et de

fixer les cœurs. Des Carpathes à l'Oural et de la Baltique à la mer Noire, sans relief et sans charme, l'immense et morne plaine étend uniformément les mêmes champs et les mêmes forêts de pins ou de bouleaux. Et, sur la plate monotonie de ce sol, l'homme s'est refusé communément aussi à mettre la marque d'une individualisation durable.

Il a bâti surtout en bois des maisons, voire même des palais, qui brûlaient tous les vingt ans en moyenne, et, fussent-elles même en pierre, ces constructions gardaient rarement à demeure leurs habitants. Sous le régime du servage, le paysan était meuble par destination, et, sous la loi du service obligatoire pour tous dont le servage faisait partie, le seigneur était absentéiste par nécessité.

Les habitudes ainsi contractées se sont perpétuées jusqu'à nos jours, ne laissant d'autres points fixes au sein de cette société militarisée, où Pierre le Grand a introduit et fondu l'Église elle-même, que ses cadres constitutifs : cour, bureaux, armée, temples et monastères, autour desquels l'idée de patrie s'est donc cristallisée. Dans son évolution historique, le peuple russe a gardé le caractère de la *droujina,* compagnie primitive des princes de la maison de Rurik, qui furent eux-mêmes des nomades, passant d'un *apanage* à un autre, et auxquels l'Église seule disputait leurs fidèles. Fidélité au trône, fidélité à l'autel, ce sont ces deux liens et ces deux cultes qui ont armé et animé les combattants de 1812; mais des uns comme des autres presque rien n'est resté au temps où nous vivons, et cela fait comprendre la diathèse morale propre aux libéraux russes des premières années de ce siècle : ils semblaient disposés à céder au mikado la moitié de leur pays pour obtenir l'affranchissement du reste.

Ils n'en convenaient pas, se dérobant très communément aux déductions logiques des principes adoptés, par l'effet d'une particularité, qui les rendait, à mes yeux, constitutionnellement impropres au rôle qu'ils ambitionnaient, je veux dire le fonctionnement incohérent, évasif, très oriental toujours, de leur mécanisme mental. Nos discussions d'ordre politique ou social affectaient souvent le tour du dialogue légendaire entre deux *moujiks*, plaidant devant un juge de paix le cas d'une fourrure, que l'un reconnaît bien avoir empruntée à l'autre, mais dont il esquive la restitution :

— Tel jour du mois, allant au marché, nous nous sommes rencontrés.

— Oui.

— Il faisait très froid.

— En effet.

— Tu m'as demandé de te prêter ma fourrure.

— Il m'en souvient.

— Je te l'ai donnée.

— D'accord.

— Tu l'as prise.

— Apparemment

— Eh bien ! rends-la-moi !

— Quoi ?

— Ma fourrure donc !

— Quelle fourrure ?

Et le dialogue est repris *da capo* : « Tel jour du mois », etc.

Chez mes interlocuteurs russes de l'avenue de Wagram, cette aberration du raisonnement se rendait plus sensible quand nous touchions au problème polonais, parce que les querelles de race et de frontière sont parmi les objets qui inclinent le plus les hommes à perdre l'usage du bon sens. On l'a bien vu au lende-

main de la dernière guerre, quand le mot d'ordre de l'*indice ethnique*, imprudemment jeté dans la mêlée confuse des nationalités que dégageait la défaite des Empires centraux, a déterminé, de part et d'autre, une ruée furieuse à la conquête des territoires, disputés *per fas et nefas*, et souvent contre toute raison. Mais, plus que tout autre peuple, les Russes sont sujets à déraisonner sur toutes les questions, et d'une façon particulièrement déconcertante.

Tourguéniev a prétendu déterminer entre l'esprit masculin et l'esprit féminin une différence non de quantité mais de qualité, en ce sens que, déraisonnant, l'homme dit que deux et deux font cinq, et il y a chance de lui faire saisir son erreur; mais, dans le même cas, la femme dit que deux et deux, — c'est la suspension de la salle à manger, et l'on se trouve mis hors de toute possibilité d'argument. La distinction se laisserait appliquer à la mentalité des Russes en général, par rapport à celle de leurs congénères du monde entier. Sinon le total d'une addition en dehors des règles de l'arithmétique, ils sont portés à chercher la solution des problèmes de tout ordre en dehors des voies, en dehors des conditions où la nature des choses les a placés. Ils n'inclinent pas moins à pousser les idées à l'extrême et leur application à l'outrance, en l'absence fréquente encore de convictions bien formées, ou d'une détermination bien ferme à s'y tenir, et ce dernier trait était très apparent chez les membres du parti constitutionnel-démocratique en voie de formation, avec un autre qui doit être retenu pour l'intelligence des événements dont leur pays est devenu, depuis, le théâtre.

Dans leur façon de concevoir l'avenir qu'ils destinaient à leur patrie, Milioukov et ses amis ne se

piquaient guère d'originalité. Politique ou social, leur *credo* était fait d'emprunts: mais, en y passant, les idées, les doctrines, les principes recueillis au dehors paraissaient bizarrement déformés, comme réfléchis en un miroir concave, et, commun à l'*intelligentia* russe tout entière, ce phénomène a été pour beaucoup dans le caractère monstrueux que, dans sa phase ultime, la révolution devait prendre dans ce pays, en surprenant le monde, autant qu'elle l'épouvantait.

IV

Par leur tempérament, leur tour d'esprit, leur éducation, ces hommes étaient des modérés; cependant, non seulement ils acceptaient dans leur compagnie des écervelés et des énergumènes de l'espèce de Roberty, mais ils subissaient leur influence, comme plus tard, le prince Lvov devait céder le pas à Kérenski, en attendant que celui-ci tombât sous la coupe de Lénine. En fait, dès ce moment, dans les réunions de l'avenue de Wagram, tous les articles du futur programme bolcheviste ont été mis à l'ordre du jour, débattus, et, sinon adoptés, du moins envisagés comme des nécessités éventuelles. Les considérations de tactique prenaient dans ces discussions une importance capitale, le plus souvent décisive, et, à ce titre, le partage intégral des terres entre les paysans, avec ou même sans indemnité aux propriétaires, a recueilli l'adhésion générale.

Le parti comprenait un grand nombre de propriétaires, qui faisaient ainsi preuve d'une abnégation à laquelle il convient de rendre hommage. Mais, connaissant expérimentalement les conditions démographi-

ques et économiques propres au problème agraire dans leur pays, les mêmes hommes devaient savoir que le partage n'en pouvait offrir la solution. A titre d'expédient, même provisoire, il n'était d'aucune utilité.

Dans un pays où la densité de la population demeure extrêmement faible, ce n'est pas la terre aux travailleurs, mais bien le travail qui manque à la terre. Le paysan russe est porté à abuser de la fertilité d'un sol qui d'ailleurs, d'une région à une autre, offre à cet égard de grandes inégalités. Quand, superficiellement et sommairement cultivé, le champ dont le moujik a la disposition cesse de donner d'abondantes récoltes, il en réclame un autre, quitte à l'épuiser au bout d'un temps également court. Plus soignées aux mains des grands propriétaires, les cultures rendent davantage et éveillent ainsi des convoitises plus aisément explicables qu'elles ne se laissent justifier, ou satisfaire. A elle seule, la grande prolificité des familles, dans la classe rurale, y fait obstacle. Moins de vingt-cinq ans après l'allotissement de toutes les surfaces disponibles, les mêmes demandes se produiraient, et il n'y aurait plus rien à partager. Le fond du problème agraire en Russie s'est trouvé dans la paresse, l'incurie et l'ignorance des masses populaires, vices pour lesquels, dans l'état où on la voyait avant la guerre, l'agriculture constituait une sorte de conservatoire. En fait aussi, plus grande que la carence de terres pour les cultivateurs était l'insuffisance de la main-d'œuvre pour toutes les formes de la production, agriculture comprise.

Les futurs leaders *cadets* savaient tout cela; mais leur seule préoccupation, sur ce point comme sur d'autres, était d'élargir leur clientèle politique. Ils

inauguraient cette « politique du pourboire » que j'ai dénoncée dans le *Novoié Vrémia* et qui, plus que toute autre cause, a contribué à faire de la crise révolutionnaire dans leur pays un épouvantable cauchemar, en même temps que la plus lamentable faillite. Des terres aux paysans, avec le droit de piller et de brûler les *ousadby* seigneuriales; la triple paie aux ouvriers pour des heures de travail réduites de moitié, avec le privilège de tirer impunément des coups de revolver sur les *bourjoui* infâmes; et aux soldats l'aubaine suprême de ne plus obéir à leurs officiers, voire de les insulter, ou même de les massacrer, et de ne plus se battre : c'est avec ces appâts que, poussant à bout le stratagème imaginé par ses devanciers, Kérenski a imaginé gagner à son gouvernement la Russie entière et n'a fait que la précipiter dans une catastrophe sans précédent, en la désarmant et en l'avilissant. Parce que, comme pour l'honneur de l'humanité les événements les plus récents en ont fourni une démonstration éclatante, si absorbées qu'elles paraissent par des soucis d'ordre matériel et abaissées au niveau des ambitions les plus triviales, les masses ne se laissent remuer et porter à un élan généreux qu'à l'appel et au service d'un idéal.

En ce qui concerne la question polonaise, je dois reconnaître que les réunions de l'avenue de Wagram m'ont donné moins encore que je ne m'en promettais, si modestes que fussent mes espoirs. Les premiers essais d'aborder ce problème de front et de l'approfondir ayant mal réussi, j'ai eu de la peine à les faire renouveler. A Saint-Pétersbourg, à Moscou, les conciliabules et les congrès polono-russes se multipliaient à la même époque. Kariéiév, Roditchev et beaucoup d'autres y répétaient, à l'adresse de mes compatriotes,

des propositions non seulement d'entente, mais d'action commune, d'après les traditions des années 1823-1825. J'étais moins favorisé, pour la même raison peut-être qui, alors que je fréquentais quelques-uns des plus renommés évocateurs d'esprits de ce temps, — de Flammarion au colonel de Rochas, — m'a toujours aussi empêché de pousser à fond ces expériences. Les premiers coups frappés aux tables tournantes ont invariablement réclamé mon éloignement. J'ai l'esprit mal fait pour me satisfaire avec des apparences, et j'ai dit plus haut l'impression que me laissaient celles dont, entre Polonais et Russes, on se contentait ailleurs.

Il en allait autrement de la question juive, qui d'ailleurs est depuis longtemps devenue un des éléments du litige polono-russe. Sur ce point, les *Cadets* ont pris position dès la première heure et de façon très résolue dans le sens le plus favorable aux intéressés, en s'inspirant cependant, cette fois encore, moins d'une considération de principe que d'une raison d'opportunisme politique.

V

On voudra bien ne soupçonner dans les lignes qui suivent aucune velléité d'antisémitisme. On a vu que l'auteur n'a pas répugné à accepter pour un duel l'assistance d'un Israélite, qui s'est montré, à cette occasion, plus que galant homme. J'en ai connu d'autres d'égale noblesse de cœur, et, à mes yeux, moins que tout autre ce problème se prête à des généralisations. Plus que tout autre, il réclame le discernement des espèces. Il n'y a pas une question juive, mais des questions juives, d'aspects très divers, selon

les lieux et les circonstances où elles se posent. Enfin, un seul principe se laisse adopter à leur égard, qui est que chaque pays a exactement les Juifs qu'il mérite d'avoir.

Depuis de longues années, ceux de Russie ont rempli le monde de leurs doléances au sujet des mauvais traitements qu'ils y enduraient, en même temps, cependant, que des griefs, non moins vivement exprimés, y étaient produits contre eux. Un fait domine ce débat. Le contingent d'origine israélite dans la population française était, avant la guerre, évalué à cent mille âmes environ, soit 0,25 pour 100; en Russie, avec les sept à huit millions indiqués par les statistiques, la proportion se montrait *vingt-cinq fois* plus forte. Aucune mesure n'intervenait, cependant, pour attirer ou retenir cette catégorie d'allogènes. Au contraire! Des obstacles sérieux étant opposés à leur immigration, les portes de sortie restaient largement ouvertes. Si, malgré cela, ils affluaient en un endroit où, à les entendre, ils avaient tant à souffrir, c'est qu'ils avaient pour s'y rendre et y demeurer en si grand nombre une raison qui ne pouvait assurément pas être l'appétence du martyre et qui se laisse aisément découvrir.

Depuis les temps les plus reculés, essaimant au loin de leur habitat originaire, les hommes de cette race ont incliné en masse à la vie parasitaire, genre d'existence qui n'est possible que dans la mesure où, par le niveau inférieur de sa culture, de son développement organique, de sa capacité d'action et de réaction, l'élément exploité offre une prise suffisante à l'élément exploiteur. De tous les pays d'Europe, c'est sans nul doute la Russie qui, de notre temps, réalisait le mieux cette condition et le nœud du problème se trouve là!

Les Juifs établis dans ce pays réclamaient l'égalité

des droits, mais se refusaient à accepter l'égalité des charges. L'élite travaillait, mais se spécialisait dans certains domaines, finances, certaines branches du commerce, professions libérales, où, par la concentration de l'effort autant et plus que par la supériorité des aptitudes, elle obtenait une sorte de monopole. C'est l'aspect du phénomène qui, toutes proportions gardées, se laisse aussi observer en France, en Angleterre et en Allemagne. Répudiant toute occupation productive ou étant incapable d'y soutenir la concurrence de la population indigène, la masse vivait sur le travail d'autrui, par l'effet d'une sorte de fiscalité *sui generis,* dont le mécanisme m'a été révélé un jour que, me trouvant en difficulté dans un coin perdu du pays, j'ai offert successivement à un paysan cinq, dix et jusqu'à vingt roubles pour qu'il voulût bien me conduire à la station de chemin de fer la plus proche. Elle n'était distante que de quatre lieues et, cependant, je me heurtais à un refus obstiné. Alléguant alternativement la fatigue de son cheval, le mauvais état des routes, ou des affaires pressantes qui le retenaient à la maison, le *moujik* ne voulait rien entendre. Une demi-heure après, cependant, je montai dans sa voiture, ayant passé marché avec le cabaretier juif du lieu pour *six roubles,* sur lesquels le propriétaire du véhicule et du cheval ne devait toucher que la moitié. Comme je lui faisais reproche de sa stupidité, il éclata :

— Quand j'aurai bu tout l'argent de mon blé, est-ce toi, *barine*, qui m'en donneras pour payer mes impôts?

Cabaretier, courtier marron, banquier aux taux usuraires, à la faveur de certaines faiblesses de l'appareil économique et social, le Juif s'installe dans le rôle d'organe auxiliaire de son fonctionnement et réussit à s'y imposer, en réclamant, pour des services qui

sont loin d'être indispensables, une dîme qui est lourde et qui, par la manière même dont elle est prélevée, constitue un instrument de démoralisation. La Russie d'avant la crise révolutionnaire offrait pour ce trafic des facilités exceptionnelles, et, pour y couper court, le gouvernement de l'ancien régime ne savait imaginer que l'expédient de la *zone d'habitation* : un remède pire que le mal.

Les Russes prétendaient s'y fonder sur des droits historiques. Jusqu'en 1772, les Juifs n'ont pas eu accès dans l'empire des tsars, au moins en principe. Ils n'y ont pénétré qu'après l'annexion des provinces polonaises où ils pullulaient et d'où ils allaient se répandre dans le pays entier. Les Russes ont donc visé à rétablir le *statu quo ante*, en renvoyant les intrus à leur lieu d'origine. Ils ont dit aux Polonais : « Reprenez ce qui était vôtre ! » Mais, depuis 1772, les parasites s'étaient considérablement multipliés, et le résultat de l'expérience a été d'aggraver, dans les limites ainsi établies, par voie de sursaturation, la crise qu'il s'agissait de conjurer, et de porter à un degré de tension extrême des rapports déjà pénibles. De certaine manière, en outre, l'expédient allait à contresens : il accumulait, en effet, cette partie de la population dans un milieu d'où le progrès du développement social et économique tendait précisément à l'éliminer. Les anciennes provinces polonaises étaient maintenant un mauvais réceptacle pour ces revenants. Avant l'établissement de la zone d'habitation, à défaut d'autre main-d'œuvre disponible, on voyait sur les rives du Volga des Juifs en assez grand nombre occupés à des métiers manuels, charpentiers, maçons, menuisiers, ouvriers agricoles même. Sur les rives de la Vistule, un état de culture plus avancé les disqua-

lifiait pour ces emplois, où, y répugnant naturellement, ils ne faisaient pas preuve d'habileté suffisante, en même temps que, par l'extension grandissante des coopératives, ils se trouvaient dépossédés jusque dans le domaine des commerces interlopes,

Une situation intolérable était ainsi créée, génératrice d'un état d'irritation dont les effets redoutables ont depuis apparu : avec les Lénine et les Trotzki, le Bolchevisme en a procédé. Confirmant l'enseignement de vingt siècles d'histoire, l'événement a mis en évidence le tempérament constitutionnellement révolutionnaire d'une race qui, en se mettant dans tous les pays à la tête du mouvement socialiste, l'a porté aux partis extrêmes. Le peuple d'Israël a la nature d'un ferment, susceptible de développer un potentiel d'énergie énorme, dans le sens de la destruction, sans puissance constructive d'aucune sorte. Cette force est cependant là, et, dans une certaine mesure, maîtrisée, canalisée, elle peut avoir son utilité. Mais la réduire par voie de compression est une entreprise vaine en même temps que périlleuse. En s'y essayant, les Russes n'ont fait que déterminer une explosion qui a couvert leur pays de ruines.

D'autre part, cependant, dans les conditions données, une politique de tolérance absolue ne s'y recommandait également pas. A raison même de leur masse compacte, les Juifs établis en Russie n'y étaient ni assimilés, ni assimilables selon les apparences. Ils figuraient dans l'organisme national à l'état de corps étranger, avec la prétention parfois ouvertement manifestée d'y bénéficier du privilège d'une sorte d'exterritorialité : puissance hostile, accessible aux influences du dehors et rebelle à tout compromis avec l'ordre intérieur, institutions politiques, mœurs et intérêts communs.

Une solution ne se laissait entrevoir que dans le sens où la France, l'Angleterre et d'autres pays d'Europe l'ont trouvée partiellement et où la Pologne elle-même s'engageait déjà avec quelque succès : relèvement du niveau de culture, déterminant, dans un délai plus ou moins long, l'assimilation progressive d'une partie de l'élément en cause, la plus plastique, et l'élimination du surplus.

Mais le parti constitutionnel-démocratique en formation n'avait nul souci de telles perspectives, et, en lui-même, le problème lui importait peu. Telle quelle, non résolue, insoluble en apparence et irritante, la question ne l'intéressait qu'au point de vue des moyens d'action qu'il pouvait y trouver. Faire pacte avec ces 7 ou 8 millions de révoltés, engager l'élite riche à financer l'entreprise projetée contre le régime établi, et, au besoin, porter la masse des affamés à l'assaut de cette bastille, tel était son dessein. Bien que par la presse et les professions libérales où ils tenaient une grande place, voire même la première, les Juifs de Russie eussent accès à la politique, ils y étaient retenus à l'arrière-plan. Ils n'y intervenaient qu'en marge et dans la coulisse. Les *Cadets* devaient prendre soin de les porter sur le devant de la scène, dans la conviction naïve qu'ils n'y paraitraient que comme figurants et en sous-ordre. Ce fut une de leurs plus grandes et plus fatales erreurs. Cruellement expiée par un grand nombre d'entre eux, elle ne les charge pas moins d'une lourde responsabilité devant leur pays, qu'elle a précipité à l'abîme. Les Lénine et les Trotzki ont eu pour précurseurs, leur frayant la voie, les financiers juifs qui subventionnaient la *Riétch*, organe du parti constitutionnel-démocratique, et M. Winawer lui-même, qui,

aux côtés de M. Milioukov, tendait à en prendre la tête.

Une fatalité historique, où leurs défauts concouraient avec les erreurs de leurs commensaux russes, a voulu que les coreligionnaires de M. Winawer constituassent dans ce pays un élément ennemi, irrité, disposé à tout pour satisfaire des rancunes implacables et en alliance naturelle avec l'Allemagne. Toutes les facilités lui étant données pour cela, désastres militaires ou révolution, le cataclysme où la Russie s'est abîmée a été la conséquence de ce fait.

Les *Cadets* n'en ont rien su prévoir. Ils ont une excuse. L'expérience de mes relations personnelles avec cette catégorie d'humains m'a appris à quel point leurs intentions comme leurs aptitudes échappent à toute conjecture.

Propriétaire d'une terre aux portes de Kalisz, j'y ai vécu à proximité d'une quinzaine de mille Juifs, et, pas plus que je n'ai imaginé de quoi ils pouvaient bien vivre eux-mêmes, je n'ai pris une idée de ce dont ils étaient capables que le jour où j'ai cessé de les avoir comme voisins. A ce moment, l'un d'eux, mi-commerçant, mi-agent d'affaires, est venu me relancer à Paris, pour me réclamer une commission de 2 pour 100 sur la vente de mon domaine, opération à laquelle il n'avait pas eu la moindre part. Et il ne s'est pas borné à produire cette prétention paradoxale; il l'a appuyée par ministère d'huissier et m'a obligé à constituer avoué; après quoi, cependant, le contact pris avec un monde judiciaire, différent de celui où les garçons pâtissiers se muent en magistrats, l'a engagé sans doute à plus de sagesse, car je n'en ai plus eu nouvelle.

On me permettra d'ajouter quelques mots au sujet

de cet épisode de caractère personnel et trivial, car il se rattache à un point d'histoire d'intérêt général et poignant.

VI

Située à quelques kilomètres de la frontière, Kalisz a été évacuée par les Russes, en 1914, dès l'ouverture des hostilités et occupée aussitôt par les Allemands le plus pacifiquement du monde. Composée pour les trois quarts d'Allemands et de Juifs germanisants, la population faisait bon accueil aux nouveaux maîtres, qui, de leur côté, manifestaient à l'égard des Polonais eux-mêmes les dispositions les plus bienveillantes. J'ai conservé une brochure de propagande répandue à ce moment dans le pays par les autorités allemandes : elle contenait, à son endroit, les promesses les plus flatteuses, et, sur la couverture, au-dessous d'une image de la Vierge miraculeuse de Czenstochowa, le portrait du Kaiser se montrait, accouplé à celui du Pape ! Bientôt cependant, sans que la raison en ait pu être encore élucidée, et peut-être n'y en a-t-il pas eu, cette idylle tournait au drame, et la malheureuse ville encourait le sort de Louvain. Huit cents maisons étaient systématiquement détruites et les autres pillées à fond, au milieu de scènes de carnage et d'épouvante indescriptibles. Les campagnes environnantes ne furent pas mieux traitées, et, ayant cessé quelques années plus tôt d'y être possessionné, j'ai passé pour malin. Je dois répudier le compliment.

En prenant ce parti, j'ai écrit au *Novoié Vrémia* pour indiquer le motif de ma décision. Contre mon attente, étant distraits ce jour-là, les censeurs ont laissé passer

l'article et on a pu donc lire en haut lieu que je me défaisais d'une terre pour la conservation de laquelle j'avais fait de grands sacrifices, parce que le retrait récemment ordonné des troupes russes de couverture, qui se trouvaient dans cette zone, me faisait supposer que j'y risquais de devenir un jour prochain tributaire des voisins de l'Ouest, et je ne voulais pas, même momentanément, encourir ce sort. J'ai donc prévu l'invasion? En 1913, si j'ai bonne mémoire, j'ai reçu à Paris la visite d'un membre influent de la Douma, personnage officieux, qui, à propos d'autres articles portant ma signature au *Novoié Vrémia,* m'a posé à brûle-pourpoint la question :

— Pourquoi poussez-vous à la guerre?

Je me suis défendu de faire rien de pareil. Dans les articles visés je m'élevais simplement contre la politique de concessions perpétuelles à l'Allemagne, parce qu'elle me paraissait, précisément, la plus propre à amener un conflit. En rompant toujours, on est inévitablement acculé à une impasse, et, dans ce sens, j'ai en effet eu le pressentiment de ce qui est arrivé. Mais, en vendant ma terre, je n'ai pas cru faire une bonne affaire. Pas plus que personne je n'ai prévu la façon dont les Allemands pratiqueraient la guerre, et, comparant la prospérité de la province limitrophe de Posen avec la misère de celle où nous nous trouvions, tous mes voisins de campagne imaginaient que l'occupation allemande serait pour nous, au point de vue matériel, une bonne fortune. Tel était le fruit de la politique russe dans ces parages!

Vendant à perte, je n'ai pas usé de malice. Mais, me poussant à ce parti par la raison que je viens de dire, le gouvernement russe s'est rendu de deux façons coupable d'une des fautes les plus lourdes en

conséquences fatales parmi celles qu'il a commises et qui ont conduit le colosse du Nord où on le voit.

Et d'abord, l'histoire stratégique de la dernière guerre a prouvé qu'au mépris même des considérations militaires les plus impérieuses et au risque de compromettre l'issue de la formidable partie qu'ils engageaient, les Allemands tenaient à protéger les marches orientales de l'empire. Pour les couvrir, quand l'intérêt le plus évident leur commandait de livrer Berlin même, plutôt que de réduire les effectifs disponibles sur le front occidental, en pleine marche sur Paris ils détachaient des troupes destinées à la défense de Kœnigsberg ! On est en droit d'en conclure que, si les Russes avaient maintenu à portée de cette place, comme en vue de Thorn ou de Posen, des forces en disponibilité de combat immédiate et en mesure, aussitôt les hostilités ouvertes, de faire, à tout risque, une irruption profonde au cœur des territoires si jalousement gardés, l'Allemagne aurait reculé devant la tragique aventure où elle devait trouver sa perte, après avoir mis à mal le monde entier.

D'autre part, en s'associant à l'Autriche et à la Prusse pour le partage de la Pologne, la Russie s'était déjà pratiquement disqualifiée comme puissance dirigeante dans le monde slave, et vainement avait-elle essayé, depuis, de revendiquer ce rôle. De quel droit, de quel front, même après avoir contribué à l'affranchissement des Bulgares ou des Serbes, pouvait-elle se porter garante de leur indépendance et tutrice de leur destinée, quand elle maintenait et aidait à maintenir sous le joug une autre communauté slave, la plus grande après elle-même et la plus illustre de toutes, en lui faisant un sort qui n'était pas digne d'envie? Elle n'avait d'autre ressource que de plaider la fatalité

historique, la nécessité où elle s'était trouvée de faire, dans cette région, la part de l'ennemi commun. Du moins était-elle tenue d'y défendre contre lui le lot qu'elle s'était adjugé, et, à cet égard, le retrait des troupes de couverture constituait en lui-même déjà une forfaiture abominable, annonçant, pour le cas d'un conflit, des déterminations stratégiques dont la cruauté, telle qu'elle se laissait prévoir, devait être dépassée.

On sait que, sous le coup de la défaite, elles n'ont pas été bornées à l'abandon de Varsovie. Succédant au manifeste du grand-duc Nicolas, l'événement en faisait ressortir, de façon humiliante, le caractère présomptueux. Après s'être érigée en champion d'une reconstitution plus ou moins intégrale de la Pologne contre l'Allemagne et l'Autriche, la Russie ne se montrait seulement pas capable de leur interdire l'accès de son propre domaine polonais! Du moins encore, n'y étant pas chez elle, devait-elle s'abstenir d'y renouveler les procédés de guerre mis en pratique, cent ans auparavant, contre Napoléon. Convertir ce pays en glacis désertique pour la protection des territoires proprement russes, c'était l'injustice suprême. Cependant, ni sur le moment, ni depuis, aucune voix dans le camp des libéraux russes ne s'est élevée pour la dénoncer et la flétrir, et je n'en ai conçu aucun étonnement. Mon commerce antérieur avec les représentants de ce parti ne me laissait aucune illusion à leur endroit. Ils manquaient à un degré égal et de préparation politique et d'éducation morale. Sous des dehors corrects et chez quelques-uns même séduisants, ils étaient, à tous les points de vue, foncièrement mal élevés.

Avenue de Wagram, un soir, comme, engagée à

table entre le futur premier président de la Douma et le futur premier élu de Saint-Pétersbourg à cette assemblée, une discussion se prolongeait au fumoir, il me souvient que nous dûmes intervenir pour prévenir un pugilat. Sans en soupçonner toute l'horreur, j'eus dès ce moment aussi quelque pressentiment de ce que serait le drame révolutionnaire, mis en action par de tels protagonistes. Avant qu'il s'ouvrît d'ailleurs à Saint-Pétersbourg, Paris a eu un léger aperçu des désordres et des excès auxquels il devait donner lieu.

VII

Parmi les exilés, volontaires ou non, qui affluaient de Russie en France, les professeurs d'université figuraient en grand nombre, accompagnés d'une théorie d'étudiants et d'étudiantes. Dans les premières années de ce siècle, vidant les chaires, dispersant les auditoires, les mesures policières mises en action par le régime tsariste aux abois ruinaient de fond en comble le haut enseignement au pays de Kovalevski, qui ne pouvait pas plus se passer d'une chaire ou d'une tribune, que Napoléon d'un cheval de bataille. L'idée de remplacer le foyer ainsi détruit par un autre, créé au dehors et libre, ne pouvait manquer, dans ces conditions, de naître au sein de l'émigration russe. Pendant l'exposition de 1900 déjà, quelques cours furent improvisés au Petit Palais, et, bientôt après, le projet d'une École de hautes études à fonder sur les rives de la Seine prit naissance et forme dans les réunions de l'avenue de Wagram. Toujours sur la brèche, avec sa vitalité exubérante, Maxime Maximitch s'employa à

la réaliser, en fournissant les premiers fonds, auxquels devait s'ajouter le produit des inscriptions, ainsi que de dons volontaires. Universellement sympathique, Kovalevski en recueillait à chacune de ses leçons. Un jour, comme il quittait la chaire, une femme, très simplement et presque pauvrement vêtue, l'aborda, et avec beaucoup de timidité, rougissant et balbutiant, elle s'informa de son adresse, voulant, disait-elle, lui porter son obole. Jugeant d'après la mine de l'inconnue que l'offrande serait des plus modestes en effet, il l'engagea à donner suite, séance tenante et sans plus de façon, à sa bonne intention. Comme elle s'excusait, alléguant qu'elle n'avait pas la somme sur elle, il la bouscula :

— Combien ?

— Trente mille francs seulement, pour le moment, murmura-t-elle, toujours embarrassée et comme honteuse. Mais, plus tard, je pourrai faire davantage.

Le lendemain, elle lui remettait un chèque, et, sans lui donner le temps de la remercier, sans s'être fait connaître, elle se sauvait. Il pensa que la signature de l'effet lui apprendrait le nom de la généreuse donatrice; mais, quand il y regarda, il eut une surprise et se crut mystifié : la signature était remplacée par un point d'interrogation. Le grand établissement financier, sur lequel le chèque était tiré, en exécuta pourtant le payement sans difficulté, et, plus tard, Maxime Maximitch trouva le moyen d'en identifier l'auteur : c'était Mme Terechtchenko, la mère du multimillionnaire, qui devait être, après M. Milioukov, le second ministre des affaires étrangères de la Russie révolutionnée. Le grand-père fut un simple paysan.

L'entreprise eut ainsi son existence matérielle assurée, et la dépense n'en était d'ailleurs pas grande. A

proximité de la Sorbonne, l'École partageait une salle avec quelques autres institutions similaires; les professeurs donnaient pour la plupart leur concours gratuitement et ils tenaient conseil dans un café du boulevard Saint-Michel. Je n'y ai pris siège qu'une fois. Bien que sans goût et, je le suppose aussi, sans aptitude pour le professorat, j'avais consenti à faire quelques leçons, mais en posant mes conditions, dont la première et la plus essentielle était que nous resterions sur le terrain purement scientifique. Des engagements formels avaient été pris dans ce sens; mais, dès cette première rencontre officielle avec mes collègues, je dus constater qu'ils n'étaient pas tenus. A quelques exceptions près, tous partageaient mon sentiment; mais ils laissaient faire de Roberty, qui interrompait une démonstration de la « concaténation des effets et des causes » dans certains phénomènes psychiques par des digressions sur les événements du jour, des diatribes contre l'ordre politique et social établi non seulement en Russie mais dans le monde entier et des professions de foi anarchistes. Il obtenait un accueil chaleureux; il trouvait des imitateurs, et, de ce fait, comme les réunions de l'avenue de Wagram, l'École tournait au club, l'atmosphère y devenant de jour en jour plus orageuse.

Aussi puéril qu'inconvenant, le jeu était en même temps dangereux. En dehors des risques personnels qu'il me faisait courir, je devais prévoir que la farce y tournerait tôt ou tard au drame. Nous nous trouvions dans un endroit public et en contact avec des auditoires de composition très mélangée. L'élément sémite y dominait et y faisait sentir son tempérament. Enfin, cette intrusion de la politique dans un domaine où elle n'avait que faire contrariait tous mes instincts. Je

formulai une protestation énergique et j'obtins sans peine gain de cause. De Roberty lui-même faisant amende honorable et promettant d'être plus sage, décision fut prise à l'unanimité de ne plus tolérer à l'avenir de tels écarts, et, pendant quelques semaines, elle fut respectée. D'aventure, de Roberty se trouva absent, rappelé en Russie par les difficultés qui s'aggravaient entre l'administration de son domaine et les paysans. Il reparut, cependant, et fit à l'École une rentrée sensationnelle, en commençant ainsi sa leçon :

— Je reviens du pays des *Obmanov*...

Obman veut dire en russe tromperie, et, à la faveur de ce jeu de mots qui avait mis en défaut la sagacité des censeurs, un journaliste de grande réputation, M. Amphithéatrov, venait de publier un pamphlet extrêmement injurieux contre la famille impériale, incartade qu'il expiait en Sibérie. De Roberty avait soin de n'en commettre qu'à l'étranger. On ne le prenait d'ailleurs pas au sérieux en haut lieu.

En quittant l'École après cette expérience, j'annonçai à Maxime Kovalevski l'intention de n'y plus remettre les pieds, et il était temps! Des scènes tumultueuses s'y produisaient bientôt et aboutissaient à des rixes violentes. On se battit à coups de chaises et le sang coula. La police d'un gouvernement républicain dut suppléer celle du tsar, et la salle fut consignée aux sujets de nationalité russe. Avant peu d'ailleurs aussi, l'École devait perdre sa raison d'être. Les événements se précipitant en Russie, maîtres et élèves allaient y rentrer et je me trouvai engagé à m'y rendre moi-même, pour assister au premier acte du drame, dont la mise en scène s'était en grande partie préparée sous mes yeux.

CHAPITRE VIII

LE PREMIER ACTE

I. Échecs militaires et crises révolutionnaires. La guerre japonaise et ses conséquences. Le régime constitutionnel et l'autocratie. Le caractère particulier du pouvoir absolu en Russie. — II. L'expérience du parlementarisme. Les *Cadets*. Leurs erreurs. Chances qu'elles offrent au gouvernement. Ses maladresses. Agitation grandissante. Émeutes et attentats. — III. Impression exagérée au dehors. La Russie et la presse. Les correspondances du *Figaro*. La formation des légendes. L'auteur veut y aller voir. — IV. En Pologne. Au village Calme complet. Le paysan polonais n'est pas partageur. A Kalisz. Les Juifs. Les *pogroms*. Légende et réalité. — V. Les hobereaux polonais. Le parti de la démocratie nationale et son nouveau chef, M. Roman Dmowski. Ses témérités de langage. L'apprentissage de la vie publique et ses fruits. La Pologne ne bougera pas. A Lodz. *Deutschland über Alles!* Allemands et Polonais. Aberration de la politique russe. A Varsovie. En quête de faits révolutionnaires. Le mystère de la Russie. — VI. A Saint-Pétersbourg. Premières impressions. L'*izvochtchik*, lecteur de journal Au palais de la Tauride. Parlement ou Kermesse? Le gouvernement joue avec le feu. Déjeuner avec un député paysan. Les orateurs de la Douma. Prurit verbal. Les embarras du président. Mouromtsov au fauteuil. Le parti constitutionnel-démocratique à l'assaut du pouvoir. Ses illusions. Ses chances. Faiblesse du gouvernement. — VII. Pourparlers avec les *Cadets*. Une nuit historique. M. Izwolski et M. Milioukov On ne s'entend pas. La politique du tout ou rien. Les *Cadets* croient avoir partie gagnée. Leur erreur partagée par un correspondant du *Times*. La prophétie de M. Wilton La dissolution de la Douma Stolypine. La politique de la force matérielle. Une erreur fatale. — VIII. La propagande révolutionnaire dans le monde ouvrier. Anticipations. A Siéstrioriétsk. Rien ne bouge encore. Un *Cadet* polonais. Alexandre Lednicki. Pologne et Russie. L'avenir des deux

pays. Erreur du sentiment public en Russie. Un projet de campagne dans la presse russe.

I

Même quand elles devaient lui valoir de grands succès et des accroissements de territoire considérables, sous Pierre le Grand ou Alexandre Ier, les guerres que la Russie a conduites ont communément débuté par des désastres, dont l'effet était de provoquer un mouvement de dissociation dans la masse peu homogène et mal consolidée de l'immense conglomérat de peuples réunis sous le sceptre des tsars. Depuis le commencement du dix-neuvième siècle, en sus des courants à tendance séparatiste ainsi déterminés dans la population allogène, ces crises en ont suscité d'autres, où, se faisant jour, des velléités d'émancipation ont mis en branle le noyau indigène lui-même. En 1812, après avoir, dans sa marche sur Moscou, soulevé au passage la Pologne et la Lituanie, Napoléon a pris contact avec divers groupes de mécontents russes, partisans d'une réforme politique plus ou moins radicale, et reçu de leur part des ouvertures, au sujet desquelles des indications précises font défaut, mais dont la réalité semble établie. Aux jours de Plevna, bien que la Pologne demeurât sous le coup de la dépression consécutive à l'échec de l'insurrection de 1861-1863 et à ses douloureuses conséquences, une certaine agitation n'a pas laissé de se reproduire dans le pays. Les autorités russes y relâchaient à ce moment leur prise, pour éviter précisément un nouveau soulèvement; mais, en un cercle vicieux, cette tactique y portait. Il me souvient d'avoir, à cette époque, entendu

le dialogue suivant, engagé dans un restaurant de Varsovie entre un officier russe et un voisin de table polonais, qui donnait des signes manifestes de satisfaction à la lecture des bulletins relatant les victoires d'Osman Pacha :

— Vous aimez donc bien les Turcs, monsieur ?

— Eh, colonel, j'aimerais le choléra, s'il pouvait vous faire tous crever ici !

On en était là ! Et c'est miracle qu'avec les signes de détresse et de faiblesse qu'il multipliait, le gouvernement russe ne se soit pas sur l'heure mis en plus grande difficulté dans cette partie de son domaine. Il devait, cependant, suivre les mêmes errements après Moukhden et Tsou-Shima, et, cette fois, la Russie tout entière fut en fermentation. Après l'affaire de Hull, l'amiral Doubassov arrivant à Paris pour négocier un accommodement avec l'Angleterre, il n'a pas paru avenue de Wagram, mais presque tous les personnages de sa suite, officiers de marine et jurisconsultes, y ont fréquenté et y ont fait entendre un langage des plus violents. Plus que les habitués, ils se montraient acquis à l'idée d'un bouleversement politique complet, et le peu de souci que, malgré leur situation officielle, ils prenaient de cacher leur sentiment était par lui-même significatif. Une fois de plus, le gouvernement cédait du terrain, et, à ce coup, il devait aller jusqu'à la capitulation.

Il eût été difficile de la rendre plus déplaisante. Le pays était doté d'une constitution et d'une représentation nationale, mais l'une et l'autre ajustées de guingois au vieil appareil bureaucratique, qui retenait la plénitude de ses anciennes attributions et surplombées par la masse lourde de l'autocratie, qui n'abdiquait rien de ses prérogatives. L'Allemagne prussianisée

offrait bien à la vue une construction composite d'apparence semblable; la contradiction intime des parties juxtaposées s'y montrait cependant moindre, car, même aux mains de Nicolas II, le *samodièrjavié* était, au moins en principe, un élément de pouvoir autrement exclusif de toute autorité rivale que le *Kaiserthum*. Tel que l'histoire l'avait élaboré au cours des deux derniers siècles, il n'attribuait pas seulement au souverain un rôle d'arbitrage suprême dans la détermination des grandes lignes de la vie politique et sociale de l'État; il comportait son intervention directe dans les moindres détails de l'existence collective ou individuelle. Paul Ier s'occupait de régler l'heure des repas pris en famille par ses sujets et il avait son mot à dire pour l'ordonnance des menus. Sans aller si loin, ses successeurs ne laissaient pas de suivre les mêmes errements.

Ce souvenir me revient d'un de mes séjours en Russie. Ayant à expédier une dépêche urgente, je me vis interdire l'accès de l'unique bureau télégraphique de la région, un district peu fréquenté du Sud-Ouest, où je me trouvais. Ce bureau faisait partie des services d'une gare où quelques heures auparavant, le train impérial avait été retenu quelque temps par un accident de machine. Au cours de cet arrêt imprévu, le souverain avait quitté son wagon, et, arpentant le quai, il avait avisé un officier du génie qui s'employait à donner les ordres de circonstance. Il avait d'aventure remarqué que cet homme portait des éperons; il en avait été choqué et en avait fait l'observation à un personnage de sa suite.

— *Polagaiétsia*, avait répondu celui-ci, en employant une formule usuelle, dont le sens dans l'espèce était : « les éperons sont d'ordonnance. »

— *Vzdor !* (c'est une sottise), avait répliqué le maître d'un air irrité; après quoi, la locomotive se trouvant remise en état, il avait regagné sa voiture.

Depuis ce moment, le bureau du télégraphe était occupé à expédier, à travers l'empire entier, des dépêches portant, à l'adresse des autorités compétentes, l'avis du changement de tenue, décidé dans les conditions que je viens d'indiquer.

A quelque temps de là, j'eus, dans ma maison de campagne polonaise, la surprise d'un tremblement de terre, sous forme d'une nuée de *tchinovniks* pétersbourgeois, magistrats et policiers, s'abattant en ce lieu paisible et le mettant sens dessus dessous pendant plusieurs mois. La cause ? Une vulgaire affaire de vol, dont un des miens avait été victime et qui se trouvait classée depuis l'année précédente. Ni l'objet dérobé, un portefeuille contenant une somme assez ronde, ni l'auteur du larcin n'avaient été découverts, ainsi qu'il arrivait habituellement sous un régime dont Raspoutine, voleur renommé de chevaux et personnage en réputation de sainteté, a été une illustration éclatante, et la découverte ne devait jamais être faite; mais, pour une raison que je ne saurais deviner, et peut-être sans raison, cette affaire avait été comprise dans un rapport destiné à l'empereur, et, dans une intention dont il n'a pas livré le secret, ou peut-être sans intention, le souverain avait marqué la page d'un coup de crayon rouge. Le tremblement de terre en était résulté.

A la même époque encore, je me trouvai intéressé au règlement d'une succession, dont le *de cujus* avait disposé au mépris absolu des lois en vigueur, et je fus informé que, bien que légalement nul, le testament serait exécuté, parce qu'il avait reçu l'approbation de Sa Majesté. C'est ainsi que, dans les dernières années

de son existence, le *samodiérjavié* a fonctionné, en une exagération de son principe qui ne pouvait manquer de lui être fatale. Les lecteurs familiers avec l'histoire de la Russie savent qu'il n'en a pas toujours été de même. Le principe comportait à l'origine et a longtemps admis une délégation très large de pouvoirs, n'excluant en droit l'intervention de l'autocrate d'aucune sphère, mais la réduisant en fait à des cas et des espèces assez restreints. Jusqu'à Nicolas II, aucun souverain russe n'a exercé, par exemple, le commandement de ses armées, et Pierre le Grand se déchargeait sur le *prince-César* Romodanovski de la portion représentative elle-même de sa fonction.

Sans qu'il y prît garde, sans qu'il eût à aucun degré le tempérament d'un despote, par esprit de scrupule et dans le souci de ne rien aliéner de l'héritage d'autorité dont il était le dépositaire, le faible et timide Nicolas II a suivi les errements de Paul Ier, en même temps que, sous la pression des événements, désastres de la guerre japonaise et irritation en résultant parmi ses sujets, il concevait, à l'exemple d'Alexandre Ier, la possibilité de combiner le maintien intégral du pouvoir absolu avec l'instauration d'un régime constitutionnel et représentatif.

II

J'ai cru sur le moment et je crois encore que, dans une certaine mesure, l'expérience aurait pu réussir, c'est-à-dire ménager au tsarisme expirant quelques années d'une existence plus ou moins paisible, si elle avait été instituée dans des conditions moins aventureuses et absurdes de toute façon.

En improvisant un appel au suffrage universel, le gouvernement chargé par Nicolas II de cette opération avait profondément remué l'océan russe; il avait soulevé des lames de fond, dont il ne soupçonnait pas la puissance et dont le commandement lui échappait d'autant plus entièrement que le mouvement ainsi créé manquait lui-même à la fois de cohésion et de direction. Dans le terrible et douloureux travail d'enfantement qui commençait alors et où ce pays se débat encore, sans qu'il réussisse à dégager du chaos des idées et des passions les éléments primordiaux du devenir auquel il aspire, les *Cadets* seuls s'étaient trouvés en mesure de donner à leur programme, pour autant qu'ils en avaient un, et à leur action une apparence tout au moins de consistance et de dessein déterminé. Ils constituaient un parti, sinon très homogène, du moins pourvu d'un rudiment d'organisation, et ils avaient ainsi réussi à se pousser en bloc compact à la chambre basse, où ils étaient arrivés en majorité énorme. Ils attribuaient à ce succès une importance exagérée, en se faisant de l'Assemblée elle-même où ils entraient ainsi en triomphateurs une idée qui ne répondait à aucune réalité. Dans le nouvel édifice pseudo-constitutionnel, la Douma figurait essentiellement comme motif décoratif. Au titre même d'organe de consultation, sa compétence était extrêmement réduite; les objets les plus importants et notamment le contrôle d'une grande partie du budget y étaient, en effet, soustraits. Les *Cadets* se donnaient, cependant, l'illusion de tenir tous les pouvoirs ou du moins d'en opérer la conquête. Ils se voyaient maîtres du pays et, élargissant leurs ambitions et leurs desseins à la mesure de cette présomption, ils se montraient disposés à entrer résolument dans les voies révolutionnaires.

Malgré cela, la possibilité n'était pas encore exclue pour le gouvernement de prendre en main cet appareil, si indocile et désordonné qu'il parût, et de l'adapter, comme le Reichstag allemand, à la fonction d'une soupape de sûreté. Comme toutes les assemblées, mais avec plus de violence, à raison d'une continence séculaire dont ses membres se ressentaient, celle-ci était possédée du prurit verbal. Tous les députés, paysans illettrés compris, avaient leur mot à dire sur tous les sujets, et, une fois à la tribune, ils avaient peine à la quitter. Si longtemps muette, la Russie se débondait. Le bon sens commandait de laisser parler ces orateurs naturellement portés à se satisfaire avec des discours, et, pour autant qu'ils se montraient impatients aussi de faire œuvre de législation, la raison conseillait de les occuper. Réservant en fait au gouvernement le droit d'initiative pour la présentation des projets de loi, la constitution y supprimait tout danger d'entreprises radicales, en dehors desquelles la matière législative ne manquait pas. D'autre part, la verbosité elle-même des orateurs servait de correctif aux témérités de leur pensée, faisant office du plus efficace instrument d'obstruction. Enfin, moins substantiel était le plat ainsi offert aux aspirations libérales qui se faisaient jour dans ce pays, plus il convenait d'y compenser l'indigence du fond par le luxe des formes.

A tous ces points de vue, l'attitude et la tactique adoptées par le gouvernement de Nicolas II ont été un double défi porté à la logique de la situation comme à la patience du peuple russe. Les bureaucrates au pouvoir ont gêné autant qu'ils en ont eu le moyen la liberté de la tribune; ils ont affecté à l'endroit de la représentation nationale le mépris le plus insultant, et, en trois mois de législature, jusqu'à la dissolution

de la première Douma, le seul projet de loi dont ils l'aient saisie visait la construction d'une buanderie!

En même temps, par rapport aux allogènes, leur politique se dressait contre le principe lui-même dont le nouveau régime procédait. Elle se rencontrait, il est vrai, sur ce point, avec le sentiment de la grande majorité des Russes, même dans le camp libéral. Par le jeu d'une loi électorale basée, comme la justice la plus élémentaire le réclamait, sur l'égalité de droits pour tous les sujets de l'empire, les Polonais en particulier étaient arrivés en assez grand nombre dans les deux assemblées. Ils l'avaient emporté au scrutin, même dans les provinces à population en majorité petite-russienne, où ils représentaient l'élément de culture. Ils comptaient ainsi dans la balance des partis et obligeaient de compter avec eux. Ils étaient en mesure de faire valoir leurs droits et de défendre leurs intérêts. Par un effet de ce défaut d'éducation politique et morale que j'ai signalé plus haut, après avoir admis et prôné le principe, les libéraux russes se cabraient devant les conséquences de son application. Les Polonais paraissant au Parlement en nombre imposant, les *Cadets* eux-mêmes inclinaient à admettre qu'ils y étaient de trop, ou du moins qu'ils y occupaient trop de place, et la formule : « Le Parlement russe aux Russes! » recueillit l'adhésion à peu près universelle.

Mais, chaque jour davantage, le fonctionnement de ce Parlement révélait en lui une comédie pitoyable, et, dans ces conditions, loin de devenir un instrument d'apaisement, l'expérience ne faisait qu'augmenter dans tous les milieux l'agitation qu'elle était destinée à conjurer, en provoquant une recrudescence de ses effets habituels en Russie : émeutes et attentats meurtriers. Ils se multipliaient sur toute l'étendue de l'em-

pire, sans que, tout en recourant aux mesures de répression usuelles, les autorités chargées du maintien de l'ordre public parussent capables de tenir tête à l'orage. Il grondait de plus en plus fort, semblant annoncer des complications redoutables.

III

Au dehors, et particulièrement en France, les nouvelles recueillies au sujet de cette crise tendaient à en amplifier encore la gravité, comme si, ébranlée par elle, la bastille autocratique eût été déjà sur le point de crouler; comme si, lui donnant l'assaut, les *Cadets* eussent été près d'y faire brèche et d'y pénétrer en vainqueurs. Le phénomène se reproduisait en cette occasion, auquel l'affaire Dreyfus a dû le retentissement qu'elle a obtenu à travers le monde entier. Les correspondants des journaux étrangers en France appartiennent traditionnellement et quasi exclusivement à la race juive. Aucune exception à cette règle n'est, depuis quarante ans, parvenue à ma connaissance. Ces informateurs ont naturellement haussé l'importance du déni supposé de justice dont un de leurs coreligionnaires devenait victime et ont passionné le débat soulevé autour de l'incident. De même, en 1905-1906, les correspondants des journaux étrangers en Russie y ont vu les événements à travers des verres grossissants, parce que les circonstances voulaient qu'ils prissent langue chez les *Cadets*, qui constituaient assurément l'élément le plus représentatif dans le pays et qui se plaisaient à y dramatiser une situation où ils comptaient jouer un rôle décisif. La

prévision de leur avènement prochain au pouvoir, préface d'une transformation complète de la Russie, fut ainsi accréditée à l'étranger, jusque dans les milieux les moins disposés naturellement à envisager une telle éventualité avec faveur, et on y inclina à en prendre son parti. Il le fallait bien, pensait-on, si le maintien de l'alliance russe devait être à ce prix. Ne s'est-on pas, depuis, au même lieu, accommodé de Kérenski, d'aucuns se prononçant même pour qu'on « causât » avec les Bolcheviks? Les *Cadets* avaient encore meilleur aspect, et, aux yeux des moins bien prévenus à leur égard, une entente avec eux arrivait à passer pour « la carte forcée ». Mais, ils réussissaient assez généralement à avoir une bonne presse. Sous la signature de M. Raymond Recouly, je lisais dans le *Figaro* des correspondances de Russie où leur triomphe et la réalisation de leur programme, partage des terres compris, étaient annoncés comme imminents et présentés sous des couleurs plaisantes.

Je ne croyais ni à l'excellence de ce programme ni à la possibilité de son application prochaine. Bien que, me trouvant à Paris, je ne fusse pas en mesure de prendre une idée exacte de ce qui se passait là-bas, la connaissance que j'avais des choses du pays ne me permettait pas d'admettre que le développement des événements pût y être aussi rapide, et mon expérience d'historien me mettait en défiance à l'endroit des rapports qui nous étaient faits à leur sujet. Au regard des faits susceptibles de donner une impression très vive, l'exagération dans l'ensemble et l'inexactitude dans le détail sont, même dans les transmissions directes et immédiates, une loi constante de la psychologie humaine. J'en devais, douze années plus tard, faire la constatation au cours des heures cruelles que Paris a

vécues sous la pluie diurne et nocturne des torpilles et des obus boches. Non seulement à distance, en province, les effets de ces bombardements, si terribles qu'ils fussent, étaient monstrueusement grossis, mais sur les lieux mêmes ils donnaient lieu à des légendes plus ou moins éloignées de la vérité.

Un jour, comme un bruit particulièrement strident me faisait croire à la chute d'un projectile dans le voisinage assez proche de mon logis parisien, je sortis pour m'en assurer. Des passants, deux hommes d'âge mûr et une femme, m'indiquèrent une maison, voisine en effet, qu'ils venaient de quitter, disaient-ils, et devant laquelle l'obus était tombé. Ils donnaient des indications abondantes et précises, dont, en me rendant à l'endroit désigné, je dus, cependant, reconnaître l'inexactitude complète. La chute s'était produite dans une autre rue et avec des résultats entièrement différents.

Après la lecture d'un des articles de son correspondant, je fis part à Gaston Calmette de mon sentiment, en ajoutant que, sous peu de jours, je comptais en vérifier la justesse expérimentalement. Je me proposais, en effet, d'y aller voir, et j'avais retenu déjà ma place dans le Nord-Express. D'emblée, il m'offrit les colonnes de son journal, pour y faire part de ce que je verrais, et je ne me fis pas prier. Je demande pardon à mon confrère du *Figaro* d'avoir, en cette circonstance, usurpé momentanément sa place. Le reportage n'est pas de ma partie; mais j'avais la conviction que l'opinion française était engagée dans une fausse voie, au risque de conséquences les plus préjudiciables à des intérêts d'importance capitale, et je devais, en effet, être, sauf erreur, le premier, dans la presse européenne, à mettre les choses sur ce point dans leur

vrai jour. Il m'a suffi pour cela de me rendre sur place, d'ouvrir les yeux et d'abdiquer toute prévention. Mais, mes relations antérieures avec les *Cadets* m'y ont assurément aidé. J'avais par avance pris exactement leur mesure.

IV

Ma première curiosité était, comme de raison, pour ce qui se passait chez moi, sur les rives de la Prosna. Les nouvelles répandues au dehors représentaient ma patrie comme livrée, elle aussi, à la fièvre insurrectionnelle et révolutionnaire, et Kalisz comme le théâtre d'événements dramatiques. La prouesse était rapportée d'un officier de la garnison dans la voiture duquel une bombe avait été jetée et qui, cueillant le projectile au vol, l'avait tranquillement déposé sur ses genoux. Et, des récits ainsi mis en circulation, l'impression résultait que ces actes terroristes étaient quotidiens dans la ville et dans tout le pays polonais.

Je trouvai, cependant, mon village plongé dans une quiétude complète; plus paisible même, à ce qui me parut, que je ne l'avais laissé à mon dernier séjour, phénomène que j'attribuai à la suppression de l'unique cabaret qui s'y trouvait. Préludant à l'interdiction, qui devait être décrétée dix années plus tard, de toute consommation de boissons fortes, le gouvernement venait d'en monopoliser la vente dans les magasins de l'État, qui n'existaient que dans les villes. La mesure me dépossédait, sans indemnité, de certains droits régaliens dont le produit constituait une part importante de mon revenu, et je m'en consolai sans peine; mais j'observai, non sans quelque surprise, que les

paysans du village enduraient tout aussi patiemment le nouvel ordre de choses, qui les privait du seul lieu de réunion et de récréation qu'ils eussent à leur disposition, et j'en conclus que des gens aussi accommodants ne pouvaient être pour le régime établi des adversaires bien redoutables.

J'opérai dans ce milieu des sondages discrets au sujet de la question agraire, et je constatai qu'une propagande active dans le sens du programme mis en avant par les *Cadets* était exercée de ce côté; mais il ne me parut pas qu'elle rencontrât un accueil sympathique. Le partage des terres? Oui, s'il s'agissait d'une répétition de ce qui avait été fait en 1861. Mes voisins des chaumières ne répugnaient pas à prendre possession d'une portion nouvelle de mon domaine, ou même de tout ce qui en restait. Mais ils avaient très bien compris que ce n'était pas de cela qu'il retournait cette fois. Partage intégral sur la base de l'égalité des lots? Ah! mais non! Depuis quarante ans, plus d'un avait considérablement arrondi le sien et n'entendait pas en abandonner la moindre parcelle. Cette région contenait un certain nombre de familles de paysans où, constituée en forme de majorat au bénéfice des filles aînées, comme en pays basque, la propriété foncière affectait un caractère aristocratique très prononcé. Il s'en trouvait une dans mon village dont les titres remontaient au roi Sobieski, attestés par des parchemins soigneusement conservés. Une maison qui possède des archives est peu susceptible de devenir accessible aux idées révolutionnaires, et l'influence de ces foyers d'esprit conservateur demeurait grande. Mon impression très nette fut que rien ne bougerait là.

La question agraire était posée, comme elle l'est aujourd'hui encore, en dehors du milieu directement

intéressé, sur un terrain d'agitation révolutionnaire, où le parti socialiste, recruté principalement dans le monde intellectuel, travaillait seul à remuer les masses paysannes avec ce brandon.

J'allai à Kalisz et n'y trouvai aucune apparence de trouble. Dans les rues, la troupe familière des enfants d'Israël désœuvrés se laissait voir, comme à l'ordinaire, déambulant placidement : signe certain d'un état atmosphérique peu chargé d'électricité. La moindre menace d'une de ces bourrasques récurrentes, auxquelles on a donné le nom popularisé de *pogroms*, suffit à faire rentrer sous terre cette partie de la population, et les *pogroms* sont habituellement très loin de répondre à l'image terrifiante qu'ils ont prise dans l'esprit du public européen, à la faveur d'une légende industrieusement propagée. Ils prennent d'abord le plus souvent forme de représailles, provoquées par quelque fait particulièrement irritant de parasitisme ou de fanatisme racial, et, assurément injustifiables, ils font généralement plus de bruit que de mal, se réduisant à quelques bourrades, au sac de quelques boutiques et à l'éventrement de quelques-uns de ces lits de plumes où la paresse orientale des sectateurs du Talmud est accoutumée à se vautrer et qui constituent souvent aussi le seul luxe de leurs sordides demeures. C'est tout, mais c'est assez pour que, de bourgade en bourgade, le peuple d'Israël, élevant la voix à l'unisson, une clameur monte au ciel, à faire croire que, rendu à la vie et au pouvoir, Hérode a repris son œuvre, dont le caractère sanguinaire a d'ailleurs été probablement aussi quelque peu exagéré.

Les Polonais ont, de ce chef, encouru récemment des imputations qui ont trop facilement obtenu créance à travers le monde, sans égard pour des

antécédents historiques bien faits, cependant, pour mettre en garde, sur ce point, les esprits réfléchis. L'esprit de tolérance a été, tout au long de son cours, un des traits les plus saillants comme les plus constants de l'histoire polonaise, et les Juifs en ont largement bénéficié. Dans les localités polonaises, d'autre part, où les *pogroms* se produisent le plus fréquemment, les représentants de cette race sont communément en majorité et bien plus en situation d'exercer des violences que d'en subir.

Pour ce qui est des Russes, il serait sans doute paradoxal pour un Polonais de se porter garant de la douceur de leurs mœurs; il ne lui convient cependant pas davantage de s'en tenir, sur ce point, aux seules impressions résultant d'une querelle de famille, où les torts ont été réciproques, bien qu'assurément très inégaux. L'argument communément tiré, à ce propos, de la « barbarie » que les Juifs ne se font pas faute de dénoncer chez leurs prétendus bourreaux ne saurait valoir non plus. Les « Huns modernes », comme on les appelle, sont un peuple de très haute culture. Les traits les plus caractéristiques du tempérament russe se laissent reconnaître dans cette passivité et cette capacité de souffrance dont, les érigeant en principe, Tolstoy a tiré sa doctrine de la non-résistance au mal et dont, sous l'étreinte du Bolchevisme, son peuple donne depuis deux ans une démonstration impressionnante. Ayant, depuis des siècles, subi et accepté docilement des régimes extrêmement sévères, il en a, à certains égards, contracté la rudesse; mais il n'est habituellement ni méchant, ni cruel. Si, parmi mes lecteurs, il s'en trouve qui ont eu, en Allemagne, des compagnons de captivité de cette origine, je suis certain de ne pas être démenti par eux.

Mais encore, la bonté est un produit de culture. A l'état sauvage, elle ne se laisse observer nulle part dans l'ordre de la création, et, en dehors même de l'histoire des guerres, la pratique perpétuée de certains sports, chasse, boxe, tir aux pigeons, atteste qu'au plus haut degré d'évolution intellectuelle et morale où ils soient parvenus, peuples et individus gardent un résidu de férocité, plus ou moins profondément refoulé, masqué et contenu par l'éducation, mais susceptible de reparaître à la surface et de retrouver toute sa vigueur sous l'influence de l'instinct de conservation ou de tout autre stimulant. Chez les Russes, derniers venus dans la civilisation européenne, ce résidu est à fleur de peau.

Des Bolchevistes repentants ont été recueillis et enrôlés par les Anglais dans la région d'Arkhangel. Rééquipés et réconfortés par une nourriture abondante, après avoir reçu des uniformes kaki, de nouveaux drapeaux et la bénédiction de leurs popes, ils se montrent pleins de zèle pour la cause à laquelle ils se sont ralliés et ils donnent pleine satisfaction à leurs nouveaux chefs. Soudain, le bruit se répand que la côte du nord va être évacuée par les Alliés et livrée à un retour offensif du Bolchevisme, ainsi qu'à ses représailles Cela suffit pour que ces mêmes hommes ne songent plus qu'à regagner la faveur de leurs anciens compagnons d'armes, et, la nuit suivante, lâchement, ignoblement, ils assassinent quelques-uns de leurs officiers. L'instinct de conservation a parlé et la bête féroce a reparu. Cependant, ces assassins sont des soldats chevronnés, des vétérans de la grande guerre ; beaucoup portent la croix de Saint-Georges, et, la veille, ceux de leurs officiers qui ont survécu l'attestent, ils se montraient de très bons enfants.

Le peuple russe tout entier est encore voisin de l'enfance, et l'enfance cède aisément aux plus mauvais appels de la nature. Les petits chiens, les papillons et tous les animaux sans défense l'apprennent à leurs dépens. D'autre part, dans les phénomènes dont le Bolchevisme nous montre le spectacle affligeant, il convient de faire la part des éléments étrangers. On sait la place qu'y tiennent les agents allemands, les mercenaires chinois ou lettons et les chefs d'origine israélite. De tous les *pogroms* dont la Russie a été le théâtre en ces derniers temps, le plus réel et à coup sûr le plus terrible est celui que, par une application implacable de la loi mosaïque du talion, les victimes d'autres lois mal inspirées infligent depuis deux ans à leurs anciens oppresseurs.

Mais je dois revenir à Kalisz et à ses environs.

V

Après huit jours de séjour dans ce coin de terre polonaise, je n'y découvrais de symptômes d'agitation que parmi les hobereaux de mon voisinage. Aucun ne se reconnaissait plus d'attaches avec le parti de l'entente polono-russe, qui avait antérieurement recruté la plupart de ses adhérents dans ce milieu. Le groupe des *ugodowcy* avait eu beau changer d'étiquette : sous le nom de *réaliste* qu'il prenait maintenant, il demeurait discrédité. S'opposant à lui, le parti de la *démocratie nationale*, quelque peu apparenté à celui des *Cadets*, ralliait jusqu'à la haute aristocratie du pays. Mais il était en passe de se donner un nouveau chef, qui, contre ce que ses antécédents annonçaient, ne se

montrait pas disposé à lui faire prendre une attitude intransigeante.

C'est encore une particularité du tempérament propre au peuple polonais de procéder dans ces choix de façon impulsive et déconcertante. L'homme choisi est souvent un inconnu de la veille, que rien ne recommande à la faveur et à la confiance dont il devient brusquement l'objet. Il semble tomber des nues, ainsi qu'un aérolithe. M. Roman Dmowski, dont on connaît la carrière ultérieure, arrivait de Galicie, où, journaliste naguère obscur, il ne s'était signalé que par la violence des mêmes sentiments qu'il devait plus tard répudier avec une égale résolution. Russophobe farouche, il avait recommandé à ses compatriotes, sujets du tsar, de ne rien solliciter, mais de tout prendre, — « avec les ongles », à défaut d'autres armes. Ces bravades lui avaient valu à Varsovie quelque popularité. En 1906, il demeurait cependant encore *homo novus,* à ce point qu'il n'avait même pas figuré parmi les candidats à la députation, bien que le parti de la *démocratie nouvelle,* auquel il se ralliait après quelques hésitations, triomphât au scrutin. Mais, remuant, bruyant comme le journal *Dzwon (la Cloche)* qu'il rédigeait, et habile manœuvrier, il passait pour inspirer et diriger les élus. A Varsovie et même à Saint-Pétersbourg, auprès du Cercle *(Kolo Polskie)* constitué par la députation polonaise, il s'érigeait en *spiritus movens*, en même temps que, prompt à faire son profit des leçons de l'expérience, il s'assagissait rapidement, au point de renchérir sur les *ententistes* les plus déterminés.

Tout compte fait, je me persuadai que je devais chercher ailleurs ne fût-ce que les prodromes de cette

révolution dont mon confrère du *Figaro* annonçait l'imminence.

Je fus vivement engagé par mon entourage à ne pas me risquer à Varsovie. Kalisz, m'entendais-je dire, traversait momentanément une période d'accalmie; mais on ne pouvait faire un pas dans les rues de l'ancienne capitale polonaise sans être assailli par des révolutionnaires ou des gendarmes, invité à lever les bras en l'air et passé à tabac dans les deux cas, si on échappait au pire. Je décidai d'en braver la chance; mais, à mi-chemin, Lodz me donna une nouvelle déception.

Toutes ses cheminées fumantes, le Manchester polonais paraissait en pleine activité de travail pacifique. Le seul chant subversif qui s'y fît entendre était le *Deutschland über alles!* dont les autorités russes n'empêchaient pas les éclats. Se trouvant en nombre dans la ville, les Allemands faisaient comme s'ils y étaient chez eux et on les laissait faire. Ils avaient leurs écoles, leurs sociétés de gymnastique, lisez de préparation militaire, d'autres d'éducation mutuelle, lisez de propagande politique, des *Vereine* de toute espèce par douzaines. C'est tout juste s'ils ne prenaient pas le commandement de la place et s'ils y toléraient la présence des Polonais qui, eux, auraient encouru une comparution devant la cour martiale, s'ils s'étaient avisés d'entonner leur hymne national. Car, telle était la politique du gouvernement russe dans ce pays, à la veille du jour où, pour combattre ces mêmes Allemands, il allait faire appel à ces mêmes Polonais, traités par lui en *outlaws* depuis cinquante ans!

Arrivant à Varsovie à six heures du soir, je me fis conduire à l'hôtel Bristol, et, sur tout le parcours, dans les artères principales de la ville, encore éclai-

rées par le soleil de juillet, je ne découvris rien qui accusât les désordres dont on m'avait fait un épouvantail. Le faubourg de Cracovie, où se trouve l'auberge que j'avais choisie, présentait son aspect habituel d'animation élégante. Je dînai dans une salle où mes voisins de table semblaient essentiellement absorbés par le souci de bien manger, et, mon repas terminé, prenant la précaution de laisser à l'hôtel mon portefeuille et ma montre, je sortis avec la ferme résolution de ne pas rentrer avant que je ne fisse connaissance avec l'une au moins des deux catégories d'apaches qui arrêtaient les passants en leur faisant lever les bras en l'air. Je suis bon marcheur, et, à onze heures du soir, j'avais parcouru les principaux quartiers de la ville, mais je revenais bredouille. Personne ne m'avait accosté, si ce n'est quelques promeneuses attardées, dont les préoccupations étaient de toute évidence étrangères à la politique. Varsovie ressemblait à Kalisz et à Lodz, et je devais chercher la révolution plus loin. Le lendemain, je montai dans le train de Saint-Pétersbourg, qui ne s'appelait pas encore Petrograd ; mais j'y trouvai des Varsoviens, qui s'informèrent des impressions que me laissait mon séjour dans leur ville.

— N'est-ce pas que c'est terrible !

— Quoi?

— Mais ces bandits qui, au premier pas que vous faites dans la rue, vous arrêtent...

Je commençais à douter que j'eusse chance de trouver la révolution à Saint-Pétersbourg même.

La formation des légendes obéit à des lois spéciales, dans le mécanisme desquelles l'imagination des masses, surexcitée par des causes d'ordre moral plutôt que matériel, joue un rôle capital, se montrant sus-

ceptible non seulement de déformer et d'amplifier démesurément certains faits, mais de les inventer de toutes pièces, en créant elle-même la matière sur laquelle porte son travail. A l'heure encore où j'écris ces lignes, et où, d'après le témoignage concordant de cent témoins, plus dignes de foi les uns que les autres, la Russie se débat dans un cataclysme si épouvantable qu'on a peine à s'en figurer l'horreur, j'hésite quelque peu à en admettre la pleine réalité, et la durée elle-même du phénomène m'incline au doute. A ce degré de décompositiou, un organisme peut-il demeurer si longtemps en vie? Se portant à une telle folie de destruction et de tyrannie, un régime ne doit-il pas provoquer plus tôt l'inévitable réaction? En Russie, il est vrai, à raison des dimensions immenses, du peu de développement des centres nerveux et du caractère inconsistant, mal agrégé, maintenu en quelque sorte à l'état moléculaire, du conglomérat hétéroclite portant ce nom, tous les procès organiques sont lents, en même temps que ce corps se trouve en mesure d'endurer plus longtemps, sans en éprouver une atteinte mortelle, des épreuves auxquelles un autre, plus articulé, ne résisterait pas.

Malgré tout, dans les rapports qui nous sont faits sur la situation de ce pays, je ne puis m'empêcher de soupçonner une part d'imagination. Le drame est terrible; mais quelques-unes de ses victimes elles-mêmes me portent à croire que nous en recevons une image inexacte et amplifiée toujours. Au lendemain de l'avènement de Lénine et de ses compagnons, évadée de Petrograd, après de dramatiques péripéties, et réfugiée en France, la femme d'un haut fonctionnaire de l'ancien régime me confiait sa détresse. De la grande fortune qu'elle possédait, terres, capitaux, bijoux, il

lui restait juste de quoi vivre chichement pendant six mois.

— Et après?

— Peut-être Dieu aura-t-il pitié de la Russie et ce cauchemar prendra fin...

— Mais, dans le cas contraire?

— J'ai du courage; avec le dernier argent que je garderai dans ma bourse, je ferai l'emplette d'un revolver, et...

Je l'ai revue, il y a quelques semaines, à Nice. Elle gémissait toujours sur les malheurs de sa patrie et s'apitoyait sur son sort; mais elle portait une toilette élégante et elle revenait de Monte-Carlo! De combien aussi d'autres victimes de la barbarie de Lénine et de ses sbires avons-nous pleuré la mort, qui nous était contée dans tous ses détails, atrocement émouvants, et combien d'entre elles avons-nous, depuis, retrouvées avec joie parmi les vivants! L'empereur lui-même, sa femme et ses enfants seraient du nombre que je n'en concevrais aucune surprise. Les époques troublées enfantent communément des mystères, et, même à l'état normal, la Russie en était pleine.

VI

A la gare de Saint-Pétersbourg, mon scepticisme fut un moment ébranlé. *L'izvochtchik* dont je fis choix pour me conduire à l'Hôtel d'Europe était un *pareyne* (gars) imberbe et je vis que je lui faisais quitter la lecture d'un journal où il paraissait fort absorbé. Cela pouvait bien pour le coup, dans ce pays, passer pour un symptôme grave. Mais, à l'hôtel, je fus accueilli par le son

bruyant d'un orchestre de tsiganes, qui ne jouait pas la *Marseillaise,* et, au Palais de la Tauride même où j'eus hâte de me rendre, le spectacle qui s'offrit à mes yeux évoquait moins l'idée d'une tragédie politique que d'une kermesse. Non pas que les éléments d'une complication dramatique y fissent défaut. Le gouvernement qui présidait à cette expérience semblait avoir pris plaisir à les y accumuler, comme s'il voulait se donner le divertissement de jouer avec le feu. Le palais législatif était, de quelque façon, mis en contact avec la rue. On entrait dans l'ancienne demeure du plus aimé des favoris de Catherine II à peu près comme dans un moulin, et la promiscuité des députés avec la foule y était complète. Hommes et femmes représentant toutes les classes de la société se mêlaient aux députés non seulement dans la salle des pas perdus attenant à celle des séances, mais dans toutes les autres parties de l'édifice, qui comprenaient un restaurant, des salons de thé, des fumoirs. Dans le parc, également ouvert au public, des groupes sympathiques se formaient. Partout il y avait foule; on déjeunait, on dînait, on fumait en commun, commentant les événements du jour et les incidents de séance, donnant un écho sonore aux discours prononcés et y introduisant un complément de passion. Un spectateur familiarisé avec les mœurs parlementaires des pays d'Occident recevait de cette mise en scène une impression analogue à celle que donnent, au réveil, certains rêves : une sensation de quelque chose d'irréel, d'invraisemblable, de fou. Mais le jeu n'était-il pas dangereux? Dîneurs, fumeurs et discoureurs avaient bien l'air, pour la plupart, d'être là à une partie de plaisir, qui leur donnait beaucoup d'amusement. Mais qu'en pensaient et *à quoi* pensaient ces paysans,

quifiguraient en grand nombre parmi les députés, sur lesquels les *Cadets* avaient fondé des espérances et des calculs aventureux et qui, tranchant sur la masse bruyante et joyeuse, avec des visages graves et des allures compassées, semblaient prendre terriblement au sérieux la partie où ils se trouvaient engagés.

Je ne tardai pas à être fixé. Kariéiév me fit déjeuner avec un de ses collègues, *moujik* d'une cinquantaine d'années. Avec sa barbe de fleuve et le costume que Léon Tolstoy affectait de porter et que la gravure a popularisé à travers le monde, il évoquait quelque peu l'image de l'apôtre de Iasnaïa Poliana. Silencieux d'abord et renfrogné, il se déboutonna après quelques rasades, et, en même temps qu'un appétit formidable, il révéla une faconde intarissable. Sans perdre une bouchée de la poule au riz, qu'il mangeait avec ses doigts, dédaignant l'usage du couteau et de la fourchette, comme aussi de la serviette que nous lui offrions obligeamment à tour de rôle, et s'essuyant aux pans de sa houppelande, il se prit à discourir sans arrêt. Mais les questions à l'ordre du jour à la tribune ou dans la presse demeuraient étrangères à ses propos. Son intérêt paraissait exclusivement concentré sur un point de droit qui le mettait aux prises avec ses électeurs, ceux-ci prétendant qu'il partageât avec eux le montant de son indemnité parlementaire. Je tentai vainement de l'écarter de ce sujet.

— Voyons, monsieur, insistait-il, est-ce juste ce qu'ils demandent? Est-ce raisonnable? Est-ce trop de dix roubles par jour pour vivre dans une ville où tout est si cher?... Sans doute, je fais des économies; mais est-ce que cela les regarde? Est-ce qu'ils partagent avec moi la récolte de leurs champs? Et la Douma,

c'est maintenant mon champ, puisqu'ils m'ont fait quitter l'autre, en m'envoyant ici !

Je demandai à Kariéiév s'il y en avait beaucoup comme cela, et, sur sa réponse affirmative, j'augurai que lui et ses amis n'iraient pas loin avec de telles troupes. Je fus confirmé dans mon sentiment après avoir assisté à quelques séances dans les deux Chambres. Je n'y vis rien qui ressemblât à un travail parlementaire régulièrement organisé. On eût dit plutôt de quelque conférence Molé, plus bavarde et moins bien ordonnée. A tout moment, le président se trouvait en difficulté avec des orateurs qui refusaient obéissance au règlement. Le temps accordé à chacun d'eux avait dû être limité; mais Mouromtsov agitait en vain la sonnette. Celui qui occupait la tribune n'en était engagé qu'à précipiter le débit de sa harangue, et, gesticulant furieusement de la main droite, de la gauche repliée derrière le dos, il adressait au président des signes déprécatifs.

Dans ce premier essai de parlementarisme, les Russes ont fait preuve d'une facilité naturelle de parole très grande. Même pour les discours de début, aucun ne montrait de l'embarras, et les débutants c'était tout le monde, ou peu s'en fallait, dans les deux assemblées. Beaucoup avaient de ces trouvailles de mots, formules heureuses et images saisissantes, qui devaient faire la fortune de Kérenski, bien que comme lui ils ignorassent les éléments de l'art oratoire et n'en prissent aucun souci. Mais, comme lui aussi, ils n'avaient guère d'idées à mettre dans ce qu'ils disaient, s'écoutant parler, prenant plaisir au son de leur voix et égrenant sans ordre et sans suite des phrases mal construites le plus souvent et toujours vides.

Mouromtsov présidait très convenablement. Bien qu'il répudiât démocratiquement l'habit noir et parût au fauteuil en redingote, il y avait grand air; mais encore quand, entre deux séances, je le suivis dans son cabinet, un salon qui gardait la décoration et l'ameublement d'une époque où il avait servi à des rencontres plus galantes, j'éprouvai comme une impression de vertige. Sur la hauteur où cet homme était porté, je le retrouvai tel que je l'avais connu avenue de Wagram, avec plus d'infatuation seulement, mais une inconscience égale des réalités et la même absence d'idées directrices et de vues pratiques. Parce qu'il se voyait installé dans un palais qui avait autrefois abrité la fortune d'un des maîtres de la Russie, il croyait la partie gagnée et le bonheur de son pays assuré. Un rêveur toujours, rien d'un homme d'État, et, ainsi que je pus m'en assurer bientôt, tous ceux de son groupe lui ressemblaient. Sans plan d'action, ni aucun dessein arrêté, réforme ou révolution, ils ne savaient ni ce qu'ils feraient du pouvoir, ni comment ils s'y prendraient pour s'en emparer; mais ils se persuadaient qu'ils le tenaient à portée de leurs mains, grâce aux paysans qu'ils imaginaient avoir gagnés et aux soldats qu'ils s'occupaient de débaucher, en jetant d'un côté et de l'autre la semence fatidique qui devait lever, mais plus tard, et pour une récolte qu'ils ne moissonneraient pas.

Ils avaient bien une chance, comme, avec un défaut égal d'idées, de préparation et de ressources, en avaient eu une les insurgés de 1825. Parce que, comme alors, le gouvernement n'était pas mieux paré de son côté. Sur la place du Sénat, pendant les longues heures employées par Nicolas Ier dans la journée du 26 décembre à parlementer avec les rebelles, l'issue

du conflit est restée indécise et a tenu à un cheveu. Privés de commandement par la défection de leurs chefs, les rebelles ne savaient pas ce qu'ils voulaient et en étaient empêchés d'agir; mais le fils de Paul manquait lui-même de décision et, quand la nuit qui approchait l'engagea à commander le feu, il se trouva que ses canonniers manquaient de boulets!

Une situation assez analogue s'est reproduite en juillet 1906 entre le gouvernement et les partis d'opposition; et les *Cadets* ont eu ainsi la possibilité, en fait, sinon de jeter à bas la Bastille autocratique, comme ils s'en targuaient, du moins d'y pénétrer et d'y obtenir une place. L'empereur Nicolas, deuxième du nom, avait peur; ses ministres n'étaient pas, pour la plupart, plus braves que lui, et l'un d'eux, feu Izwolski, visait à orienter le régime établi dans les voies d'un constitutionnalisme loyalement pratiqué, ce qui, dans sa pensée, impliquait l'appel au concours des *Cadets* et leur emploi au moins dans un rôle d'auxiliaires, D'où il est résulté que, comme en 1825, des pourparlers d'un camp à l'autre ont été engagés.

VII

Une nuit de ce mois de juillet, l'aube, précoce sous cette latitude, blanchissant déjà l'horizon, les Pétersbourgeois attardés ou tôt levés eurent la surprise d'un spectacle qui dut leur paraître annonciateur d'un grand événement : sortant d'une datcha des Iles en compagnie de M. Milioukov, le ministre des affaires étrangères offrait une place dans sa voiture au leader des *Cadets* et le ramenait en ville. Plus de doute! le

parti constitutionnel démocratique triomphait et allait obtenir accès aux hautes charges du gouvernement. La nouvelle se répandant, l'attente du coup de théâtre qu'elle promettait fut universelle et souleva une émotion profonde. Elle devait être déçue.

M. Izwolski et quelques-uns de ses collègues s'étaient bien portés à accepter, dans la résidence estivale de l'un d'eux, une rencontre avec le *leader* des *Cadets* et quelques-uns de ses amis, en vue d'une entente. Les débats s'étaient prolongés jusqu'à une heure tardive. M. Izwolski et M. Milioukov avaient été les derniers à les quitter, et une seule voiture, celle du ministre des affaires étrangères, se trouvant devant la datcha, son propriétaire n'avait pu, quelque répugnance qu'il y éprouvât, se retenir de faire acte de courtoisie à l'endroit d'un adversaire politique, dont il venait de rechercher l'alliance (1).

Mais on ne s'était pas entendu. Les Cadets avaient reçu l'offre de plusieurs portefeuilles d'importance secondaire et ne s'en étaient pas déclarés satisfaits. La démarche dont ils devenaient l'objet les confirmant dans la conviction qu'ils avaient partie gagnée, ils s'en trouvaient plus portés à l'intransigeance Ils n'avaient que faire, pensaient-ils, d'entrer par la porte basse dans une maison qui allait leur appartenir, et il ne

(1) Je tiens les détails de l'aventure de l'un de ses héros. M. Izwolski en a fait mention dans les souvenirs que la *Revue des Deux Mondes* a publiés; mais il place l'incident *après* la dissolution de la première Douma et dit n'avoir pas pris contact avec M. Milioukov avant cette date, les négociations auxquelles il s'était porté antérieurement avec les *Cadets* portant sur la constitution d'un ministère sous la présidence de Mouromtsov. J'ai lieu d'être surpris de ce témoignage, une négociation entamée avec un parti à l'exclusion de son chef incontesté se laissant difficilement comprendre

leur convenait pas de s'y commettre avec les représentants d'un régime qui devait disparaître tout entier. D'humeur d'autant moins accommodante qu'il n'avait trouvé place dans aucune des deux Chambres, le philosophe de Roberty prônait ardemment la politique du « tout ou rien », et, membre du Comité du parti, il y exerçait une grande influence. Comme les Polonais aux Russes, selon l'opinion naguère manifestée par M. Dmowski, les *Cadets* ne devaient, à son sentiment, rien demander au tsar, se trouvant en mesure de tout prendre. Son imagination échauffée de méridional se représentait déjà le souverain quittant sa résidence de Tsarskoié, pieds nus et la corde au cou, et venant apporter à lui et à ses amis les clefs du pouvoir sur un plateau d'or.

La réalité devait un jour dépasser cette vision de rêve, mais pas avant un temps encore assez long et une suite d'événements formidables, comme ce rêveur téméraire n'en avait pas lui-même le soupçon. Il ne devait pas vivre jusqu'à cette heure d'un triomphe tel que lui-même n'en aurait pas osé prévoir l'éventualité, et ses amis n'y devaient avoir part que pendant un temps très court, pour sombrer bientôt avec le tsarisme déchu dans une épouvantable catastrophe.

En attendant, l'unique chance qu'ils eussent allait leur échapper, par l'effet même de la valeur exagérée qu'ils lui attribuaient. En jouant cette carte trop présomptueusement, à coups de bravades et d'intimidations, en outrant leurs exigences et en se rendant redoutables, ils risquaient de provoquer un de ces réflexes de réaction défensive que l'excès de la peur inspire aux plus poltrons. Qu'en outre, dans l'entourage du souverain, un homme se rencontrât assez courageux simplement pour ne pas s'effrayer des fan-

tômes et la menace s'évanouirait. La puissance des *Cadets* n'était qu'un fantôme. Ces hommes n'avaient au fait rien ni personne dans la main, ainsi que l'événement allait le prouver. Ils n'étaient forts que de leurs illusions et du pouvoir qu'ils avaient de les imposer même à des esprits qu'on devait être tenté de croire plus sobres et plus clairvoyants.

Vers la fin du mois, venant déjeuner chez un ami, j'appris que Milioukov serait des nôtres. L'exactitude ne lui était pas habituelle et nous ne fûmes pas surpris qu'il se fît attendre; mais, à deux heures et demie, nous l'attendions encore, et, à ce moment, un des convives se porta péremptoirement garant qu'il ne viendrait pas, en en donnant une raison qui nous mit tous en grand émoi. Je l'entends encore, parlant en ces termes :

— Je sais ce que c'est. Excusez-le! Un homme à qui il arrive ce qui est arrivé à Milioukov ce matin peut bien avoir oublié une invitation à déjeuner. L'événement se laissait prévoir depuis plusieurs jours. Le convive qui nous manque déjeune peut-être avec l'Empereur à Tsarskoié, et sûrement il a été appelé par le souverain pour recevoir la mission de constituer un cabinet. Je m'en réjouis doublement, pour lui d'abord et pour ses amis, qui ont toutes mes sympathies, mais aussi pour moi, qui ai grand besoin de repos. Or, les Chambres auront sans doute quelques semaines de vacances, pour donner au nouveau gouvernement le temps de s'organiser, et j'en profiterai pour prendre les miennes!...

Le personnage qui prophétisait ainsi était M. Wilton, correspondant du *Times*, établi depuis de longues années à Saint-Pétersbourg en cette qualité, et, si fort que ses conjectures fussent en désaccord avec mes

propres prévisions, j'avoue que, sur le moment, son assurance me déconcerta quelque peu. Or, vous savez ce qui en est advenu. Trois jours plus tard, la Douma disparaissait, non pas mise en vacances, mais dissoute, chassée comme on renvoie de table un enfant qui s'est mal conduit, et Milioukov en compagnie de ses amis prenait le chemin non de Tsarskoié mais de Viborg, pour lancer à la population cet appel insurrectionnel qui, en demeurant sans écho, devait mettre en évidence l'impuissance du parti.

L'homme capable de braver les fantômes s'était trouvé. Rien que cela, malheureusement. Un préfet à poigne sans plus, ou presque. J'ai prédit à ce moment à M. Stolypine, dans *le Figaro*, que, contre les forces révolutionnaires, sinon en action encore, du moins en développement dans l'empire, bien au delà de la sphère où les *Cadets* agitaient leurs ambitions mal conçues et plus mal gouvernées, la poigne ne suffirait pas, même pour le protéger personnellement, si vigoureux qu'il fût, au physique comme au moral. A quoi servait d'avoir obtenu un succès facile contre la Douma et les *Cadets?* La Douma n'était pas le mal qu'il s'agissait de combattre; elle avait été un remède, appliqué *in extremis*, et, convenablement utilisé, il aurait pu se montrer efficace. Mieux ménagées, sinon immédiatement un organe de meilleur gouvernement, les deux Chambres auraient pu, telles quelles, devenir à la longue un instrument d'éducation politique, et le défaut de cette éducation, dans la société russe, c'était une des causes les plus essentielles de l'état pathologique où elle se trouvait, comme aussi l'obstacle le plus sérieux au traitement rationnel que cette diathèse réclamait.

D'autre part, novices en politique et quelque peu

écervelés, avec tous leurs défauts, dans cette société, les *Cadets* étaient tout de même une élite. Au Palais de la Tauride, ils auraient acquis avec le temps ce qui leur manquait pour remplir le rôle que cette qualité leur destinait. Congédiés, décimés par les arrêts de déchéance que leur faisait encourir l'équipée de Viborg et réduits à la portion congrue dans les contrefaçons de plus en plus dérisoires de représentation nationale qu'allait produire une loi électorale sauvagement mutilée, ils ne devaient plus être qu'un élément d'agitation stérile. En même temps, de plus en plus artificiellement et maladroitement accolés en façade et en trompe-l'œil à l'édifice autocratique et bureaucratique, Douma et Conseil de l'Empire ne pouvaient servir à l'étayer et étaient condamnés à crouler avec lui.

Peut-être, si Stolypine avait vécu, ou avait été remplacé par un homme de même trempe, la forteresse aurait mieux résisté à la grande épreuve des années 1914-1916. Mais la nature de l'ancien régime, à son déclin, voulait, comme il a été marqué déjà, qu'il éliminât toutes les valeurs, sans excepter celles qui s'employaient à le défendre, et le tempérament particulier de Nicolas II le portait à ne souffrir dans son entourage que des faiblesses et des timidités congéniales. Au moment où il tomba sous la balle d'un assassin, Stolypine était bien près déjà d'une disgrâce qui depuis longtemps le menaçait.

Néanmoins, en 1906, le gouvernement avait encore la partie belle. Une marge très large lui restait pour la défense de ses positions ; il pouvait y tenter beaucoup ; il pouvait presque tout se permettre, même de jouer avec le feu ; et sans nul doute sa résistance se fût prolongée bien au delà du terme qu'elle a trouvé, sans la catastrophe militaire qui a précipité la sienne.

En 1906, usant l'une de témérité de langage, l'autre de rigueurs de répression également excessives, opposition et gouvernement partageaient la même erreur qui était de croire plus proche qu'il n'était l'orage qui tonnait, en effet, mais de loin. Et la Russie est grande.

VIII

A Saint-Pétersbourg comme à Kalisz, Lodz et à Varsovie. après deux semaines de séjour, entendant constamment parler d'action révolutionnaire, émeutes, jets de bombe, attentats de toute nature, je n'arrivai pas à obtenir une vision directe de ces faits. Comme je m'en expliquais dans un groupe de *Cadets*, l'un d'eux m'interpella brusquement :

— Vous voulez voir la révolution?

— J'ai fait le voyage de Paris à Saint-Pétersbourg pour cela!

— Eh bien, venez demain avec moi à Siéstroriétsk!

A une quarantaine de verstes de la capitale, sur le golfe de Finlande, Siéstroriétsk est une station de bains de mer très fréquentée, en même temps qu'un centre industriel important. Milioukov et ses amis s'employaient à y mettre en branle la population ouvrière, et un premier effet de ces manœuvres était escompté pour le lendemain. J'acceptai avec empressement et j'ai gardé de cette excursion un souvenir des plus agréables. Jeune avocat de Moscou, en possession déjà d'un grand renom et d'une belle clientèle, mon guide se trouva être un homme de très bonne compagnie et de vive intelligence. Je l'avais entendu à la Douma, où il comptait parmi les orateurs les plus

écoutés, et je lui avais découvert un réel talent. Sa parole était plus élégante que celle de la plupart de ses rivaux, avec des pointes de force remarquables. Cette fois, au cours d'un tête-à-tête qui se prolongea pendant une demi-journée, je pris de lui une plus haute opinion encore. Bien que, partageant les opinions, les erreurs et les illusions de ses coreligionnaires politiques, il eût une bonne dose de chimère dans l'esprit, ses vues sur certains objets étaient plus justes, ses sentiments plus droits et il y joignait un sens pratique qui parfois avait raison de l'imagination. De tous les membres de son parti que j'ai approchés, je crois bien que c'est le seul qui m'ait paru avoir en lui l'étoffe d'un homme d'État, et il m'a donné la joie de reconnaître les ressources qu'une restauration d'État polonais pouvait trouver en dehors des disponibilités locales. Car c'était un Polonais.

Il s'appelait Alexandre Lednicki, et, l'année d'auparavant, il avait présidé à Moscou un congrès polono-russe, où il avait osé dire que la question polonaise était d'ordre international et que « la force était un mauvais agent de gouvernement ». C'est pitié qu'il n'ait pas, depuis, trouvé place dans les gouvernements que la Pologne libérée s'est donnés. Après le manifeste du grand-duc Nicolas, il a été un moment mis en avant comme président d'une commission chargée de préparer la liquidation des rapports polono-russes dans les dix provinces du royaume congressiste, mais il a ensuite disparu, écarté par cette loi, conséquence assurément du tempérament propre au peuple polonais et des vices de son éducation, qui, ainsi que je l'ai marqué, veut qu'aux moments décisifs, il ne fasse jamais emploi des hommes le mieux qualifiés en apparence pour le servir.

Lednicki méritait sûrement de figurer parmi les ouvriers de la nouvelle renaissance polonaise que l'année 1919 a réalisée; mais en 1906, il ne m'a pas montré la révolution. En arrivant à Siéstroriétsk nous eûmes nouvelle que le fait révolutionnaire attendu encourait un ajournement. Nous entrâmes au Casino, où devant une salle comble un orchestre allemand jouait du Wagner; nous dînâmes dans un restaurant voisin, où la cuisine ne se ressentait de la menace d'aucune catastrophe, et nous rentrâmes à Saint-Pétersbourg, en devisant de l'avenir de la Russie et de la Pologne.

Lednicki exprimait au sujet des relations présentes et futures entre les deux pays des idées très saines et, comme moi, il était frappé du progrès qui s'accusait à cet égard dans l'attitude de la représentation des provinces polonaises à la Douma et au Conseil de l'Empire. De part et d'autre, à travers quelques écarts inspirés par le goût des démonstrations sensationnelles et le souci impénitent de la *galerie*, les mandataires de la Pologne inclinaient chaque jour davantage à adopter le langage et la conduite qui répondaient le mieux aux intérêts dont ils avaient la charge, au risque même d'un reproche de russophilisme qui ne devait pas être épargné à quelques-uns dans certains milieux. Du contact pris dans les Chambres entre les représentants des deux peuples, un double et bienfaisant effet résultait de pénétration mutuelle, condition d'une meilleure intelligence des situations respectives et des intérêts individuels ou communs s'y rattachant.

C'est à ce moment que me fut suggérée l'idée d'une campagne dans la presse russe, où, selon mes faibles moyens, je concourrais à cette œuvre, dont le développement allait être par ailleurs compromis. En

constituant des collèges nationaux, la nouvelle loi électorale devait réduire dans une proportion énorme le nombre des représentants polonais au parlement. Aux dépens de tous les allogènes, c'était la compensation offerte au public russe pour toutes les brèches qu'encourait la constitution au lendemain de son établissement, et on est forcé de reconnaître à sa honte qu'il s'y montrait sensible.

D'autre part, le seul journal polonais qui fût publié à Saint-Pétersbourg, le *Kraj* de Spasowicz et de Piltz, était à la veille de disparaître. La raison essentielle de sa fondation, comme de son succès, s'était trouvée dans la liberté relative dont il jouissait et qui lui donnait un avantage sur ses confrères de Varsovie, plus tenus de court par la censure. Cette différence tendant à disparaître maintenant, sous un régime de tolérance légèrement accrue et plus uniformément appliquée sur toute l'étendue de l'empire, il ne pouvait plus soutenir la concurrence. Il partageait en outre le discrédit qui frappait le parti *réaliste*, auquel il avait servi d'organe officieux.

De tous les journaux russes, le *Novoié Vrémia* répondait seul à l'objet que j'avais en vue. Bien avant l'inauguration du régime représentatif dans son pays, le propriétaire de cette feuille s'était targué d'y tenir tribune libre. Il se plaisait à présider le « Parlement du *Novoié Vrémia* », comme il appelait la rédaction extrêmement composite qu'il groupait dans son journal, et il ne répugnait pas, en effet, à y donner voix à l'expression des opinions les plus diverses et les plus discordantes. Une pointe de nationalisme ombrageux et agressif, dans la manière du Katkov d'après 1863, prévalait bien malgré cela dans la maison et des manifestations de polonophobie haineuse n'y étaient elles-mêmes

pas rares; mais il ne m'en paraissait que plus désirable de leur donner, si j'y pouvais réussir, une réplique directe au lieu même où elles se produisaient; et, d'autre part, le plus répandu dans les milieux influents en Russie et le mieux accrédité, ce journal était aussi le seul qui eût quelque retentissement au dehors. Si l'entreprise que j'envisageais avait chance de produire l'effet que j'en attendais, elle devait être tentée là.

En juillet 1906, peu après l'ouverture de la première Douma, un Polonais du nom de Kaczowski ayant été condamné à mort à Varsovie pour un délit politique dont il était innocent, un des deux députés de la capitale polonaise, le comte Ladislas Tyszkiewicz avait jugé ne pouvoir mieux faire, pour obtenir une révision de cet arrêt inique, que de solliciter l'intervention du *Novoié Vrémia,* où l'un des rédacteurs du journal, P. Pilenko, professeur distingué de l'université de Saint-Pétersbourg, s'était empressé de plaider éloquemment cette cause. C'est en m'inspirant de ce souvenir qu'après être devenu, malgré moi, historien de la Russie, je suis passé journaliste russe et collaborateur d'Alexis Serguiéiévitch Souvorine.

CHAPITRE IX

LA CAMPAGNE D'UN POLONAIS DANS LA PRESSE RUSSE

I. Un grand journal russe. Le *Novoié Vrémia* et son fondateur Alexis Serguiéiévitch Souvorine. Une figure représentative. La Russie d'hier, d'aujourd'hui et de demain. — II Ma collaboration au journal. Idées que je me proposais d'y développer. Le problème des nationalités. — III. Objections de mes compatriotes à mon dessein. Le *Novoié Vrémia* et ses détracteurs. La légende de son officiosité. Une manœuvre calomnieuse. L'ancien et le nouveau régime. M. Milioukov, ministre, venge les injures du rédacteur de la *Riétch*. Les derniers collaborateurs du tsar. M. Izwolski. Le comte Kokovtsov. — IV. Nouveau programme de collaboration au *Novoié Vrémia*. La Pologne et les systèmes d'alliances. La pratique de l'alliance franco-russe. Ses vices. — V. Leur cause. Erreur dans le calcul des forces respectives. Renversement des rôles. Excès de déférence du côté français. La famille impériale. Grands-ducs et grandes-duchesses. Un *outsider*. Le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch. Sa personnalité et son œuvre. Mes relations avec lui. — VI. Les « sphères » de Saint-Pétersbourg. Prises de contact involontaire avec elles. Une machination énigmatique. Le baron Freederiksz et ses agents. Autres tentatives de même genre. Impression déconcertante. La Russie à la veille de la catastrophe. Sombres perspectives.

I

Ma première rencontre avec Alexis Serguiéiévitch datait de loin. Très friand d'études historiques et s'y étant lui-même essayé, il avait pris quelque intérêt à celles que je consacrais au passé de son pays, et, une

villégiature d'automne nous réunissant à Biarritz, où je corrigeais les épreuves de l'édition anglaise du *Roman d'une Impératrice,* un rapprochement en était naturellement résulté. Il n'avait cependant pas servi de point de départ à des relations suivies. Ne venant à Saint-Pétersbourg qu'en été, je n'avais eu jamais chance d'y trouver le directeur du *Novoié Vrémia;* il ne faisait, de son côté, à Paris que de rares et brèves apparitions, et je ne crois pas l'avoir rencontré plus d'une ou deux fois avenue de Wagram. Quand je lui fis part, cependant, de mes vues sur son journal, il me donna l'agréable surprise de l'accueil le plus cordial et le plus hospitalier. « Tant que je voudrais, comme je voudrais », ce furent les propres termes de sa réponse. Il m'accordait carte blanche pour aborder tous les sujets à ma convenance, sans excepter la question polonaise, et pour les traiter avec toute la liberté que la censure rendrait possible. Il ne se réservait que le droit, dont il ne devait user jamais, de formuler éventuellement, à l'endroit de mes articles, de « courtoises réserves ».

Ce fils de paysan à apparence fruste était un des plus parfaits gentilshommes que j'aie connus, un vrai grand seigneur des lettres. Il se montrait aussi admirablement représentatif de son pays et de son peuple. Non pas de la Russie que nous voyons humiliée et avilie sous l'étreinte d'une poignée de bandits, mais de celle qui, il y a cent ans, faisait croire à Napoléon que l'Europe serait, un jour prochain, « république ou cosaque (1) », et qui, en 1914 encore, suggérait à H. G. Wells la conviction que la prochaine guerre armerait non pas l'Angleterre et la France contre

(1) *A Englishman looks at the World,* Leipzig, Tauchnitz, 1914, p. 146.

l'Allemagne, mais ces trois puissances contre le colosse menaçant du Nord. Cette Russie s'est à ce point effondrée aujourd'hui qu'on a peine à croire qu'elle ait existé. Elle a pourtant bel et bien créé et soutenu pendant deux siècles un empire, dont les ruines couvrent à cette heure la sixième partie du globe; elle a à plusieurs reprises dominé non seulement l'Asie mais l'Europe; toujours, cependant aussi, elle a été paralysée dans le développement normal de ses immenses ressources par la paresse, le désordre, l'incurie, une déperdition énorme de forces et de richesses, négligées, gaspillées ou mal employées, et des périodes récurrentes d'inertie, alternant avec des sursauts intermittents de prodigieuse énergie.

Ayant débuté comme maître d'école, Alexis Serguiéiévitch a laissé à ses héritiers un grand journal, une grande librairie avec des succursales dans les principales villes du pays, une grande maison d'édition et une grande imprimerie, en dehors d'une fortune réalisée très considérable. Il a fondé un théâtre, une école d'art dramatique et diverses autres institutions qui lui ont survécu. Cependant, en onze années de collaboration, je n'ai jamais pu découvrir qui dirigeait tous ces établissements quand il ne s'en occupait pas personnellement, ce qui arrivait souvent, avant même que la maladie l'eût condamné au repos. Il voyageait ou s'absorbait dans des recherches de science ou d'art. Il était remplacé alors dans sa fonction de rédacteur en chef par un personnage avec lequel je n'ai jamais été en contact, et j'ai toujours adressé mes articles à un autre, dont le rôle dans la rédaction est resté pour moi un mystère jusqu'à ce jour. En 1918, j'ai vu annoncer, dans la presse française, le mariage d'un capitaine Siémienov, qui était

désigné, à cette occasion, comme le dernier directeur politique du *Novoié Vrémia,* avant la disparition de ce journal. Je n'ai connu ce confrère que comme l'auteur, en 1916, d'un certain nombre de correspondances consacrées à des sujets militaires et envoyées de France, où il remplissait une mission de même nature. A son défaut, je ne saurais dire qui, à cette époque, se trouvait chargé au *Novoié Vrémia* du mandat qu'il n'a pu assumer. Les articles sur la politique étrangère étaient alternativement écrits par MM. Iégorov et Pilenko, qui n'étaient pas toujours du même avis et, l'un et l'autre, en opposition constante d'idées et de principes avec un troisième collaborateur du journal, qui y tenait la plus grande place, sans qu'on sût pourquoi, car ses camarades avaient de lui la plus mauvaise opinion et Alexis Serguiéiévitch lui-même ne paraissait pas le tenir en très grande estime. Qui se chargeait de mettre d'accord, ou de départager, Iégorov, Pilenko et l'encombrant Miénchikov, je ne l'ai jamais appris.

Il en était de même de la maison d'édition, avec laquelle j'ai été également en relations, sans être arrivé à reconnaître qui en prenait soin, et son propriétaire m'a raconté lui-même l'histoire d'un volume dont, au moment de la mise en vente, aucun exemplaire n'a pu être trouvé sur les douze cents qui avaient été tirés. Cependant, maison d'édition et journal ont vécu et ont prospéré, en donnant de gros bénéfices.

Fils de paysan, Alexis Serguiéiévitch avait reçu une éducation première assez rudimentaire. C'est à peine s'il arrivait à se faire comprendre en français. Il ne s'en montrait pas moins fin lettré, connaisseur d'art délicat et, de toute façon, homme de goûts et de sentiments raffinés. Aucune forme de culture ne lui était étrangère. Il a été l'ami intime et le confident de Tchekhov

et les « petits billets » qu'il donna longtemps au *Novoié Vrémia*, un peu dans la manière de Magnard, étaient des chefs-d'œuvre d'esprit et de style. Porté parfois à la nonchalance, souvent à la distraction et toujours au désordre, il lui arrivait cependant aussi de passer des nuits au travail et, en certaines occasions, de déployer des prodiges d'activité féconde.

La Russie était hier et sera probablement demain un pays d'immenses possibilités; mais, maintenu dans un état voisin du chaos élémentaire à raison de sa masse même et de certaines circonstances préjudiciables à son fonctionnement, l'appareil dynamique de cette puissance formidable a toujours travaillé avec la prodigalité tumultueuse des forces de la nature.

II

Ma collaboration au *Novoié Vrémia* n'a pas entièrement répondu à l'objet que je lui destinais. J'y ai rencontré, en effet, un obstacle, qui, cependant, ne s'est pas dressé là où je pouvais le prévoir. Alexis Serguiéiévitch s'est montré homme de parole; la censure m'a mieux traité que je n'étais en droit de l'attendre et le public russe lui-même a fait preuve à mon endroit d'une tolérance dont je ne lui faisais pas crédit. En observant les ménagements nécessaires, il m'a été permis d'entamer, dans ce journal, une critique assez pénétrante du régime imposé aux provinces polonaises sous la domination russe en particulier et des relations polono-russes en général, telles qu'elles se perpétuaient pour le malheur des deux peuples. Et, si la façon dont je concevais les redressements à introduire dans.

ce domaine me valait, de la part de mes lecteurs russes, quelques protestations, ils voulaient bien, en général, me tenir compte de l'effort d'impartialité que mon œuvre historique avait déjà fait reconnaître. C'est avec mes compatriotes que je me suis encore trouvé, à cette occasion, en désaccord complet d'idées et de sentiments, sans que je pusse d'ailleurs m'en étonner. Il est naturel que, dans cette querelle, les plus maltraités soient les moins tolérants. On a grande chance de provoquer un mouvement d'irritation chez un Russe, en lui rappelant que Kiév a été, pendant près de trois siècles, ville polonaise et longtemps très satisfaite de son sort; mais on est sûr de se faire taxer d'ignorance ou de traîtrise, en énonçant, devant des Polonais, cette vérité d'évidence que *Petite-Russie* et *Grande-Russie* sont, au même titre que *Petite-Pologne* et *Grande-Pologne,* les deux aspects d'un même phénomène ethnique. Ce qui ne veut pas dire, cependant, que cet élément de détermination doive intervenir de façon absolument décisive, au regard des intérêts en cause, qui en comportent d'autres, d'égale et plus grande valeur,

L'étourderie, pour ne pas dire plus, est inconcevable avec laquelle, au milieu de la tourmente déchaînée à travers le monde par la dernière guerre, cet indice ethnique a été non seulement jeté dans la mêlée des ambitions et des appétits surexcités, mais érigé en impératif catégorique et critère infaillible pour les départager. Acceptant le mot d'ordre avec empressement, mais n'y découvrant nullement un motif de conciliation pour leurs prétentions rivales, vingt peuples se sont, comme je l'ai marqué déjà, rués aussitôt les uns contre les autres, pour se disputer les objets qui leur paraissaient désignés ainsi à leurs convoitises. A qui

la Transylvanie, le Banat, ou tel autre tronçon du domaine magyar contenant une population hétérogène? A qui Fiume, ou tel port de l'Adriatique? A qui Lwow? A qui Wilno? Des nationalités, comme les Ukrainiens, ont apparu et sont entrées en bataille, dont l'histoire n'avait aucune connaissance, et, malheureusement, on ne s'est pas battu seulement à coups de statistiques.

Dans une application absolue, il n'y a pas de principe plus faux, et il est prodigieux encore que la suggestion nous en soit venue, à travers l'Océan, d'une agglomération humaine qui, de l'Atlantique au Pacifique, est, ethnographiquement, une véritable Babel et dont l'unité morale et la forte cohésion politique viennent, cependant, de faire leur preuve.

Les communautés historiques sont, selon la formule classique de Tarde, des « phénomènes de polarisation », et l'élément de race n'y a pas, à beaucoup près, une importance prédominante. Les Alsaciens appartiennent incontestablement à la race germanique. On les a vus, pourtant, saluer avec enthousiasme le jour qui, les détachant de l'Allemagne, les a rendus à la France.

Les communautés historiques sont aussi des œuvres d'art. Entre les manœuvres qui ont retiré de la carrière un bloc de marbre et l'artiste qui y a taillé le produit composé de son savoir et de son inspiration, à qui adjugerez-vous la statue? Mais, en matière de nationalité, la culture ne saurait non plus fournir, dans tous les cas, une base juridique suffisante. Certaines formes de civilisation peuvent être haïssables pour ceux à qui elles ont été imposées, et le fait de les avoir imposées ne saurait être constitutif d'un droit.

Le point de droit est difficile à dégager dans cette catégorie de phénomènes, et on y peut facilement

aboutir à la *summa injuria*. De race et de culture, Dantzig est assurément une ville allemande; mais, dans une très large mesure, c'est aussi, à cette heure, le cas de Metz, ville où j'ai été élevé avant 1870, et qui m'a laissé alors l'impression du coin de terre le plus exclusivement français que j'aie connu. Si les Allemands avaient vaincu, cela aurait pu, en très peu d'années, devenir le cas d'un grand nombre d'autres localités françaises ou belges, sur lesquelles ils ont fait connaître leurs vues : extirper les habitants indigènes et les remplacer par des immigrés allemands. C'est l'opération que la Prusse a exécutée depuis cent cinquante ans sur une grande étendue de territoires polonais, et il est étrange que leur retour à la mère patrie ait, pour cette raison, d'après le principe mis en avant par M. Wilson, offensé le sentiment de justice de M. Lloyd George ! *Summa injuria !* Mais encore, dans un grand nombre de villes sur la possession desquelles Polonais, Russes et Ukrainiens élèvent présentement des prétentions rivales, la majorité ethnique, adoptée comme instrument d'arbitrage, conduirait à les départager au bénéfice de tiers, qui seraient — les Juifs. A-t-on envisagé cette solution du problème sioniste et est-on disposé à s'en accommoder?

Dans la plupart de ces contestations, sous le couvert de la nationalité, des intérêts de toute autre nature se font valoir, et M. Masaryk a fait preuve d'honnêteté en refusant aux Polonais, qui y figurent en plus grand nombre, certaines parties de la Silésie et en les revendiquant pour ses compatriotes, — à raison des mines qui s'y trouvent à leur convenance.

Les Polonais sont en minorité, par rapport à la population petite-russienne, dans un grand nombre de provinces ayant fait partie de l'ancienne Répu-

blique, celle de Chelm, par exemple, ou Kholm, comme l'appellent les Russes. Mais, c'est le cas des Français dans certaines parties non seulement de l'Alsace mais de la Lorraine, ou du littoral de la Méditerranée à proximité de l'Italie. C'est le cas des Italiens à Trieste et à Laybach, que les Slaves appellent Lioubliana, d'un nom qui est bien de leur langue. Cette province de Chelm, où une partie de ma famille a vécu depuis des siècles, enlevez-la aux Polonais : à qui la donnerez-vous? Aux Petits-Russiens? Mais ceux-ci n'ont jamais constitué une nation, et n'y ont même pas prétendu. Ils ont, successivement et alternativement, appartenu à trois communautés : Russie, Lituanie, Pologne; et une quatrième, l'Ukraine, les réclame aujourd'hui. Mais la Lituanie s'est librement donnée à la Pologne et lui a été fidèlement attachée pendant un demi-millénaire; la Russie n'a jamais connu la liberté, et l'Ukraine n'est qu'une expression géographique, marche polonaise autrefois, russe depuis, pays de frontière toujours, sans plus.

Telle quelle, avec tous les Petits-Russiens qu'elle a incorporés, la Pologne a traversé quatre siècles sans encourir un mouvement séparatiste, sauf en cette Ukraine, qui lui a échappé pour se livrer à la Russie et qui, à cette heure, ne veut plus être ni russe ni polonaise, ayant pour cela une bonne raison, à côté de beaucoup de mauvaises que l'Allemagne lui a soufflées : il n'y a plus pour le moment de Russie et la Pologne n'est pas encore entièrement reconstruite. Mais attendons!

Telle quelle, avec Chelm et tous les pays riverains du Boug et du bas Dniéper d'un côté, Wilno et tous les pays riverains du Niémen et du haut Dniéper de l'autre, comme avec Lwow et Poznan par ailleurs,

l'unité polonaise a survécu, moralement, au démembrement. Ses foyers les plus actifs ont en effet paru depuis, en divers temps, dans les divers tronçons que des frontières bien gardées séparaient : en terre lituanienne tel jour, dans ce même Wilno, dont l'université a un moment remplacé celles de Cracovie et de Lwow, que les autorités autrichiennes frappaient d'interdit ; en Volynie une autre fois, à Krzemieniec, dont les écoles ont pendant quelque temps projeté leur rayonnement à travers tout le territoire de la patrie commune ; et de même, plus récemment, à Cracovie, où l'Académie des Sciences a pris le caractère d'une institution pan-polonaise, voire à Poznan, où j'ai publié mes premiers volumes d'histoire polonaise.

Ce qui ne va pas à dire qu'en telle ou telle autre partie de l'immense domaine sur lequel elle a porté, la domination polonaise n'ait pas été discutable. De peuple à peuple, on ne saurait concevoir de bornage idéal, qui ne prête pas à contestation. Mais aucune formule n'est aussi capable de résoudre les problèmes créés par ces voisinages. L'impropriété, pour cet objet, du principe ethnique s'accuse par ce fait encore qu'à cette heure il sert de fondement à des postulats diamétralement opposés : les Roumains l'invoquent pour distraire de la communauté magyare des populations qui lui ont appartenu depuis mille ans, et les Lituaniens pour se dégager de la communauté polonaise à laquelle ils ont été dévoués depuis les premiers Jagellons jusqu'au général Pilsudski, qui en est un.

Théoriquement, ces problèmes sont insolubles. Dans la pratique, ils se résolvent par des compromis, qui ne peuvent satisfaire également tous les intérêts en jeu. Mais, dans l'évolution de l'humanité, ces querelles

liminaires, avec les passions qu'elles déchaînent, ne sont sans doute qu'un phénomène transitoire. Nous avons, de tribu à tribu, commencé par nous disputer des arpents de terre; nous nous sommes entre-tués pour la possession d'un abreuvoir ou d'un ombrage; malgré toute l'horreur qu'elles comportent, les guerres de notre temps, de peuple à peuple, constituent encore un progrès. Il est permis d'en espérer d'autres.

III

Telles sont quelques-unes des idées que je me proposais de développer dans le *Novoié Vrémia*, en me rattachant d'assez près à la tradition de l'élite intellectuelle de mon pays depuis l'époque des partages, de Czacki, Staszic et Czartoryski au romancier Kraszewski lui-même, qui, dans une brochure de circonstance publiée en 1872, a exposé des vues analogues. J'ai été arrêté par les miens. Plus que les pensées que j'y exposais, ou la forme que je leur donnais, ils m'imputaient à crime le fait même de ma collaboration à ce journal. J'ai dit les raisons de mon choix, et, à la connaissance de mes compatriotes comme à la mienne, d'autres Polonais y écrivaient sans encourir de reproche. Mais ceux-là gardaient l'anonymat. Je ne jugeais pas qu'il me convînt de revêtir un masque à cette occasion.

Ce journal, m'objectait-on, était polonophobe. Il cessait de l'être le jour où j'y écrivais, et tout au moins à la place que j'y prenais, et il ne l'était pas davantage qu'à certains jours et en certains de ses éléments, la Douma, ou le Conseil de l'Empire, où cepen-

dant mes compatriotes ne répugnaient pas à prendre siège. C'était le *petit Parlement* de Souvorine, qui lui-même s'est toujours montré libéral, même dans la question polonaise.

Le journal passait aussi pour officieux, imputation plus grave ; mais ce n'est assurément pas en me donnant l'hospitalité qu'il la justifiait, et elle se laissait difficilement non pas seulement établir, mais concevoir. A lui seul, le fonctionnement de sa rédaction, tel que j'en ai donné un aperçu, semblait exclure la possibilité d'une subordination de ce genre, et Alexis Serguiéiévitch ne pouvait guère être soupçonné de vénalité. Il ne dépensait pas pour lui-même le dixième de ses revenus! Après sa mort, un incident s'est produit, qui jette quelque lumière sur ce petit point d'histoire.

Il avait constitué l'ensemble des entreprises créées par lui en société, au capital de 4 000 000 de roubles, divisé en parts de 5 000, que ses héritiers recueillirent, la direction du journal étant attribuée à un de ses fils cadets, Michel. L'aîné, Alexis, s'était brouillé avec son père et avait fondé plusieurs feuilles rivales, qui n'avaient pas réussi. Après le coup d'État révolutionnaire de novembre 1916, une note fut insérée au *Journal officiel* portant à la connaissance du public une découverte faite par le nouveau contrôleur des finances dans la comptabilité du trésor : elle révélait une avance de 200 000 roubles, gracieusement accordée par le gouvernement tsariste au nouveau directeur du *Novoïé Vrémia*.

Michel Souvorine était absent. Des raisons de santé ou d'intérêt le retenaient en Crimée, où il avait une propriété. L'inculpation produite à sa charge était à ce point formelle, et parut aux membres de la rédac-

tion si lourde à partager, que, sans donner à l'accusé le temps de s'expliquer à son sujet, l'heure étant aux procédés révolutionnaires, par un autre coup d'État, ils le déposèrent de sa fonction, m'infligeant des moments d'émotion cruelle. Je n'avais jamais été, même par correspondance, en relations avec Michel Souvorine. Je ne le connaissais même pas de vue, et je ne pouvais assurément avoir aucune part de responsabilité dans ses actes. Je devais, cependant, reconnaître, si l'accusation produite contre lui était fondée, que j'avais collaboré à une feuille stipendiée. Et c'était justifier rétrospectivement, dans une certaine mesure, les répugnances manifestées par mes compatriotes à ce sujet.

En Russie, toutes les choses se font lentement, et j'allais rester deux mois sous le coup qui me frappait ainsi à un endroit très sensible. Au terme de ce long espace de temps seulement, le bénéficiaire supposé de cette largesse de 200 000 roubles, qui en laissait soupçonner d'autres, a produit l'explication attendue. Celle-ci a été reconnue comme exacte de tous points par le personnage officiel lui-même qui l'avait provoquée. Et la voici : elle mérite d'être retenue; elle appartient à l'histoire de cette époque troublée; elle montre la difficulté que les gouvernements, même les plus disposés en apparence à rompre avec les errements de leurs prédécesseurs et à faire table rase du passé, éprouvent à s'en détacher; elle jette enfin un jour curieux sur la mentalité et la moralité des hommes qui recueillaient à ce moment le lourd héritage de la bureaucratie et de l'autocratie, en se targuant de répudier ses principes et de corriger ses vices. Et l'heure n'était pas encore aux Lénine et aux Trotzki. Le pouvoir se trouvait aux mains du très digne

et très vertueux prince Lvov, entouré de la fleur du parti constitutionnel-démocratique.

Aux prises avec des embarras d'argent, le fils aîné d'Alexis Serguiéiévitch s'était défait de ses parts dans la propriété du *Novoié Vrémia,* qui risquaient ainsi de tomber dans les mains d'indésirables. Pour les racheter, ne disposant pas de fonds suffisants, le cadet avait demandé une avance de 200 000 roubles à un grand établissement financier, qui, après s'y être d'abord refusé, avait consenti le prêt dans les circonstances suivantes. En relations suivies avec le gouvernement pour diverses opérations d'ordre économique ou politique, cette Banque lui avait fait part de la sollicitation dont elle était l'objet et avait été engagée à y répondre favorablement. La somme lui serait fournie par le trésor à 5 pour cent et la Banque serait libre d'en faire remise au demandeur à un taux plus élevé, mais à la condition d'un dépôt équivalent de parts du journal, en garantie de remboursement, avec la clause qu'en cas d'insolvabilité, le gage serait acquis au bailleur originel des fonds. L'emprunteur passant pour négligent dans la conduite de ses affaires en même temps que dépensier, on devine l'esprit de la transaction.

Sans en rien soupçonner, Michel Souvorine avait donc touché 200 000 roubles, non des mains d'un gouvernement corrupteur, mais aux guichets d'un établissement privé, et à titre non gracieux mais très onéreux, puisqu'il payait 8 pour cent d'intérêt et avait dû se dessaisir d'une notable portion de ses titres. Telle qu'elle avait été machinée, l'opération attestait indirectement l'indépendance du journal; si, en effet, l'ancien gouvernement s'était porté à un stratagème aussi compliqué pour s'assurer une influence sur la

direction, c'est qu'il n'avait aucune chance de l'obtenir par des moyens plus simples. Cependant, avec une impudence et une maladresse égales, le gouvernement nouveau s'était servi de cette machination peu édifiante pour discréditer un organe qui continuait à faire preuve d'indocilité, et aussi et surtout pour que, ministre, M. Milioukov vengeât sur le *Novoié Vrémia* les injures du directeur de la *Riétch*.

La fausseté de l'opinion imputant au journal des Souvorine un caractère officieux ressort de cet incident avec évidence. La légende en a été, cependant, très généralement accréditée, même au dehors, ce qui se laisse difficilement comprendre. C'est, en effet, l'orientation du journal en matière de politique étrangère qui devait principalement intéresser les lecteurs étrangers; or, si un reproche a pu lui être fait, ce n'est pas d'avoir jamais approuvé les principes et les méthodes en honneur au Pont-des-Chantres. Pour des raisons dont je n'ai pas réussi à pénétrer le mystère, il lui a été permis même d'en faire constamment un objet de critiques les plus sévères. Comme certaines parties du budget au regard du contrôle des Chambres, les affaires relevant du ministère de l'intérieur en particulier et de quelques autres départements à un degré moindre étaient « blindées », sous l'ancien régime, contre les attaques de la presse; mais le ministère des relations extérieures ne bénéficiait d'aucune immunité, et, à plusieurs reprises, je m'en suis prévalu moi-même pour prendre assez vivement à partie M. Izwolski, à l'occasion de l'entrevue de Buchlau et dans d'autres circonstances, où ses complaisances pour l'Autriche et l'Allemagne m'avaient paru excessives.

Je lui dois cette justice qu'à son arrivée à Paris, il a dédaigné de m'en témoigner rancune. Curieux des

choses historiques, membre de la Société Impériale d'histoire et possesseur d'une belle bibliothèque, il s'est intéressé à mes travaux et a bien voulu m'y aider, en me procurant quelques documents. Je dois ce témoignage à tous les ministres du tsar, avec lesquels je me suis trouvé en rapport *depuis 1906*, qu'en ce qui me concerne, ils se sont montrés pénétrés de l'esprit libéral qui était censé propre au nouveau régime inauguré à cette époque et qui malheureusement ne s'y est pas fait plus généralement sentir. Je me suis porté aussi plus d'une fois à ce moment à faire dans le *Novoié Vrémia* le procès de la politique financière du comte Kokovtsov, que je n'avais pas l'honneur de connaître. J'ai relevé, notamment, l'emploi si étrangement donné aux disponibilités du trésor, qui, par centaines de millions de roubles, étaient mises en dépôt à 3 pour cent dans des banques allemandes et réemployées par elles en avances faites à des entreprises russes, à un taux variant entre 8 et 12 pour cent. Le ministre venant à Paris, j'eus l'occasion de le rencontrer à une réception assez nombreuse et la surprise d'être engagé par lui dans un *a parte*, dont la longueur a dû intriguer l'assistance, en même temps que je n'étais pas moins étonné de la condescendance dont mon interlocuteur faisait preuve en plaidant les circonstances atténuantes au sujet du passé et en s'offrant à une discussion préalable, dans l'avenir, au regard des reproches que je trouverais à adresser à son administration. « Il convenait de s'entendre, disait-il, par voie de correspondance au besoin, pour travailler de concert au bien public. »

De ministre à publiciste, ces façons sont peu communes, même en des pays de gouvernement très libre. Même parmi les hommes que Nicolas II a employés, si

malheureux qu'aient été généralement ses choix, quelques-uns auraient bien fait, si, comme le héros de Victor Hugo, ils avaient eu le temps d'être. En prenant souvent des chemins de traverse, le comte Kokovtsov visait à mieux s'orienter. Dans l'usage du pouvoir, il se perfectionnait; mais, comme Krivochéïne, il a été emporté par cette vague de délire qui entraînait la monarchie et le pays à l'abime. Parlant le français avec élégance et presque sans accent, il m'a laissé l'impression d'une intelligence ouverte, d'un esprit cultivé et d'une conscience en éveil, cependant que je ne pouvais m'empêcher de faire l'observation qu'attaqués par moi, les Russes me traitaient mieux que mes compatriotes, quand j'essayais de les servir.

IV

Je n'en ai conçu jamais la moindre rancune; mais, pour l'objet que je lui assignais essentiellement, ma collaboration au *Novoié Vrémia* devenait impossible. L'attitude des miens m'y enlevait toute autorité : je n'avais derrière moi que des troupes qui me tiraient dans le dos. Je ne crus pas, cependant, devoir pour cela abandonner la tâche commencée. En m'y appliquant, j'avais découvert d'autre buts que je pouvais m'y proposer. L'orientation accidentellement donnée à ma vie et à mes études avait plus anciennement déjà dilaté en quelque sorte ma conscience nationale, en me faisant une âme plus slave encore que polonaise. « Mon cher grand Slave » : c'est ainsi qu'en m'écrivant commençait un de mes confrères du *Novoié Vrémia*,

Russe adoptif celui-là d'origine serbe, Bojidar Wesselitski.

Sans en soupçonner, d'autre part, l'étendue et l'horreur, j'étais de plus en plus hanté par la prévision d'une crise inévitable et prochaine, à laquelle s'acheminait le conflit permanent entre le monde germanique et tous les intérêts rivaux qu'il heurtait sur toute la surface du globe. Avec l'avenir de la Pologne comme de la Russie, le sort de la France me paraissait devoir y être joué, et, pour une bonne part, depuis mon enfance, j'avais aussi une âme française.

Dans les derniers temps qui ont précédé le cataclysme, l'Allemagne s'est industrieusement employée à ébranler en Russie la confiance des milieux intellectuels dans l'alliance française et l'effet de ces manœuvres se faisait parfois sentir jusque dans les colonnes du *Novoié Vrémia*, bien que, dans l'ensemble, on y fût nettement ententophile. En combattant les influences qui s'exerçaient en sens contraire, j'obéissais à un sentiment naturel chez un enfant adoptif de la France; mais je croyais aussi servir encore les intérêts de ma patrie d'origne. En toute franchise, pour améliorer le sort de la Pologne, sans parler de restauration, je ne pouvais me résoudre à faire fond sur le triomphe des idées libérales en Russie, si ce n'est à très longue échéance. Dans son inspiration et son orientation actuelles, ce mouvement ne me permettait de rien espérer à ce point de vue, et les autres forces révolutionnaires en action dans l'empire des tsars découvraient des perspectives trop hasardeuses. Dans sa forme rudement imagée, je retenais le propos prophétique d'un compatriote, gentilhomme campagnard au langage cru. Comme on faisait état devant lui des chances qui nous seraient offertes par l'effondrement

de l'édifice politique et social où nous nous trouvions emprisonnés, il laissa tomber ces mots :

— Quand ce tas de fumier s'écroulera, il dégagera une telle puanteur que nous risquerons tous d'en crever.

La France, d'autre part, se montrait de plus en plus disposée à sacrifier ses sympathies polonaises à la sécurité qu'elle croyait trouver dans le pacte qui l'unissait à la Russie, et, si j'étais porté à lui en faire reproche, c'est uniquement parce que, dans ma conviction, la politique d'oppression pratiquée à Varsovie, sans qu'elle osât y objecter, n'était pas seulement offensante pour l'idéal qu'elle représentait devant le monde, mais préjudiciable à l'intérêt commun de l'alliance.

Encore, cependant, à terme plus ou moins lointain, du côté du groupe de forces opposées à l'Allemagne, Russie comprise, une porte ouverte sur un avenir meilleur se laissait entrevoir. Il était permis de croire qu'un jour ou l'autre la puissance immanente de l'idéal l'emporterait. Du côté de l'Allemagne, toutes les voies étaient fermées à toute espérance. Par le jeu seul des méthodes mises en action dans les provinces polonaises de la domination prussienne, notre destinée paraissait déterminée, et c'était l'extermination, *Ausrottung,* comme les maîtres de Posen ne se faisaient pas scrupule de l'annoncer.

C'est dans cet esprit que je me fis au *Novoié Vrémia* le champion déterminé de l'alliance franco-russe, mettant en garde, plus particulièrement, les lecteurs du journal contre certaines appréciations du tempérament français, qui obtenaient cours et crédit parmi eux. Assez généralement, il était considéré comme peu résistant, incapable d'un effort prolongé, sujet à des effets de prompte démoralisation, et des conjectures

défavorables en étaient déduites, à la veille même de l'épreuve, qui allait leur donner un si éclatant démenti et où c'est *l'endurance* russe, au contraire, qui devait accuser, hélas! une infériorité fatale. Le dernier article, publié dans le *Novoié Vrémia* sous ma signature avant l'ouverture des hostilités, a été une profession de foi dans les vertus militaires et morales d'un peuple qui, je n'hésite pas à en convenir, a dépassé mon attente dans ce qu'on a appelé « le miracle de la Marne », mais en qui, historien, je devais reconnaître l'instrument d'une longue suite d'autres prodiges de même genre, sans lesquels, de Jeanne d'Arc aux grognards de Napoléon, son histoire n'aurait pu être réalisée.

D'une manière plus générale, en projetant de quelque façon sur l'écran occidental l'image de l'Orient russe, dans cette phase d'évolution commune, je m'élevais contre certaines fausses interprétations des engagements contractés entre Saint-Pétersbourg et Paris et les multiples égarements d'opinion et de conduite qui s'y rattachaient. J'eusse voulu que l'effort que je déployais dans ce sens eût une contre-partie dans la presse française, car des aberrations analogues se produisaient de ce côté, ayant leur source dans une même erreur fondamentale.

V

Celle-ci portait, de part et d'autre, sur une fausse appréciation des forces respectives et des apports en jeu dans l'alliance. L'événement a prouvé que, non seulement au point de vue financier mais même au point de vue purement militaire, le gros poids était

mis dans la balance par les Français, et les Russes ne sauraient faire valoir, sur ce point, contre l'éloquence des faits, l'argument qu'ils tirent du chiffre de leurs morts. Honneur est dû, certes, aux braves, qui, insuffisamment armés et souvent sans armes, poitrines découvertes et ventres creux, ont semé de leurs cadavres, par millions, les champs de la Pologne. Mais, pour employer une formule brutale, qui s'impose dans la circonstance, ce qui compte à la guerre ce n'est pas ce *qu'on fait tuer,* mais ce *qu'on tue.* L'illusion s'est cependant généralisée en France, avant l'épreuve, d'une Russie constituant un appareil de puissance formidable, auquel le nerf seul de la guerre manquait pour qu'à lui seul il fût capable de dominer et d'écraser l'adversaire commun. A l'heure de l'épreuve, la légende du *rouleau compresseur* en a procédé, et, depuis les premiers jours de l'alliance, les rapports entre les deux associés en ont été engagés dans une fausse voie. Les rôles, les attributions et les préséances y ont été invertis. La France y a accepté une apparence de subordination, la Russie a assumé un air de supériorité, l'une et l'autre également contraires à la valeur réelle des facteurs accouplés, et des fautes de calcul et de tactique en ont résulté des deux côtés.

S'étendant des « sphères » dirigeantes de Saint-Pétersbourg aux membres de la famille impériale, l'attitude de déférence extrême que le gouvernement français et la société française n'ont cessé d'observer a été, à un double point de vue, un contresens, générateur de conséquences les plus funestes. Les « sphères » dirigeantes de Saint-Pétersbourg avaient besoin d'être dirigées, et, si elles leur avaient été proposées, dès le début, d'une façon suffisamment ferme, les directives venant de Paris ne les auraient pas trouvées rebelles.

Plus tard, le pli étant pris, une réaction devenait de plus en plus difficile à opérer. Cependant, à l'époque du retrait des troupes de couverture, un veto, prononcé de façon catégorique et énergiquement maintenu, aurait probablement encore empêché cette mesure désastreuse. On tenait à Paris les cordons de la bourse.

Dans la question polonaise même, il a été extrêmement fâcheux que, par égard pour son alliée, la France, au mépris de ses principes et de ses traditions, parût se désintéresser d'une clientèle qu'il lui était utile de conserver à titre de contrepoids et dont l'abandon à l'oppression qu'elle subissait portait préjudice à l'intérêt commun. Comme l'événement l'a prouvé encore, l'alliance franco-russe ne pouvait donner son plein de force que sous le drapeau de l'indépendance slave, et, bourreau de la Pologne, la Russie déchirait cette bannière.

En ce qui concerne la famille impériale, je me trouve retenu par le respect dû au malheur, dont l'excès, en plus d'un cas, a dépassé les fautes commises. Je ne croirai, cependant, pas y manquer en rappelant ce qu'avait de choquant pour les Russes eux-mêmes le contraste qui s'établissait entre les sentiments de réprobation, voire les manifestations publiques d'hostilité, que certains grands-ducs s'attiraient par leur conduite à Saint-Pétersbourg et l'accueil très différent qu'ils trouvaient à Paris, en même temps que, nées en Allemagne et professant notoirement des sentiments en rapport avec cette origine, des grandes-duchesses recueillaient dans des salons français des hommages, voire des adulations, qu'elles n'avaient pas chance de rencontrer au pays de leurs maris. Le prestige de la France en a certainement souffert, et, dans la pratique de l'alliance, les « sphères » de Saint-Pétersbourg en

ont été portées à un surcroît d'intransigeance, de sans-gêne et d'arrogance présomptueuse.

J'ai l'idée, au surplus, que l'impression que j'en éprouvais a été, à l'endroit même de la Pologne, partagée par un des membres de cette famille, le seul avec lequel j'aie eu des relations suivies, le seul aussi avec lequel il m'eût été possible d'en entretenir. A la vérité, avant de disparaître dans la tourmente, où il méritait à tous égards d'être épargné, il a vécu en *outsider*, en dehors et pour ainsi dire en marge du milieu auquel il appartenait. Je n'ai eu qu'à me louer du commerce familier auquel il a bien voulu m'admettre; j'y ai contracté des obligations, dont je garde un pieux et reconnaissant souvenir; mais je tiens à marquer, pour certains de mes compatriotes, que je ne l'ai pas recherché.

Il était naturel et pour ainsi dire inévitable que je fusse mis en rapport avec l'historien le plus récent d'Alexandre Ier; mais c'est un des nôtres, grand seigneur pratiquant pour son propre compte, à la manière des anciens roitelets polonais, une politique d'entente avec la Russie, qui s'est fait l'instrument de cette prise de contact. Pendant un de mes séjours à Saint-Pétersbourg, il m'a informé que le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch désirait faire ma connaissance.

Historien, l'auteur des *Portraits russes* travaillait en prince et en amateur. Se disputant son temps et son attention, des occupations et des distractions de toute nature ne lui permettaient souvent pas de se reconnaître dans la masse de documents qu'il recueillait et de les utiliser convenablement. Son œuvre fourmille d'erreurs matérielles, au sujet desquelles, princièrement encore, il refusait toute discussion. Mais l'œuvre est considérable, et, son rang donnant à l'ou-

vrier pour cet objet des facilités exceptionnelles, la documentation en est du plus grand prix. Mise à contribution avec les précautions nécessaires, au regard des dates, notamment, et des attributions souvent erronées, elle offre une mine où j'ai puisé moi-même avec profit. Prince il était dans la prodigalité luxueuse avec laquelle il éditait ses ouvrages, y dépensant une grosse part de ses revenus et la générosité dont il faisait preuve en les offrant à ceux de ses con frères qui ne se trouvaient pas en mesure d'en faire l'acquisition. Le prix de vente des *Portraits russes*, insuffisant à couvrir les frais de l'édition, atteignait 750 francs. L'auteur était prince encore dans la libéralité avec laquelle il partageait ses découvertes documentaires. J'en ai largement bénéficié. Mais, en dehors de quelque rudesse dont il n'arrivait pas à se déprendre vis-à-vis de son entourage, qui lui était d'ailleurs très dévoué, il n'avait rien de commun avec les siens, ni les idées, ni les mœurs, ni les façons. Frondeur, incliné à des opinions avancées, il n'a, en dehors des titres honorifiques, tenu jamais aucune place dans les cadres de l'ancien régime. La seule fonction qui lui ait été attribuée fut celle de vice-président de la Société Impériale d'histoire, dont l'Empereur se réservait la présidence. Bien que né d'une mère allemande, il manifestait une germanophobie très décidée ; il déguisait à peine la mauvaise opinion qu'il avait de la politique suivie par le gouvernement de son pays tant à l'intérieur qu'au dehors, et il m'a souvent permis de croire qu'il partageait aussi mes appréhensions au sujet des défaillances qu'elle accusait et des égarements auxquels elle se portait à la veille de la redoutable crise à laquelle il pensait comme moi que nous nous acheminions.

Bien que je fusse pour ma part absolument étranger aux « sphères » cour et gouvernement, il m'en arrivait à ce moment, par des voies détournées, obscures et louches, des indications qui me remplissaient d'angoisse, me donnant l'aperçu d'un monde ténébreux, où de basses intrigues se nouaient et de viles ambitions se heurtaient, sans nul souci des grands intérêts en cause.

VI

A plusieurs reprises, dans des conditions et pour des motifs qui sont restés pour moi également énigmatiques, partant de ce milieu, des sondages, des ouvertures ou tout au moins des tentatives d'approche sont, sans que je puisse le moins du monde me reprocher de les avoir provoqués, venus me relancer dans ma studieuse retraite, me laissant à chaque fois plus déconcerté et affligé. J'en puis donner un exemple caractéristique, en nommant les héros de l'aventure : je n'ai contracté à l'égard d'aucun d'eux aucune obligation de secret; deux sont morts, et, si le troisième demeure en vie, sa réputation n'a plus rien à perdre; tous les trois, enfin, ont, sinon sur le devant de la scène, du moins à l'arrière-plan ou dans la coulisse, figuré parmi les acteurs du sombre drame où le tsarisme a joué son existence et trouvé sa perte; ils appartiennent à l'histoire.

En février 1911, avec une lettre de recommandation d'un de mes amis français, homme de haute distinction et de parfaite honorabilité, bien que péchant par un goût fâcheux pour des entreprises financières d'espèce aventureuse, dont l'une, à ce moment même,

le retenait depuis de longs mois à Saint-Pétersbourg, les cartes m'étaient remises de deux Russes que je ne connaissais que de nom : le prince Andronikov, personnage très remuant dans le monde des affaires, les cercles de cour et les antichambres ministérielles, et M. Charapov, publiciste de quelque renom à tendances libérales et particulièrement favorables à la Pologne. Rédacteur du *Rousskoié Diélo,* il s'était en 1906 attiré, de la part d'un confrère russe, l'observation que Cracovie ou Léopol seraient plus indiquées que Moscou pour la publication de ce journal.

Je ne pouvais fermer ma porte à de tels visiteurs, et j'appris d'eux qu'ils se trouvaient à Paris en mission officieuse, avec plusieurs mandats de haute importance, dont l'un était à mon adresse. Ils se disaient, notamment, chargés par le baron Freederiksz, ministre de la cour et des domaines, de m'engager de la façon la plus pressante à lui adresser, sur les questions politiques à l'ordre du jour et spécialement sur le problème polonais, des mémoires qui passeraient sous les yeux de l'empereur.

Mon premier sentiment fut que j'étais l'objet d'une mystification, dont je ne devinais d'ailleurs pas la raison. Je commençai donc par me dire surpris qu'un office me fût destiné, pour lequel je ne me croyais nullement qualifié, et je terminai en déclarant péremptoirement que, pour répondre aux vœux que le baron Freederiksz pouvait former à mon endroit, je devais attendre qu'il voulût bien me les faire connaître directement. Mes visiteurs eurent beau se confondre en protestations au sujet du caractère autorisé de leur démarche, pour laquelle, disaient-ils, ils avaient reçu du ministre les instructions les plus formelles et les plus précises. Je ne les ai plus revus ; mais, au cours

des deux mois suivants, de Londres d'abord, où ils se rendaient en quittant Paris, puis de Saint-Pétersbourg, à l'issue de leur tournée, ils sont revenus à la charge, par voie de correspondance, renouvelant l'appel qu'ils m'avaient adressé et dont, assuraient-ils, le baron Freederiksz attendait impatiemment l'effet. Pour m'engager à y répondre, ils me faisaient parvenir les conclusions d'un mémoire, où ils avaient, disaient-ils, résumé à l'intention de l'empereur les entretiens qu'ils avaient eus à Paris avec MM. Delcassé, Hanotaux, diverses autres personnalités politiques et moi-même, et indiqué les concessions à accorder à la Pologne. En dernier lieu, ils m'avisèrent par dépêche que le baron se trouvait à Monte-Carlo, où ils me faisaient connaître son adresse et où ils m'assuraient que Son Excellence comptait avoir de mes nouvelles.

Devant tant d'insistance, je crus devoir écrire au ministre, en lui faisant simplement part de ces manœuvres, où je devais supposer qu'on abusait de son nom et d'où je tenais à dégager le mien. La réponse m'arriva sous forme d'un télégramme qui augmenta ma perplexité. En y paraissant accréditer les intermédiaires en qui je devinais des imposteurs, le baron Freederiksz me donnait rendez-vous à Paris pour un jour prochain Mais je n'étais pas au bout de mes étonnements.

Quand je me rendis chez lui à l'hôtel Vendôme, l'accueil du ministre fut courtois mais embarrassé et j'eus la surprise de l'entendre me demander si je connaissais bien le prince Andronikov et M. Charapov. Je rappelai à Son Excellence les termes de ma lettre où j'avais précisé les circonstances dans lesquelles je m'étais trouvé mis en rapport avec ces messieurs, et, du coup, la gêne de mon interlocuteur augmenta. Bien

que je lui parlasse pour la première fois à cette occasion, je l'avais rencontré à plusieurs reprises et j'avais été frappé par l'air de supériorité qu'il prenait vis-à-vis de personnages même très haut placés et qu'à une nuance près, il gardait même en présence de membres de la famille impériale. Administrateur des domaines d'où celle-ci tirait sa provende — et le payement des dettes très habituellement contractées; — dispensateur des faveurs de cour et compagnon inséparable du souverain, à tous ces titres, il avait une situation hors pair, dont il se prévalait avec quelque excès de morgue. En attachant une grande importance à l'orthographe néerlandaise de leur nom, ces Freederiksz se prétendent issus d'un compagnon de Pierre le Grand, ramené par lui de Hollande; mais, ni à Saardam, ni ailleurs, je n'ai trouvé aucun personnage ainsi appelé dans l'entourage du grand homme et l'origine étrangère qu'un grand nombre de familles russes se sont plu à s'attribuer a été reconnue comme fausse. Les Freederiksz peuvent bien n'être simplement que des Friedrichs des provinces baltiques, où le nom est commun. Sous Alexandre Ier, un courrier d'ambassade, qui en était porteur, s'est fait passer à Paris pour un baron courlandais auprès d'une modiste qu'il a séduite, ramenée en Russie et finalement épousée, mais qui, déçue, a quitté son mari et est devenue la maîtresse du grand-duc Constantin avec lequel elle a eu un fils.

Freederiksz ou Friedrichs, en me parlant, le ministre ne gardait rien de sa superbe. Bégayant et balbutiant, il débitait des phrases entortillées, dont le sens était qu'il ne pouvait assumer la responsabilité de faire rédiger des mémoires, destinés au souverain, sans avoir reçu pour cela les ordres de Sa Majesté. Je répliquai en demandant sur un ton respectueux mais ferme

s'il avait entendu que je prisse cette responsabilité à mon compte, et en le priant de me dire si, oui ou non, le prince Andronikov et M Charapov avaient agi avec son agrément. Comme il se dérobait, je jugeai qu'il était également dangereux et inutile d'insister, et je me retirai. Je ne l'ai plus revu.

Je n'ai pas, cependant, échappé à d'autres entreprises de même genre sur mon humble personne, et, dans l'une d'elles, c'est un de mes compatriotes, occupant à Saint-Pétersbourg une situation officielle, sans encourir pour cela aucun blâme de la part des siens, qui a figuré comme intermédiaire. Je ne l'avais rencontré qu'une ou deux fois, quand il me fit part du désir que, de passage à Paris, la femme d'un autre ministre avait exprimé de faire ma connaissance. Cette dame n'avait, à ce moment, que la réputation d'une grande élégance et de quelque légèreté de conduite, mais elle devait être mêlée plus tard à des machinations où elle paraît avoir fait un usage indiscret et même criminel de l'influence que la situation de son mari lui permettait d'exercer. Elle n'a jamais témoigné d'aucune curiosité littéraire ou scientifique, et l'intérêt qu'elle manifestait à mon endroit avait donc une autre cause qu'elle ne m'a cependant pas fait connaître au cours de l'unique entretien que j'ai eu avec elle et où, apparemment, le personnage que je lui ai montré n'a pas répondu à l'emploi qu'elle me destinait.

Concordant avec les nouvelles que je recevais de Russie, ces tentatives énigmatiques et suspectes contribuaient à me donner au sujet de ce qui s'y passait une idée des moins rassurantes. Dans le public, des symptômes de dépression morale grandissante, irritation et dégoût, lassitude et découragement; dans les avenues du pouvoir et les entours du trône, entre des

fantoches en emploi et des aventuriers en faveur écartant de plus en plus les capacités et les activités utiles, un jeu à la fois compliqué et puéril de cabales et de combinaisons louches, au service de desseins n'ayant aucun rapport apparent avec les intérêts de la nation ni même de la dynastie : tel était le spectacle que ce pays offrait à la veille du moment où il allait être engagé dans une lutte pour la vie, au-devant de laquelle peuple et gouvernants marchaient avec une sorte de fatalisme aveugle, ne faisant rien pour s'y soustraire, mais rien aussi pour s'y préparer.

Rien de pratique du moins. Nicolas II et ses conseillers prétendaient ajourner le conflit à l'année 1919, époque à laquelle l'armée était censée devoir être prête. En attendant, vis-à-vis de l'Allemagne et de l'Autriche, ils multipliaient les témoignages de faiblesse et ils imaginaient qu'ils les engageraient ainsi à attendre aussi. Ce stratagème enfantin a certainement contribué, dans une grande mesure, à précipiter la catastrophe. Mais, aux mains d'hommes tels que Soukhomlínov, l'armée n'avait aucune chance d'être mieux armée et équipée dans cinq ans qu'elle ne l'était en 1914.

— Quand serez-vous prêts? demandait l'ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg, sir George Buchanan, à un membre en vue de la Douma, et la réponse fut :

— Jamais! (Sir George Buchanan, *The Fornightly Review* décembre 1918, p. 820.)

CHAPITRE X

LA CATASTROPHE

I. La balance des forces entre les Alliés et leurs adversaires. La préparation matérielle et la préparation morale. La débacle russe. Ses causes. La raison de la guerre. Le problème polonais et la conscience russe. En mal d'idéal : « Pourquoi nous battons-nous? » — II. Les responsabilités de l'Allemagne. Mobiles qui l'ont poussée à provoquer un conflit mondial. L'intoxication. La part du calcul et celle de l'imprévu. — III. L'ouverture des hostilités. En Suisse. Les premiers « communiqués » allemands. Une mystification cruelle. Evolution de sentiment. La vague du pangermanisme. *Deutschland über Alles!* Le corps diplomatique russe. Ses défaillances. Le personnel de la légation de Berne. Un Allemand, un Suédois et un Balte. — IV. Les défaites de la Russie. Echecs matériels et désastre moral. L'effondrement. La trahison. La révolution. La part des Alliés dans l'événement. Le rôle des *Cadets*. Kérenski. Le Bolchevisme. Ses origines. Les Juifs et l'*intelligentia* russe. La propagande nihiliste et anarchiste. Le prophète d'Iasnaïa Poliana. « Les fils récoltent ce que les pères ont semé. » Les conséquences au regard du problème polonais. Nouvelles complications.

I

De n'être pas suffisamment préparés à la lutte que l'Allemagne leur a imposée, c'est, au point de vue *matériel*, un tort que les Alliés ont partagé avec la Russie. Je crois que la faute comporte des circonstances atténuantes. Il me paraît aussi qu'elle a été considérablement exagérée. En somme, l'événement a prouvé

que, pour l'effort que cette épreuve devait réclamer d'elle, l'Allemagne, quelque proportion colossale qu'elle leur ait donnée, manquait elle-même de ressources adéquates, puisqu'elle y a succombé. D'autre part, telles quelles, les disponibilités de ses adversaires ont mieux répondu au besoin, puisqu'elles leur ont permis non pas seulement de faire tourner la lutte en leur faveur à la dernière heure et après qu'elles eurent obtenu de part et d'autre et des deux côtés de l'Océan des renforts puissants, mais d'en décider l'issue dès le début. Car, c'est là un point d'histoire qui semble avoir été déjà mis hors de doute : le sort de la partie a été fixé en septembre 1914 sur les rives de la Marne, et il importe peu qu'avec l'aide de la Bulgarie et de la Turquie, ou grâce à la défaillance de la Russie, les puissances centrales aient prolongé ultérieurement la résistance pendant quatre ans. Après Iéna, la Prusse a également tardé à déposer les armes jusqu'à Friedland.

Dans les conditions où la plaçaient les conséquences de sa défaite de 1870-1871, ainsi que l'infériorité de sa population et de ses ressources de toute nature, la France n'avait aucune possibilité de se mettre, en matière de préparation militaire, à égalité avec l'Allemagne, et, au moment de la bataille de la Marne, l'assistance qu'elle a reçue de l'Angleterre et de la Russie n'a pas égalé non plus, à ce point de vue, celle que valait à l'Allemagne l'alliance autrichienne. L'armée russe était encore à mobiliser et l'armée anglaise à créer. Cependant, la France a vaincu, — grâce à un effet de supériorité *morale*.

De ce côté, sa préparation et celle de l'Angleterre elle-même se sont montrées au-dessus de ce qu'en imaginaient les plus optimistes dans l'un et l'autre pays. Quelques mois avant l'ouverture des hostilités,

H. S. Wells ne prophétisait-il pas, (1) qu'au cas d'un conflit armé avec l'un quelconque de ses voisins européens, la métropole serait abandonnée par ses dominions et ses colonies? Il attribuait à l'Allemagne, par rapport à son pays, une énorme supériorité non seulement de puissance militaire, mais d'éducation nationale et d'organisation sociale. La Russie, elle, a donné, en sens contraire, des déceptions aux pessimistes mêmes, dont j'étais.

J'ai bien admis, dès le début, qu'elle ne serait pas *moralement* à la hauteur de l'épreuve. Elle *ne pouvait pas* l'être. La Pologne le lui défendait. Je ne plaide pas ici *pro domo*. Je fais constatation d'un fait d'évidence. Engagée pour la défense de l'indépendance d'un peuple slave, cette guerre n'avait pas de sens pour une puissance qui maintenait sous son joug, en l'opprimant, un autre peuple de même race et qui s'était rendue suspecte à la famille entière, les Serbes eux-mêmes non exceptés, par ses appétits de domination. Comme champion de cette cause, la Russie était forclose. En Pologne même, ses complices des partages de 1772-1795 la devançaient avec des promesses d'affranchissement auxquelles elle ne savait répondre que par des offres d'autonomie, bientôt rendues suspectes. Un proverbe polonais dit qu' « un homme qui se noie s'accroche à un rasoir » ; et un autre, qui est aussi français, veut qu' « à cheval donné on ne regarde pas à la bride ». En haine de l'Allemagne, abdiquant leurs rancunes et dépouillant leurs méfiances, mes compatriotes auraient été tentés de donner malgré tout la préférence aux offres russes. Au passage par Varsovie des soldats du tsar se portant au-devant de l'ennemi,

(1) *An Englishman looks at the World*, p. 40-41.

les Polonais faisaient d'ailleurs une découverte propre à les incliner dans ce sens. Sous cet uniforme, ils n'avaient vu jusque-là que des bourreaux féroces et lâches. Ils reconnaissaient maintenant des héros, ainsi que de grands enfants, bons et doux, et — j'ai noté ailleurs le fait, (1) — des femmes polonaises ont baisé les mains de ces braves!

Les succès obtenus par les Russes en Galicie ont tout gâté. Vainqueurs, ils ne se sont plus crus obligés de compter avec les Polonais. Avec le premier gouverneur russe de la province conquise, Chérémétiev, noblesse de vieille roche, l'occupation a bien commencé; mais ce fonctionnaire n'a fait que passer, et, quelques semaines après, en septembre 1914 déjà, un Bobrinski, aristocratie de cour et de la main gauche, lui succédant, Lwow a connu après Varsovie les agréments de la russification à outrance, avec une armée de tchinovniks et de popes orthodoxes s'y employant. Après l'arrestation et la déportation en Russie de Mgr Szeptycki, le manifeste du grand-duc Nicolas Nicolaiévitch n'avait plus chance de séduire aucun Polonais, et faire la guerre en Pologne, pour la Pologne, en ameutant tous les Polonais contre soi était une pièce de prodigieuse folie. Et Alexandre Ier et Napoléon y avaient mis plus de formes, encore qu'ils n'arrivassent pas à tromper quelques esprits clairvoyants. Kosciuszko ne s'y est pas laissé prendre.

Mgr Szeptycki n'était pas à la vérité Polonais, ou du moins ne se reconnaissait pas comme tel. Issu d'une famille de Petits-Russiens polonisés depuis des siècles, il répudiait cette tradition. Métropolitain de l'église uniate, si, sur le terrain religieux, par Rome il demeurait rattaché à Cracovie, sur le terrain politique, il louvoyait

(1) *La Pologne inconnue*, p. 258.

entre les tendances séparatistes du parti ukrainien et l'austrophilisme. D'autre part, en Galicie orientale, cette *Russie rouge* détachée par Casimir le Grand du patrimoine des Rurik, les Russes prétendaient exercer un droit de reprise. Mais, précisément, tout cela constituait, au regard du sentiment polonais, un endroit particulièrement sensible, où il convenait d'user de grands ménagements. Et, d'ailleurs, il ne s'agissait pas seulement de donner satisfaction aux Polonais.

Au regard des Russes mêmes, la cause de l'indépendance slave y étant notoirement hors de jeu, cette guerre réclamait un autre idéal, qui justifiât les effroyables sacrifices qu'elle leur demandait. C'est ainsi que les « sphères » de Saint-Pétersbourg ont été portées à évoquer le mirage, l'appât de Constantinople. Mais la France, l'Angleterre, la Belgique n'avaient pas pris les armes et ne se saignaient pas aux quatre veines pour permettre à Nicolas II de marcher sur les traces de la grande Catherine. Il fallut donc négocier à Londres et à Paris, marchander, faire du chantage : « Constantinople, ou nous lâchons pied ! » Ce fut ignoble, et cela ne devait servir à rien. Il est douteux qu'à tout événement, cet idéal-ci pût répondre à ce qu'en attendaient ceux qui le proposaient. Bonnes pour les gouvernements autocratiques, les guerres de magnificence et de conquête ! Les masses populaires ne s'en laissent pas émouvoir. En Russie, elles n'avaient cure du testament, d'ailleurs apocryphe, de Pierre le Grand. Quand, en 1876, elles se sont passionnées pour la défense de la Bulgarie, cela n'a pas été, on doit le reconnaître à leur honneur, dans l'espoir de trouver à Sofia le chemin de Byzance. En 1916, la diplomatie russe s'est seule mise en route dans cette direction, et, en outre, elle s'y est heurtée au président Wilson.

« Pas d'indemnité, pas d'annexion. » Du coup, l'idéal s'évanouissait, la route de Constantinople était barrée, et les Russes se retrouvaient devant l'angoissante question : « Pourquoi nous battons-nous ? »

Et pour quoi, pour qui, versaient-ils, en effet, tant de sang? Pour protéger la Serbie ? Mais on leur avait appris à se la représenter comme un obstacle à l'accomplissement de leurs plus hautes destinées ! Pour libérer la Pologne? Mais on leur avait appris à voir en elle la plus belle conquête de leur histoire ! A ce moment, et avant même qu'eût été publié le fameux *prikaze* n° 1, la démoralisation se propageait déjà dans les rangs de l'armée elle-même et jusque parmi les officiers. D'autant qu'aux triomphes des premiers jours les revers avaient succédé. On se battait sans raison et on n'avait même pas la joie de la victoire. C'était trop !

Cette phase dans le développement du conflit était à prévoir, et je m'y suis toujours attendu, bien qu'à d'autres égards les péripéties de la lutte m'aient donné, en Russie comme ailleurs, de multiples surprises. L'ouverture elle-même des hostilités aux premiers jours d'août 1914 en a été une. Je ne l'attendais pas si tôt, et j'ai été saisi, bloqué par l'événement en Suisse, où j'ai vécu les heures les plus cruelles de ma vie.

II

Que l'Allemagne ait rendu inévitable la conflagration européenne et mondiale où elle a trouvé sa ruine, je ne crois pas que, même parmi les Allemands, il reste à cette heure un être de raison qui n'en soit pas

persuadé. Qu'elle l'ait déchaînée à son heure, ou même qu'elle l'ait voulue, *à ce moment*, de propos délibéré et bien arrêté, c'est une conjecture, qui réclame encore des preuves. L'Allemagne avait de bonnes raisons pour souhaiter un ajournement, car les progrès de l'armée russe ne pouvaient lui inspirer aucune crainte et le gouvernement russe allait de capitulation en capitulation. A tous ses agents au dehors et principalement à ceux employés dans les Balkans, il donnait pour consigne : « Pas de guerre avant 1919, à aucun prix ! » L'ancien ministre russe à Sofia, M. Nékludov, en témoigne dans les *Souvenirs* qu'il prépare pour une publication prochaine et dont il a bien voulu me lire quelques extraits. On était donc en droit de croire à Berlin qu'une mainmise austro-allemande sur la Serbie ne rencontrerait elle-même pas d'obstacle à Saint-Pétersbourg, et, indépendamment de l'effet moral, la conquête de cette position présentait, au point de vue stratégique et économique, une importance capitale. Il s'en faut d'ailleurs que tous les milieux en possession d'une grande influence à Berlin aient été acquis aux idées belliqueuses. Ce n'était assurément pas le cas pour les chefs des grandes compagnies de navigation. Le *Times* du 21 mars 1919 a publié des propos recueillis en 1910 par son correspondant de la bouche de M. Heineke, président du Norddeutscher Lloyd, qui fournissent à cet égard un témoignage éloquent. Tout compte fait, j'incline à croire qu'en août 1914, le gouvernement allemand et le peuple allemand à sa suite ont obéi moins à un calcul qu'au double effet de la vitesse acquise sur une pente où ils ne pouvaient s'arrêter à volonté, et d'une intoxication progressive, qui paralysait leur raison et dont les conséquences se font sentir aujourd'hui encore.

Un mois avant l'ouverture des hostilités, dînant dans un restaurant des Champs-Elysées, j'ai eu un voisin de table qui, au moment où j'ai demandé l'addition, en était à sa *cinquième* bouteille de champagne! On me l'a donné pour un couturier de Berlin, en déplacement à Paris pour achat de modèles. Pendant quarante-trois ans, depuis ses victoires de 1870-1871, l'Allemagne n'a pas cessé de se griser matériellement et moralement, en un oubli grandissant de toute retenue, et tous ses voisins se sont employés à remplir pour elle la coupe de toutes les ivresses. Ils tremblaient devant elle, lui cédaient en toutes choses et l'adulaient. Attentive au moindre froncement de sourcils qu'elle découvrait, ou soupçonnait seulement, à la Wilhelmstrasse, la Russie se laissait imposer des tarifs ruineux et des complaisances de toute nature. La France consentait à abandonner une partie de son domaine colonial à cette rivale, pour qu'elle lui permît de garder le reste. Ayant « cessé de prendre et commencé à rendre », l'Angleterre elle-même en venait à demander le mot d'ordre à Berlin, pour la mesure de ses armements navals! En même temps, partout, toutes les formes de l'esprit allemand, art compris et pacotille comprise, devenaient un objet d'admiration, d'émulation et d'imitation. A Paris même, les chefs d'orchestre allemands faisaient prime et des palais de style allemand apparaissaient. Ainsi, le gouvernement et le peuple allemand, l'un poussant l'autre par des réactions mutuelles, étaient acheminés à ce degré de délire où le génie de Napoléon lui-même a sombré; ils ont marché à une crise de *napoléonite* collective, sans que l'on puisse cependant affirmer que le point culminant et critique en ait été atteint au moment où la catastrophe s'est produite, et il n'est pas probable qu'aucune volonté individuelle

soit intervenue pour la précipiter. Bien qu'il eût conscience que son expédition en Russie était un acte de démence, Napoléon en a fixé l'instant précis une année avant de s'y engager; mais les folies collectives ne comportent pas de telles déterminations. Que la guerre ait été déclarée à l'heure exacte où la transformation du 77 allemand d'après le 75 français se trouvait achevée, cela peut n'être qu'une coïncidence. D'autres mises à point, d'égale et même plus grande importance, restaient à réaliser. Les canonniers allemands, — je tiens le détail d'un général d'artillerie d'une puissance neutre, qui a été en mesure de suivre de près les efforts faits dans ce sens, — n'étaient pas parvenus, par exemple, à mettre en pratique la méthode française du pointage au millième. Encore une fois, je suis porté à attribuer à un concours de circonstances imprévu, non calculé, les impulsions et les décisions de la dernière heure, qui ont déclanché le cataclysme.

III

J'étais à Lucerne, où j'avais pris l'habitude, depuis seize ans, de passer les deux mois les plus chauds de l'été. Je me suis, depuis, trouvé à Paris, aux heures les plus sombres, les plus cruelles et les plus angoissantes, d'avril à mai, notamment en 1918. L'épreuve m'en a été douce en comparaison. A partir du 1er août 1914, nous fûmes sans nouvelles directes de France, et sans autre source d'information pour les évènements en cours que des télégrammes d'origine allemande, placardés dans les rues, ou affichés dans les halls d'hôtel. Le soir du 4 août, rentrant à mon

auberge pour dîner, je vis un attroupement devant un de ces communiqués », et, m'approchant, je lus sous la signature du Commandement de la place, donc avec la garantie officielle de l'autorité militaire suisse, ces lignes : « La France s'est déclarée neutre. » Je courus au bureau de la direction. La nouvelle m'y fut confirmée, avec cette addition que, les Chambres françaises s'étant prononcées pour la neutralité, une grande partie du pays refusait d'y souscrire. Dix-neuf départements étaient soulevés. Comme j'écoutais, ayant peine à en croire mes oreilles, la voix qui me donnait ces informations sinistres, elle fut couverte par une clameur montant de la rue : des réservistes allemands passaient devant l'hôtel au pas de charge, chantant à gorge déployée : *Deutschland über Alles!* Il me sembla que la terre s'effondrait sous mes pieds.

La France avilie et désarmée par des discordes intérieures; la Russie abandonnée à ses propres forces et étranglée, en attendant que ce fût le tour de l'alliée qui la trahissait; toute ma foi, toutes mes espérances, toutes mes fiertés ruinées; toute mon œuvre de publiciste démentie; la honte et le désastre partout; tout ce que j'aimais, tout ce pour quoi je vivais précipité dans un abîme sans fond : de toute mon âme, j'ai à ce moment appelé la mort. Une heure après, le message téléphonique d'un ami, colonel dans l'armée suisse et ne chaussant pas les bottes du général Wille, m'apprenait que je venais de faire une première expérience des mystifications de l'agence Wolff, sans que j'aie pu jamais découvrir comment celle-ci avait reçu l'estampille de la *Commandantur* helvétique. Je me trouvais donc réconforté, mais les jours suivants devaient encore m'être pénibles.

Au cours des années précédentes, j'avais, dans cette

partie de la Suisse, observé une évolution très accentuée d'idées et de sentiments par rapport aux deux voisines du pays, Allemagne et France. Les fils de la libre Helvétie s'étaient aperçus qu'ils n'étaient plus maîtres chez eux, dépossédés, régentés et bousculés par leurs hôtes d'origine germanique, dont le nombre augmentait, et une réaction grandissante en résultait, se manifestant par mille indices significatifs. Dans les magasins de Lucerne, où, pour me faire servir, j'avais coutume de parler allemand, on me reprenait maintenant avec un petit air pincé :

— On parle français ici, monsieur!

La flottille du lac des Quatre-Cantons n'avait longtemps compris que des bateaux porteurs de noms tudesques; elle venait de s'enrichir d'un superbe *Gallia*, à la proue duquel se laissait voir un coq aux ailes déployées. Brusquement, l'ouverture des hostilités et les premiers succès allemands déterminaient un nouveau changement de scène. Les affinités de race et de langue prenant le dessus, toute la Suisse alémanique paraissait emportée par le flot du germanisme triomphant, et non seulement les boutiquiers en oubliaient le français, mais ils se rendaient grossiers et insolents. Retenu à Lucerne par les embarras de la mobilisation qui interrompaient le trafic ordinaire des chemins de fer, j'avais l'impression d'être en pays ennemi, recueillant à chaque pas des impressions irritantes ou douloureuses.

Je retrouvais depuis quelques années dans ce lieu de villégiature un certain comte X..., Tchèque ayant des attaches polonaises, qui y était établi à demeure. Ce vieillard presque octogénaire m'avait paru toujours peu récréatif, mais inoffensif et homme de bonne com-

pagnie. Il m'abordait maintenant avec un sourire narquois :

— Vous êtes Français ?

— De cœur, oui !

— Eh bien, qu'en dites-vous ? C'est fini de la France! Dans quinze jours, les Allemands seront à Paris !...

Partagé entre l'obséquiosité que lui commandait l'attente du pourboire et les impulsions irrésistibles de la nature, le maître d'hôtel lui-même, à mon auberge, ne pouvait se retenir de me servir cette prophétie. Mais celui-là était du moins un Allemand. Hélas ! la Bohême comprend un grand nombre de comtes X... Peut-être, à cette heure, sont-ils revenus à d'autres sentiments. En août 1914, à Lucerne, il m'est arrivé de rencontrer un prophète de même espèce jusque dans un milieu que je considérais comme français. Bien qu'originaire de Neuchâtel, un baron Z... m'avait toujours fait croire que par l'esprit et le cœur tout au moins, autant que par l'éducation, il appartenait à cette nationalité. Introduit par son mariage dans une famille d'ancienne noblesse suisse, il habitait avec elle, dans le voisinage de Lucerne, un vieux manoir que j'avais trouvé rempli de choses françaises, meubles, tableaux, gravures, souvenirs. L'homme était maintenant devenu méconnaissable. Il se souvenait d'avoir fait un stage dans la garde prussienne et il me montrait une figure de reître grossier et féroce.

Le lendemain, je me trouvai en présence d'un diplomate russe, et ce fut pire. Celui-là revenait d'une des petites cours allemandes, où il avait résidé depuis de longues années en qualité de ministre plénipotentiaire, et bien que d'origine étrangère, comme la plupart de ses collègues, il me donna un instant l'illusion que je trouverais chez lui des sentiments sympathiques, car il

paraissait accablé. Je ne tardai pas à être détrompé.

— Quelle catastrophe! l'entendis-je dire. Ils m'ont fait partir dans les vingt-quatre heures. Et j'avais un dîner de vingt couverts pour le lendemain! Imaginez cela! Un dîner de vingt couverts. Un désastre! Et ce n'est rien encore. N'ont-ils pas voulu me renvoyer en Russie! En Russie, moi, moi! Je n'y ai pas mis les pieds depuis trente ans, et je devais y revenir quand on se battait! J'ai protesté. J'en ai appelé au Kaiser. En vain; ils m'ont traîné jusqu'à Breslau. Là, par exemple, sur le point d'être expédié au delà de la frontière, je me suis si fort débattu que me voici. Mais, quelle catastrophe!

Voilà donc comment la Russie était représentée au dehors à ce moment solennel et critique de son histoire. Elle ne serait sans doute pas mieux servie par ce corps diplomatique pseudo-russe, à qui la perspective d'un rapatriement répugnait à l'égal de la pire disgrâce. J'allais, en effet, lui devoir bientôt d'autres motifs d'écœurement.

La Suisse tout entière regorgeait d'étrangers de toute origine que la brusque ouverture des hostilités mettait dans l'embarras. Ils se voyaient refuser le change de leurs billets de banque, le paiement de leurs lettres de crédit et même la restitution de leurs fonds mis en dépôt. Pour les Américains, les Anglais, les Français, cette période de détresse devait être courte. Les consulats ou les légations respectives ne tardaient pas à y porter remède, en faisant des avances à leurs ressortissants. Les sujets russes attendirent en vain d'être secourus de même. Leurs consuls se déclaraient impuissants, faute d'ordres et de fonds, et la légation de Berne se faisait sourde et muette. Des membres de la Douma de ma connaissance eurent beau s'y rendre

pour plaider la cause de leurs compatriotes : ils trouvèrent portes closes.

Le haut personnel de la légation se composait, ainsi que je l'ai dit, de M. Bacharacht, ministre; le comte de Stralborn premier et le baron de Mayendorff second secrétaires : un Allemand, un Suédois et un Balte. Quand ce trio rompit le silence, ce fut pour publier dans les journaux suisses des avis en forme d'oukases, prescrivant à tous les sujets du tsar qui avaient des obligations de quelque nature dans leur pays de se rendre dans un délai très court à Gênes, où ils seraient embarqués pour Arkhangel. Huit jours plus tard, un contre-ordre arrivait par la même voie : l'embarquement était ajourné et le lieu de destination modifié; Odessa remplaçait Arkhangel.

A ce moment, le grand port de la mer Noire était sur le point de devenir inaccessible aux Alliés et, en fait, aucun des rapatriés ne devait y arriver. Mais, pour atteindre seulement Gênes, tous manquaient d'argent, et ils avaient beau en faire l'observation : la légation de Berne ne voulait rien entendre et maintenait ses consignes. C'était odieux et fou, criminel aussi, car, parmi ceux qu'elles visaient, il y avait un nombre considérable de réservistes, voire d'officiers de l'active en congé. L'intérêt de la mobilisation se trouvait donc en jeu, sans que la légation parût en prendre souci.

Je me représentais d'autant mieux la situation ainsi créée qu'elle mettait en difficulté un mien neveu qui, de Varsovie, m'avait rejoint à Lucerne. Sa bourse était vidée et je ne me trouvais guère en mesure de la remplir. En me démunissant du peu qui me restait, je lui donnai juste de quoi gagner Odessa; mais il allait être débarqué à Salonique! J'eus le sentiment très net que, diplomatie ou guerre, toutes les affaires de la grande

alliée, sur laquelle la France comptait tant dans cette commune épreuve, seraient conduites de la même façon, et j'écrivis au *Novoié Vrémia*, en exposant les faits et en poussant un cri d'alarme.

Le surlendemain du jour où arriva à Berne le numéro du journal contenant mon article, je reçus, sous la signature de M. Bacharacht, que je ne connaissais point, une lettre de onze pages, tout un plaidoyer, et, à sa longueur, je devinais que le cas était plus mauvais encore que je ne l'avais imaginé. Je ne fus pas détrompé. Le ministère des affaires étrangères avait, je dois cette justice à M. Sazonov, fait en cette occasion, bien qu'avec quelque lenteur, ce qu'il devait faire. De son propre aveu, M. Bacharacht se trouvait, depuis plusieurs semaines, en possession de plus de trois millions de francs, qui avaient été mis à sa disposition pour les crédits ou les secours à distribuer aux nationaux russes que la guerre avait surpris en Suisse. Mais il ne faisait pas emploi de ces fonds, parce que, disait-il, bien que renforcée par le personnel diplomatique ou consulaire renvoyé d'Allemagne, la légation ne comprenait aucun agent en mesure d'exécuter « des opérations bancaires ! »

Je n'ai jamais appris ce qui est advenu des trois millions de francs ainsi inutilisés, et il importe peu. La défection de tout un groupe de responsabilités devant le plus élémentaire des devoirs, — et si facile à remplir ! — avait à elle seule, en un pareil moment, une signification terrible. La Russie ne possédait pas les ressources matérielles de toute nature dont elle aurait eu besoin pour soutenir la lutte où elle se trouvait engagée ; mais elle ne devait même pas être en mesure d'y faire valoir celles dont elle disposait.

IV

Ses soldats allaient combattre sans fusils, parce que, au maximum de leur rendement, ses fabriques n'en pouvaient produire plus de 30 000 par mois, mais aussi parce que ses ministres de la guerre devaient refuser, pour les suppléer, les offres de l'industrie anglaise, en même temps qu'à raison d'erreurs plus ou moins accidentelles dans les ordres transmis pour cet objet, au lieu d'être acheminés sur le front, les trains d'approvisionnement seraient dirigés sur Vladivostok ! Un jour viendrait, cependant, où les alliés de cette défaillante Russie lui tendant, un peu malgré elle, une main secourable, tel de ses généraux se trouverait, sur un coin du vaste champ de bataille, en mesure d'opposer à l'adversaire une supériorité d'armement écrasante, cinq canons contre un ; mais, à ce moment, je devais recevoir à Paris la visite d'un colonel, qui se disait envoyé, sur sa demande, pour commander la base du corps expéditionnaire russe dans cette place, et qui exprimait le désir que je le misse en rapport avec le monde musical de la capitale, parce qu'il en avait assez de se battre et préférait diriger des concerts !

Les cinq canons contre un n'ont pas craché la mitraille : il ne s'est trouvé personne pour les pointer. Au moment où un retour de fortune leur était promis, assuré, ces Russes, habituellement si braves, si dédaigneux de la mort, si endurants, refusaient le combat ! Ils étaient démoralisés, et, en m'employant dans le *Novoïé Vrémia* à relever leurs courages contre des revers passagers, je prêchais dans le désert. J'avais

beau leur représenter que ces revers n'étaient pas en somme très graves, pas comparables, à beaucoup près, à ceux que leurs alliés de France encouraient. La Russie ne se trouvait nulle part frappée dans ses forces vives, ni même entamée dans ses propres foyers. En aucun point, l'avance des armées austro-allemandes n'avait seulement atteint l'ancienne frontière polono-russe. Elle ne devait jamais dépasser une ligne que certains Polonais d'esprit sobre ont depuis longtemps acceptée comme base d'une délimitation transactionnelle entre les deux pays. Mais les Russes trouvaient, précisément, de ce côté une raison de démoralisation. Les Alliés prenant en main après les puissances centrales la cause d'une restauration polonaise, les complices de la Prusse et de l'Autriche dans les partages de la Pologne devaient se dirent que, vainqueurs ou vaincus, il leur faudrait abandonner leur part du butin.

— Alors, pourquoi nous battons-nous?

Matériellement, il s'en fallait que les Austro-Allemands leur eussent porté des coups aussi sensibles que ceux auxquels, cent ans plus tôt, ils avaient résisté; mais, en 1812, Napoléon s'était refusé à évoquer, de façon décidée, le spectre d'une Pologne rendue à la vie : c'est devant ce fantôme qu'en 1917 le moral russe a fléchi.

Cette défaillance aurait peut-être été conjurée, cependant, sans la révolution, que les Alliés et l'Angleterre en particulier, ont passé pour avoir souhaitée et même aidée. Sir G. Buchanan s'en est énergiquement défendu. Parlant, en mars 1919, à l'Institut philosophique d'Édimbourg, il est allé jusqu'à dire qu'eût-il même reçu des ordres pour pratiquer une telle « politique de suicide », il aurait refusé de s'en rendre

l'instrument. Mais, en même temps, il a fait, en termes virulents, le procès du Bolchevisme, confondant ainsi deux faits d'ordre très différent. Ce ne sont certainement pas les Alliés qui ont envoyé à Pétrograd Lénine et Trotzki dans le fameux « wagon plombé », et l'on ne saurait les soupçonner d'avoir eu une part quelconque dans l'événement qui, en octobre 1917, a amené au pouvoir ces deux bandits. Mais il n'est pas moins sûr que, huit mois auparavant, la chute du tsarisme et la constitution du gouvernement provisoire qu'a présidé le prince Lvov ont soulevé, à Londres comme à Paris des transports de joie et recueilli l'approbation générale. De là à supposer qu'on n'y a pas été entièrement étranger à cet autre changement de scène, la distance n'est pas grande, et, si c'est vrai, pourquoi ne pas le dire? L'histoire le dira. Le remède s'est trouvé pire que le mal, mais à la dernière heure, on n'avait guère le choix. Il aurait fallu ne pas attendre, maintenir le régime tel quel, — d'après le principe qu'on ne doit pas changer l'attelage au passage du gué, — et le diriger. C'était possible, mais il fallait aussi ne pas demeurer courbé en deux devant l'idole aux pieds d'argile.

L'abattre était facile, elle se démolissait elle-même.

De tous ceux qui se trouvaient engagés dans la errible lutte, ce gouvernement était le moins capable d'en porter le poids; une aberration fatale, fruit de l'autocratie épuisée par l'abus de son principe et accidentellement représentée par l'homme le moins qualifié pour cet emploi, a voulu, cependant, qu'il se refusât à tout partage de responsabilité. En d'analogues épreuves, tous les prédécesseurs de Nicolas II ont eu recours à un simulacre tout au moins de consultation nationale. Avant Borodino, Alexandre Ier lui-même est allé, si fort qu'il y répugnât, solliciter le suffrage et le

concours des marchands de Moscou. Bafouant la Douma, ignorant le Conseil de l'Empire, s'entourant d'incapacités notoires et d'aventuriers avérés, son débile successeur est arrivé jusqu'à assumer, non pas seulement en titre mais en fait, le commandement suprême de ses armées.

A Poltava, Pierre le Grand avait combattu dans le rang, comme simple colonel.

Tsar et généralissime! Au moment où le pauvre Nicolas II a prétendu réaliser ainsi dans sa chétive personne une concentration d'attributions sans précédent dans son pays, civils ou militaires, tous les éléments de ce pouvoir, autorité, fonctions, rouages administratifs, se trouvaient en pleine dissolution. Depuis un an, l'armée n'était plus ravitaillée que par les *ziémstvos*, dont, tout en se remettant sur eux pour ce soin, le gouvernement, par esprit de méfiance et de jalousie, sinon par traîtrise, s'ingéniait néanmoins à contrecarrer l'effort. Croulant l'une sur l'autre, autocratie et bureaucratie étaient à la merci d'une chiquenaude. Mais il n'y avait rien à mettre à la place, et, assagis par l'expérience, les *Cadets* eux-mêmes reculaient devant le gouffre béant qu'en tombant l'édifice ferait apparaître. C'est ainsi que les Alliés ont pu être tentés, sinon de provoquer, du moins d'encourager une poussée partant de plus bas.

Pourquoi ne pas le dire? Ils étaient dans leur droit. Depuis Stürmer, depuis Protopopov, depuis l'ignoble et lâche défection sur le front roumain, la trahison définitive, ouverte, s'annonçait, était prévue. Sans provoquer un démenti, un député a pu, en mars 1919, faire état devant la Chambre des indications données dans ce sens par M. Briand en comité secret et l'objet de la mission de M. Doumergue à Pétrograd a échappé

au secret des chancelleries. Cette tentative *in extremis* n'ayant pas réussi, les Alliés se trouvaient en état de légitime défense. Mais eux devaient savoir aussi qu'il n'y avait rien à mettre dans le vide qui serait créé.

Le gouffre creusé par une poignée d'ouvriers et de soldats, — ouvriers sans travail, soldats sans batailles, — les *Cadets* s'y sont jetés à corps perdu, retrouvant leur présomption et se flattant de prendre la tête du mouvement, avec Kérenski dans ce rôle de « paratonnerre conspirant avec la foudre », qui a tenté l'ambition de Lamartine. Mais Kérenski n'était même pas, en politique, un Lamartine.

Le prestige dont cet homme a joui quelque temps, les illusions qui ont entouré sa personne et son œuvre, même en Russie, seront le plus grand étonnement de ce chapitre d'histoire si abondant en phénomènes déconcertants. On comprend, à la rigueur, que le public du dehors ait pris le change. Il ne savait rien de ce cabotin épileptique. Mais en Russie! Kérenski appartenait depuis longtemps à la Douma. Il y avait souvent pris la parole. Il avait donné sa mesure. C'était un autre de Roberty, avec l'esprit et l'instruction en moins, tout juste bon pour ménager l'entrée en scène du Bolchevisme, qui, de toute façon, était inévitable.

Au dehors, une presse complaisante faisait au dictateur une auréole de légendes miraculeuses. On se rappelle celle du soldat indiscipliné, que Kérenski apostrophait sur le front et qui tombait à ses pieds, foudroyé par tant d'éloquence, et implorait son pardon, avec le droit de mourir en combattant. Mais, en Russie, le *Novoié Vrémia* et dix autres journaux publiaient un rapport véridique de cet incident. Comme le dictateur donnait l'ordre de chasser de l'armée le soldat indigne, l'homme avait dit simplement :

— Mais je ne demande que cela!

Bientôt, Kérenski continuant à parader et à pérorer devant les « camarades » en armes, tous allaient demander cela.

A-t-il délibérément et savamment fait le jeu des Lénine et des Trotzki? Je ne le crois pas. Même pour cela il était trop sot. A voir la persistance avec laquelle il les ménageait et les protégeait au besoin, même après avoir été, depuis avril 1917, mis au courant de leurs agissements et de leurs ressources, même après leur tentative manquée en juillet de la même année, on a pu être tenté de soupçonner quelque méthode dans sa folie. Mais il était trop sot. Il a encore donné sa mesure, et cette fois devant le public européen, en apparaissant à Paris au printemps de 1918. A ce moment, un ambassadeur accrédité par lui demeurait encore rue de Grenelle. Il y est toujours, maintenant la fiction d'un gouvernement que les Alliés se donnent ainsi l'air de reconnaître comme le seul légal en Russie et qui fut celui de Kérenski. Mais celui-ci se présentait comme simple particulier. En cette qualité, il n'avait rien à dire et on n'avait rien à lui faire entendre. Il s'est lui-même disqualifié, mis à l'écart et au rebut.

Mais l'avènement du Bolchevisme était inévitable, parce que seul en Russie il avait de quoi remplir le trou que la révolution y creusait : un plan d'action, des cadres, des ressources matérielles fournies par l'Allemagne et un idéal, absurde, impraticable, destiné à sombrer à son tour dans un abîme de désordre, de folie et de crime, capable pourtant de fournir momentanément un *ersatz* d'inspiration intellectuelle et morale.

De cette autre révolution l'Allemagne s'est faite

l'instrument et elle en portera éternellement l'écrasante responsabilité. Elle en a subi les conséquences. Peut-être cependant y a-t-elle usé du droit de réplique, et si, en effet, les Alliés le lui ont donné, il faut le dire pour la moralité de cette sombre aventure, où l'humanité entière aura risqué de se voir entraînée.

Qu'en Russie comme partout ailleurs où elle a menacé toutes les œuvres de la civilisation, à Buda-Pest comme à Munich, les Juifs y aient eu la plus grande part, on ne saurait s'en étonner. Depuis qu'il a paru dans l'histoire du monde, le peuple d'Israël s'est révélé comme un agent révolutionnaire de puissance exceptionnelle, et au pays de Lénine et de Trotski, il se trouvait dans un état de surexcitation qui décuplait son énergie naturelle, en augmentant aussi la violence de ses instincts destructeurs. Mais les Lénine et les Trotzki n'auraient pu faire ce qu'ils ont fait s'ils n'avaient trouvé un terrain préparé pour cette expérience par le travail de plusieurs générations, l'œuvre des doctrines anarchistes et nihilistes, propagées par la fleur de l'*intelligentia* russe, l'effondrement déjà plus qu'à moitié accompli de tous les cadres politiques, sociaux, religieux. Aucun n'a offert la moindre résistance. Au premier choc, après l'autocratie et la bureaucratie, tout a croulé : les *ziémstvos*, dont l'organisation semblait si forte; les coopératives, dont le développement paraissait si puissant, les *artiéls* eux-mêmes, cette forme si originale et qu'on pouvait croire si vivace de groupement, fondé sur le principe de la responsabilité mutuelle, tout s'est effondré à la fois, comme un château de cartes, et l'Église orthodoxe n'a su que faire appel à Rome!

— Les fils récoltent ce que les pères ont semé, *le*

mien tout le premier, m'a dit le comte Léon Tolstoy, le premier-né du prophète de Iasnaïa Poliana.

En fait, d'ailleurs, idées ou méthodes, les Lénine et les Trotzki n'ont, dans leurs entreprises, introduit aucun élément nouveau. A travers les excès inséparables de telles crises, avec ce qu'ont pu y ajouter les anomalies et les excentricités inhérentes à la vie d'un peuple partagé entre l'Europe et l'Asie, les raffinements extrêmes de la civilisation et les vestiges les plus grossiers de la barbarie, ils ont marché dans les vieilles ornières. Dans leurs tentatives de reconstruction politique ou sociale les plus hardies, ils n'ont fait qu'appliquer des formules — communisme ou gouvernement populaire — vingt fois essayées avant eux. Si, néanmoins, ils ont donné à leur œuvre une apparence de cauchemar, monstrueux jusqu'à l'invraisemblance, j'en ai plus haut (voy. p. 172) indiqué partiellement la raison.

En dernière analyse, le Bolchevisme russe se laisse reconnaître comme le produit des facteurs suivants :

Désagrégation antérieure de l'organisme politique et social, offrant une table rase à tous les courants révolutionnaires, intérieurs et extérieurs;

Esprit d'outrance propre au tempérament russe;

Intervention de la politique allemande, avec l'absence de scrupules et d'égards, de mesure et de retenue, la *Rücksichtslosigkeit*, qui est sa marque particulière;

Intervention de l'élément juif, avec la capacité de violence et de passion qui le distinguent et les causes locales d'irritation qui l'intensifiaient;

Et, enfin, cette déformation que j'ai relevée dans le fonds intellectuel emprunté à l'Occident par les réformateurs et révolutionnaires de ce pays.

Mais l'histoire de cet acte du grand drame où se joue notre destinée commune est en dehors de mon sujet. Les Polonais n'y ont eu aucune part déterminante, bien qu'ils se soient donné l'air, à un moment, d'être entraînés par le courant et bien qu'en immense majorité ils aient considéré comme favorables à leurs intérêts tous les événements, tels quels, qui ont précipité la Russie dans le néant où elle se débat en ce moment. Ils ont trompé les spectateurs et ils se sont trompés eux-mêmes. Les Alliés ont eu tort en prenant l'alarme à raison de certaines improvisations aventureuses auxquelles se sont livrés, à Varsovie, des gouvernements également improvisés et en s'en laissant engager à leur marchander un concours également indispensable au triomphe de la cause commune. Leur tempérament naturel éloigne les Polonais des partis extrêmes. Mais ceux-ci ont fait erreur, de leur côté, en imaginant qu'après la défaite de l'Allemagne et la dislocation de l'Autriche, la ruine de la Russie facilitait la solution du problème de leur renaissance : elle l'a compliqué. C'est ce que je voudrais montrer brièvement en terminant.

CHAPITRE XI

LE NOUVEL ASPECT DU PROBLÈME POLONAIS

I. Les conséquences de la débâcle russe. La vague du Bolchevisme. L'inconnu dans l'avenir de la Russie et l'incertitude en résultant dans les intentions des Alliés. L'affaire de Danzig. — II. La Conférence de la paix et ses conceptions du problème polonais. Les plans successifs. Le *Comité national* polonais à Paris. Sa constitution et sa composition. Un défi à l'opinion polonaise. — III. L'armée polonaise recrutée en France. Le général Archinard. Son dévouement et ses illusions. Vice originel de ces créations. Les deux représentations de la Pologne. Le gouvernement polonais de Paris et le gouvernement polonais de Varsovie. Tendances contraires et conflit. Le général Pilsudski et son manifeste de novembre 1918. Vers le Bolchevisme. Un instrument de conciliation. M. Paderewski. — IV. Résultat imprévu de sa mission. Le nouveau gouvernement polonais. Le mandataire en rébellion contre ses mandants. Échec au *Comité national*. — V. Les perspectives d'avenir. Le rang de la Pologne dans la hiérarchie européenne. Fatalités de sa situation géographique. Faiblesse de développement économique. Entre l'enclume et le marteau. L'État tampon. Une tâche écrasante. La seule chance qu'aient les Polonais d'y suffire. La solidarité slave.

I

Si la Russie avait tenu et s'était, dans la victoire, trouvée au côté des Alliés, le pire que les Polonais eussent pu craindre c'est que, dans le tracé de leur frontière orientale, leurs intérêts fussent sacrifiés, dans une plus ou moins grande mesure, à la nécessité de

ménager « le colosse du Nord ». Ils eussent été en droit, cependant, d'escompter, de ce côté, un compromis plus ou moins équitable. Comme les choses ont tourné, l'effondrement du « colosse » laisse subsister, à leur endroit, une menace, au regard de laquelle les Alliés ont paru, pratiquement, désarmés, et qui, en un certain sens, est plus redoutable. La vague du Bolchevisme ne semble pas, en effet, susceptible de s'arrêter à ces limites *ethniques*, qu'en dernier lieu les Russes se montraient disposés à respecter. Elle vise aussi bien Cracovie et Varsovie que Wilno. Et d'autre part, la débâcle russe a, sur les mêmes points de litige, dégagé d'autres prétentions, lituaniennes, ukrainiennes, qui, avec plus d'ampleur, font preuve d'une intransigeance plus grande.

L'Autriche n'est plus; mais, à sa place, les Polonais ont vu se dresser devant eux une Tchéco-Slovaquie, qui leur a disputé jusqu'à leur part légitime dans les dépouilles de la Prusse vaincue!

Si la Russie avait subsisté, victorieuse et puissante, entre elle et la France, l'Allemagne aurait été bien plus entièrement à la discrétion des Alliés, et, sans doute, M. Lloyd George n'aurait pas répugné à restituer Danzig à ses légitimes possesseurs, dans la crainte de créer un *irrédentisme germanique* là où l'*irrédentisme polonais* a lutté et souffert depuis un siècle et demi. Cependant, dans le nouvel aspect qu'il a donné au problème polonais, ces conséquences du cataclysme où la Russie a sombré n'ont pas encore été les plus graves.

La plus préjudiciable aux intérêts polonais s'est trouvée dans l'inconnu où l'avenir de cette Russie démembrée et révolutionnée a paru plongé et dans l'incertitude dont les intentions des Alliés au regard du problème en cause en ont été affectées. Au cours des mois qui ont suivi la cessation des hostilités, un

désarroi complet d'idées et de volontés s'y est accusé. J'en ai indiqué ailleurs quelques exemples, (1) mais ils se sont, depuis, multipliés à l'infini.

Les complications de l'état de choses créé en Russie n'en ont pas été la seule cause, bien qu'elles aient eu une part d'influence jusque dans les étranges fluctuations mêmes par l'effet desquelles, promis aux Polonais un jour, Danzig leur a été refusé le lendemain, en même temps cependant que les Alliés insistaient pour que le débarquement des troupes du général Haller, si nécessaires au lieu de leur destination, eût lieu là et non ailleurs. Si elles ne pouvaient y atterrir, bien que toutes les facilités leur fussent offertes pour cet objet en d'autres ports, elles devaient rester en France. Personne n'y a rien compris, et il est sage peut-être de ne pas essayer. Les apparences sont, cependant, pour que la préférence ainsi donnée à une des villes riveraines de la Baltique sur les autres où les Allemands ne leur refusaient pas passage ait eu pour raison essentielle le désir de retarder le plus longtemps possible l'envoi des divisions polonaises, vœu motivé lui-même par des considérations en rapport direct avec la marche des événements en Russie. Mettre cette force armée en contact avec le courant bolcheviste était une expérience que l'on pouvait être fondé à redouter. Dans cette partie de la tâche que la Conférence de la paix a assumée, ce sont certainement les aléas et les perspectives troublantes de l'horizon russe qui l'ont portée à donner aux Polonais de si cruelles déceptions et à s'infliger à elle-même de si pénibles démentis.

(1) V. *la Pologne inconnue*, p. 31 et suiv., et *la France nouvelle*, avril 1919.

En décembre 1918, presque à la même heure, il est arrivé à M. Pichon, parlant à Paris, de se porter garant d'une reconstitution *intégrale* de la Pologne et à M. Noulens, parlant à Arkhangel, de promettre à la Russie la restitution non moins *intégrale* de tous les territoires conquis sur elle par les puissances centrales. Il n'y a pas un pouce de ces territoires qui n'ait appartenu à la Pologne d'avant les partages, et, pour la rétablir *intégralement*, il en faudrait ajouter beaucoup d'autres, Danzig et son hinterland compris.

Mais il n'est pas sûr que M. Pichon ou M. Noulens aient acquis une connaissance exacte des frontières de l'ancienne République qu'ils se sont proposé de restaurer, et les Alliés sont arrivés même à découvrir que « l'accès à la mer », qu'ils lui promettaient en conformité avec le treizième point de l'évangile de M. Wilson, ne comportait pas nécessairement la possession territoriale d'un coin quelconque du littoral de la Baltique! Il est vrai que, comme toutes les autres, cette formule de la doctrine, imposée à l'Europe des hauteurs du Sinaï américain, se prêtait aux interprétations les plus diverses; l'accorder, cependant, avec l'engagement pris par M. Pichon eût été une entreprise dépassant les limites de l'entendement humain. « Pologne *intégrale* avec accès à la mer »? Essayez d'imaginer une « Alsace *intégrale* avec accès au Rhin ». De Stettin, qui s'est appelée en polonais Szczecin (de *szczecina* — soie de cochon), sur la côte poméranienne, dont le nom n'a pas de sens en allemand mais en a un en polonais (*pomorze*, littoral), à Kœnigsberg, qui a été appelée en polonais Królewiec (ville royale) à une époque où il n'y avait pas encore de rois de Prusse, la Pologne des Piasts et des Jagellons a compris quelques centaines de kilomètres de côtes maritimes!

Le prestige des Alliés et leur autorité morale n'ont évidemment pas gagné à ces variations de la pensée et du langage, et leur crédit en Pologne en a souffert. Mais leur souci de retenir les troupes polonaises, qui ne faisaient rien dans le voisinage de Paris et qui auraient eu tant à faire à proximité de Varsovie, a été aussi motivé par des appréhensions que la Pologne elle-même leur donnait.

Depuis l'arrivée à Varsovie de M. Paderewski, ils en recevaient bien des gages de sympathie et de déférence qui pouvaient paraître suffisants. Mais le gouvernement présidé par le virtuose du piano était-il bien garanti lui-même, mieux que celui du comte Karolyi à Buda-Pest, contre un retour des courants contraires, qui s'étaient accusés antérieurement en territoire polonais? Une fois en Pologne, comment l'armée du général Haller s'y comporterait-elle? Comment y serait-elle reçue? Avec un autre gouvernement polonais, celui de l'avenue Kléber, sous les ordres duquel elle avait été mise expressément, elle se trouvait, aux yeux d'un grand nombre de Polonais, entachée d'un même vice originel, fruit d'une conception du problème polonais, très différente également de celle qui devait prévaloir ultérieurement dans les conseils de l'auguste aréopage dont, avec les destinées de la patrie de Kosciuszko, dépendait, à ce moment, le sort du monde entier.

II

Ces conceptions se sont notoirement développées sur des plans successifs, sans concordance et même en opposition saillante les uns avec les autres. La pre-

mière a eu pour base l'idée d'une solution du problème à réaliser par voie d'un compromis avec la Russie, les Alliés y intervenant dans le rôle d'arbitres. La formation du *Comité national* de Paris et celle de l'armée polonaise organisée en France en ont procédé. Le trait caractéristique et assurément original de ces créations était que la Pologne y demeurait absolument étrangère. Et non seulement celle de Varsovie, de Cracovie ou de Posen, qui se trouvaient aux mains des puissances centrales, mais celle même de l'émigration polonaise sur le sol français. Aucun membre quelque peu marquant de la colonie polonaise de Paris n'y a participé, et l'une et l'autre ont même rencontré dans ce milieu l'accueil le moins sympathique. Après sa constitution, le Comité a adressé à diverses institutions polonaises de bienfaisance, fondées sur les rives de la Seine, des offres de subvention, et, trésorier d'un de ces établissements, j'ai reçu, de la part de quinze groupements polonais, une circulaire m'engageant à repousser cette *tentative de corruption*.

Les groupements polonais de Paris et d'ailleurs ont toujours été sujets à commettre beaucoup de sottises; mais leur attitude dans ce cas se laisse quelque peu justifier. Comme image et représentation de la Pologne appelée à l'indépendance, l'armée que devait organiser le général Archinard et le Comité que devait présider M. Dmowski répondaient, l'une et l'autre, assez mal, on doit en convenir, à leur objet. L'une étant à la solde et aux mains du gouvernement français, l'autre tenait aussi de lui seul son mandat, avec, supposait-on généralement, l'assentiment et sous les auspices du gouvernement russe, — ou tout au moins de M. Izwolski. En même temps, comme plus tard le maintien prolongé de la première sur le sol français, la compo-

sition du second prenait, sur le moment, l'apparence d'un véritable défi à l'opinion polonaise.

Avec M. Roman Dmowski le *Comité* comprenait, comme personnages dirigeants, le comte Maurice Zamoyski, M. Erasme Piltz et M. Tomaszewski. Le premier est certainement un manœuvrier politique de quelque habileté; mais, depuis 1906, il avait perdu en popularité ce qu'il avait gagné en sagesse. En dernier lieu, il passait pour entaché de russophilisme. On lui faisait aussi un crime d'avoir quitté son pays à l'heure critique. Henri Sienkiewicz avait lui-même encouru ce reproche. Il s'en est justifié en mourant de la maladie qu'il était allé soigner en Suisse; mais M. Dmowski se portait bien, et, comme les individus, les peuples maltraités par le sort sont susceptibles.

Le comte Zamoyski est un grand seigneur, chef d'une des plus illustres familles et titulaire d'un des majorats les plus importants de la Pologne. Il s'est rallié au parti de la démocratie nationale quand, avec M. Dmowski, celui-ci a évolué dans le sens des idées modérées, et il s'est flatté sans doute de l'engager davantage dans cette voie. Mais il n'a jamais eu dans son pays d'autre prestige que ce qu'ont pu lui en prêter son nom et sa fortune.

J'ai été longtemps le collaborateur de M. Piltz au *Kraj* de Saint-Pétersbourg, qu'il dirigeait à merveille. Quand il a passé ensuite à la rédaction du *Slowo* de Varsovie, il a bien voulu m'écrire qu'il ne concevait pas qu'il pût s'y employer sans mon concours. Il m'a laissé, cependant, attaquer violemment dans ce journal; mais quand, en 1916, il a fait encore appel à mon assistance pour la manœuvre qui devait le conduire avenue Kléber, ce n'est pas ce souvenir qui m'a retenu. Journaliste habile, il m'a toujours paru mal qualifié pour

le rôle d'homme d'État, et, parmi les *leaders* du parti réaliste, il était certainement le plus discrédité.

J'ai dit d'où venait M. Tomaszewski. Tous ses collègues du *Comité* avaient fréquenté à l'ambassade de la rue de Grenelle. C'était leur droit, et je pense même leur devoir, à un moment où la Russie de Nicolas II et du grand-duc Nicolas Nicolaiévitch paraissait encore en mesure de disposer des destinées de leur pays. Même après la chute du tsarisme et la proclamation de l'indépendance polonaise, il n'était pas facile à un sujet russe de rompre ses attaches officielles avec les autorités dont il avait dépendu. J'ai essayé et je n'ai pas réussi. Mais aux yeux d'un grand nombre de mes compatriotes, en franchissant seulement le seuil de l'ambassade, un Polonais se rendait coupable de lèse-patrie.

Les créateurs français du *Comite polonais* auraient dû tenir compte de tout cela. Mais ils paraissent s'être préoccupés essentiellement d'avoir sous la main une représentation de la Pologne qui fût acceptable pour la Russie, en même temps que d'une docilité assurée. Le *Comité* leur devant la vie et les moyens d'existence, ils se jugeaient garantis à cet égard, et ils ne prenaient pas souci de l'opinion polonaise, parce qu'ils n'étaient pas très bien documentés à son sujet.

III

Au printemps de 1917, j'ai assisté dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne à une séance officiellement consacrée à la Pologne. M. Pichon, depuis ministre des Affaires étrangères, M. Leygues, alors pré-

sident de la commission des Affaires étrangères à la Chambre, M. Denys Cochin, sous-secrétaire d'État à ce moment au quai d'Orsay, y ont pris la parole, et c'est là que j'ai conçu l'idée du petit volume que j'ai intitulé *la Pologne inconnue*, et dont la publication a été retardée pour des raisons indépendantes de ma volonté. J'ai été effrayé de l'ignorance que le langage de ces hommes d'État trahissait. Il m'a paru, à la vérité, depuis, qu'elle était volontaire, répondant sinon à une méthode réfléchie, du moins à des convenances très décidées, et, assurément, de garder les yeux fermés est un bon moyen pour n'être pas embarrassé par les difficultés de la route. C'en est un aussi pour se casser le cou ; mais on ne s'en avise qu'après l'expérience.

Un hasard m'a valu, peu de temps après, la bonne fortune d'un long entretien avec le général Archinard. L'organisateur de l'armée polonaise m'a donné l'impression d'un brave soldat, consciencieusement, passionnément même dévoué à la tâche qui lui était assignée, mais aussi peu soucieux de me demander des renseignements à son sujet que j'étais désireux d'en obtenir de lui. Plein d'ailleurs, en ce qui la concernait, des plus extravagantes illusions. Il se faisait fort de recueillir en peu de temps plus de 300000 hommes, qu'il recruterait principalement aux États-Unis et avec lesquels la France serait maîtresse de restaurer la Pologne quand et comme il lui plairait. Je me permis d'exprimer quelques doutes à ce sujet. Le recrutement aux États-Unis porterait principalement sur des paysans polonais, hommes d'esprit très positif, qui se diraient sans doute que, pour une restauration de la Pologne, l'important était de tuer le plus de Boches possible : ils en tueraient autant dans les rangs de l'armée américaine, en touchant un dollar par jour, que dans les

rangs de l'armée polonaise, en ne recevant que cinq sous. Mais le général ne voulait rien entendre.

L'unique conseiller d'origine polonaise que les initiateurs français de cette entreprise paraissent avoir utilisé, en lui destinant aussi le rôle d'agent principal de propagande en Amérique, a été M. Wenceslas Gasiorowski, autre ancien collaborateur du *Kraj,* publiciste et romancier de quelque talent, mais cerveau brûlé, conservateur décidé habituellement, mais auteur à certain jour d'une apologie du régicide, éloigné en outre de la Pologne depuis de longues années. Il publiait à Paris un journal polonais, *Polonia,* qui se soutenait tant bien que mal, et il tenait une sorte d'agence polonaise, qui était assez bien achalandée; mais ni l'un ni l'autre n'ont résisté à l'épreuve d'un contact pris avec le *Comité* de l'avenue Kléber : leur clientèle les a abandonnés.

Au regard des tendances qui prévalaient dans le monde polonais, le *Comité* avait encore contre lui le cachet aristocratique qu'il devait à son installation dans un hôtel appartenant au comte Zamoyski, à la personnalité de celui-ci, à celle des délégués dont il faisait choix pour le représenter au dehors, tel que le comte Sobanski à Londres ou M. Skirmunt à Rome, deux gros latifundiaires. L'antagonisme qui en résultait entre cette représentation de la Pologne et les idées comme les sentiments de la majorité des Polonais ne s'est pas trop accusé aussi longtemps que les puissances centrales ont constitué de leur côté à Varsovie, sous le drapeau de l'indépendance, des figurations rivales, auxquelles elles donnaient le même caractère. De part et d'autre, on mettait ainsi en effigie une Pologne fictive, qui ne répondait qu'à une réalité : les convenances propres aux metteurs en scène de ce

spectacle. Mais, quand, libérés, les Polonais de Varsovie ont pu se donner des représentants à leur convenance à eux, le conflit a éclaté. Momentanément, j'en suis convaincu, en dehors de toute inclination déterminée dans ce sens, le vent qui soufflait en ouragan de la plaine moscovite a entraîné cette partie, politiquement amorphe, de la population polonaise, et, en novembre 1918, le général Pilsudski, socialiste d'extrême gauche quoique général, — peu convaincu sans doute, mais soucieux de popularité et travaillant lui aussi pour *la galerie*, — lançait un manifeste de bolchevisme outrancier. Socialisation de tous les moyens de production, confiscation intégrale des fortunes acquises pendant la guerre, élection directe par le peuple des fonctionnaires de tout rang : l'autoritaire Bronstein dit Trotzki, y aurait trouvé quelque excès!

Les Juifs de Varsovie n'ont sûrement pas été étrangers à cette poussée communiste et anarchiste. On en comptait 350 000 avant la guerre dans cette ville, sur moins d'un million d'habitants. Beaucoup sont sincèrement attachés à leur patrie d'adoption, assimilés, ou susceptibles d'assimilation; mais ils viennent pour la plupart d'Allemagne, comme leurs noms et leur jargon en témoignent, et ils demeurent accessibles aux influences s'exerçant de ce côté. Parmi les nombreux Comités polonais d'organisation qui, à Paris même, se sont opposés au Comité de l'avenue Kléber, j'en ai rencontré un composé comme il suit : MM. Bergrun, Chariton, Feldmann, Goldscheider, Krelmanson, Scherman, Spalter, Weber, Weiss. Le seul nom à consonance polonaise qui y figurât : Malarski, a grande chance d'appartenir également à un Israélite (1).

(1) *La République polonaise*, Paris 15 décembre 1915.

Quoi qu'il en soit, en novembre 1918, les Alliés se sont trouvés en présence de deux gouvernements polonais, qui s'opposaient l'un à l'autre de façon irréductible en apparence, et sur l'un desquels ils ne possédaient aucun moyen de contrôle. Celui-là prenait l'indépendance polonaise au pied de la lettre, en réclamant notamment, sur un ton péremptoire, l'envoi à Varsovie des divisions du général Haller, et tout annonçait que, sous sa direction, la Pologne voudrait *fara da se*.

C'est à ce moment que décision a été prise au Quai d'Orsay, ou à l'hôtel de la rue de Monceau, de recourir à M. Paderewski.

L'expédient était inattendu et bizarre. Le célèbre pianiste est certainement un homme très doué, même en dehors de la musique; mais il ne pourrait être l'admirable artiste qu'il est s'il n'était pas un paquet de nerfs : mauvaise condition pour un homme d'État. Son éducation politique était nulle, et, établi en Suisse avant la guerre, ayant séjourné aux États-Unis depuis, il avait, quand on a fait appel à lui, perdu depuis longtemps tout contact direct avec son pays d'origine. Les hommes d'esprit sain ne pouvaient manquer d'éprouver quelque humiliation à voir que, pour un rôle de cette importance, on désignât un virtuose du piano. En quelque sujétion qu'elle eût vécu, la Pologne n'était pas en carence de personnalités mieux qualifiées pour prendre charge de ses intérêts. A la Douma, au Conseil de l'empire russe, au Reichstag et au Reichsrath, elle avait possédé des représentants, dont quelques-uns au moins lui avaient fait honneur, et qui, en politique, n'avaient pas tout à apprendre. L'impression en résultait irrésistiblement que le choix fait dans la personne de M. Paderewski était déterminé par des considérations analogues à celles qui, en

1815, avaient fait préférer un Zajonczek à un Czartoryski ou un Kosciuszko.

Le pianiste était *persona grata* auprès de M. Wilson; sa virginité politique cautionnait sa docilité, comme elle pouvait sembler propre aussi à lui ménager un bon accueil à Varsovie, où, étranger à tous les partis, il n'en heurterait aucun. Il y jouissait d'ailleurs d'une grande popularité, parce qu'il jouait du piano mieux que personne; parce que, à ce titre, il était une des gloires nationales; parce que, généreusement, il avait souvent fait monnaie de sa virtuosité pour des œuvres polonaises, et enfin et surtout parce que, possédant comme la plupart des Slaves une grande facilité de parole, il en avait usé abondamment pour des harangues qui, flatteuses pour l'amour-propre national, avaient été aussi appréciées que ses interprétations de Chopin. Selon les apparences, d'ailleurs, la mission qu'on lui destinait était bornée à jeter un pont entre le gouvernement polonais de Paris et le gouvernement de Varsovie et à négocier la soumission du second au premier. Mais, l'impropriété du choix ne devait pas tarder à se faire reconnaître.

IV

Dans l'opinion publique de tous les pays, l'accord semble établi sur ce point que, depuis le 11 novembre 1918, par une suite ininterrompue d'erreurs, la coalition victorieuse n'a pas cessé d'entamer et de compromettre le capital de supériorité matérielle et moral qui lui était acquis à l'armistice. Parmi ces fausses manœuvres, celle de Danzig figure au premier

rang. Ayant réclamé pour les troupes polonaises, *à titre de droit,* le passage par cette ville, les Alliés ne devaient pas admettre de refus; en refusant, cependant, les Allemands ont pu invoquer justement et le droit et la raison. Les Alliés avaient, en effet, commencé par obtenir ce passage, *à titre de complaisance,* pour M. Paderewski, et, novice en politique, en même temps que préoccupé de *la galerie* autant que le général-socialiste, le pianiste avait abusé de la permission en se livrant à des manifestations intempestives. Il avait, entre autres galéjades, annoncé qu'une fois qu'elles auraient pris pied à Danzig, les troupes polonaises n'abandonneraient plus la ville aux Allemands.

A Varsovie, son inexpérience allait avoir des conséquences plus graves. Son arrivée y a coïncidé, dans des circonstances encore mal connues, avec un coup d'État réactionnaire, ayant pour auteur un prince Sapieha, autre Lituanien de famille illustre. Cette tentative échouant, on a pu s'attendre à un débat dramatique entre l'artiste et le général; mais, brusquement, le drame a tourné à l'idylle . l'homme du piano et l'homme du sabre se sont jetés dans les bras l'un de l'autre, et se sont entendus pour constituer un nouveau gouvernement.

Sur quelle base? Malheureusement, ainsi que cela était à prévoir, le plus fort l'a emporté, le pianiste a, dans une certaine mesure tout au moins, chaussé les bottes du général, et ce qui est le plus fâcheux, il a paru le faire avec l'assentiment, sous l'autorité et la caution morale des Alliés. Laissés à eux-mêmes, les Polonais n'auraient pas tardé sans doute à répudier toute forme de Bolchevisme, car, en immense majorité, ils n'ont aucun goût pour la religion de Lénine et de Trotzki, bien qu'assez sottement, à l'inverse des Allemands,

prétendant la combattre au dehors, ils la laissent introduire chez eux. C'est l'organisateur des légions et non le démagogue qu'ils ont acclamé et porté au pouvoir dans la personne de Pilsudski. Ils l'auraient promptement renvoyé à son ancien métier, ou bien général improvisé du type sud-américain, mais bon patriote quand même, brave homme et point sot, dans la pratique de sa nouvelle fonction, ce militant du socialisme, très peu militaire, aurait appris à s'y mieux employer. En pactisant avec lui, au nom des Alliés, selon les apparences, M. Paderewski l'a malheureusement confirmé et dans cette fonction et dans les idées qu'il y appliquait. Il lui a apporté, de Paris, une sorte d'investiture et de consécration, en même temps qu'il recevait de ses mains un appareil constitutionnel, où figure une Diète, composée en majeure partie d'illettrés, et s'arrogeant néanmoins le droit d'intervenir dans l'exercice du pouvoir exécutif, et jusque dans la direction des opérations militaires! Pis encore : il a recueilli et pris à son compte un article essentiel du programme bolcheviste, le préambule de l'œuvre de socialisation : le partage des terres.

Je n'ignore pas les arguments qu'en Pologne, comme en Roumanie, on fait valoir en faveur de cette mesure et les correctifs qu'on se flatte d'y apporter. Elle n'en est pas moins ce qu'elle est : une atteinte irréparable au principe de la propriété et la ruine d'un élément de culture qui, au point de vue économique comme au point de vue intellectuel et moral, était du plus grand prix. Elle est autre chose encore : un arrêt de dépossession et de déchéance, prononcé contre une classe qui, depuis cent cinquante ans, a, à peu près seule, porté le drapeau de l'indépendance nationale. Comme les légionnaires des dernières années du dix-huitième

siècle et des premières années du dix-neuvième siècle, les insurgés de 1831 et de 1863 en étaient pour la plupart. Le général Pilsudski en est! Pour mater ces rebelles, les gouvernements copartageants ameutaient contre eux les paysans, en les séduisant pareillement par l'appât du partage des terres, et le premier soin du premier gouvernement de la Pologne reconstituée et rendue à la liberté est de reprendre ce jeu cruel et cette manœuvre ignoble de corruption!

C'est une vilenie, et ce n'est pas une solution. Il y a eu déjà un partage en 1861, et, moins de soixante ans après, il faut recommencer! A la première expérience, j'ai perdu plus du tiers de mon avoir, et les bénéficiaires apparents n'y ont gagné que les causes essentielles de leur détresse actuelle : la conviction que l'effort n'est pas nécessaire pour arriver à la fortune et l'inclination à la paresse.

Bon patriote lui aussi et homme de beaucoup d'esprit, M. Paderewski pourra revenir de cette erreur. Il n'en aura pas moins engagé son pays dans une fausse voie, en même temps que son gouvernement, qu'il a déjà remanié plusieurs fois, restera entaché d'un vice originel. Le virtuose du piano devenu inopinément virtuose du clavier politique est arrivé à Varsovie comme mandataire du *Comité national* de Paris, qu'il avait déjà représenté à Washington, et, en prenant le pouvoir, il a commencé par donner congé à ses mandants! Le prestige des Alliés n'y a encore pas gagné. Aussi ont-ils eu quelque peine à en prendre leur parti. Dissous en mars 1919, le *Comité* est resté en fonction jusqu'en juillet, et, à la signature de la paix, son président a encore pris le pas, comme premier délégué, sur le chef du gouvernement varsovien. Une impres-

sion d'incohérence, d'anarchie et d'esprit révolutionnaire en est résultée.

Ces débuts fâcheux sont cependant encore de médiocre importance au regard des perspectives d'avenir qui s'y rattachent.

V

M. Paderewski est aussi, dès à présent, un virtuose de l'art oratoire. Qu'il surveille son éloquence! Quelqu'un faisant devant lui l'observation que, parmi les *petites puissances*, la Pologne n'obtenait pas, à la Conférence de la Paix, la place qui lui était due, M. Dmowski passe pour avoir répondu :

— C'est que la Pologne *n'est pas* une petite puissance.

Le mot est joli, et, authentique ou non, il se trouve dans la note qui a fait la fortune politique de l'ancien rédacteur du *Dzwon*, comme aussi dans celle qui vaut à l'ancien interprète de Chopin une grande part de sa popularité. Il a d'ailleurs, même en France, servi de thème à un grand nombre d'articles et de conférences. Ni le mot, ni les jongleries de statistique qui y correspondent communément dans le langage des orateurs polonais ne répondent malheureusement, du moins dans le présent, à aucune réalité. Grande dans le passé et peut-être destinée à redevenir telle dans l'avenir, la Pologne n'est encore, à cette heure, qu'une épave douloureuse, émergeant péniblement d'un abîme de misère, de souffrance et d'abjection, un coin de terre affreusement ravagé, un morceau de chair saignante, et il serait temps que ses enfants renoncent

entretenir, en essayant de les propager autour d'eux, les illusions qui ne trompent guère les autres et dont la magie consolatrice a cessé d'être indispensable à eux-mêmes. Dans les profondeurs d'infortune dont ils ont été retirés, comme un baume à des blessures cuisantes, la flatterie leur était nécessaire, et la plus grossière ne les trouvait pas rebelles. La popularité que l'on obtenait auprès d'eux était à ce prix; Henri Sienkiewicz l'a conquise, moins en faisant acclamer par le monde entier son admirable talent qu'en portant ses compatriotes à reconnaître leur passé dans l'image somptueusement idéalisée qu'il en traçait et leur présent dans les propos flatteurs qu'il leur faisait goûter. La langue dont il se servait est digne, certes, de respect et d'amour, belle même quand elle est ouvrée par un artiste tel que lui, malgré la fâcheuse abondance de consonnes et de diphtongues nasales dont elle se trouve affligée. Mais il leur disait que, depuis Eschyle et Démosthène, le monde n'en avait pas entendu d'aussi harmonieuse, et ils en étaient ravis. Moins malheureux aujourd'hui, ils doivent apprendre à regarder la vérité en face et ne plus chercher à la déguiser.

En la supposant même, ce qui n'est guère probable, rendue à ses frontières d'avant les partages, la Pologne serait encore, en dépit de ses dimensions territoriales et de sa population, un très petit et très faible pays. Au temps où nous vivons, l'élément essentiel de la grandeur et de la puissance est dans le développement de toutes les formes de culture. Le sien demeurait avant la guerre en état d'infériorité par rapport à tous ses voisins, sans en excepter à beaucoup d'égards la Russie, et la guerre n'a évidemment pas amélioré sa situation. Ruinée aujourd'hui, son industrie en était aux rudiments et ne prenait quelque ampleur qu'aux

mains des étrangers. Bien que plus favorisée, son agriculture ne suffisait pas à la nourrir.

Si elle obtient une part dans les mines de Silésie, un débouché maritime convenable et des traités de commerce favorables, en améliorant ses méthodes de culture, en intensifiant l'exploitation de ses richesses naturelles et en travaillant dur, elle pourrait avec le temps, sinon égaler les plus grands et les plus forts, du moins prendre dans le rang une place honorable. Mais elle aurait besoin pour cela d'une longue période d'activité pacifique. Or, avec le gouvernement Pilsudski-Paderewski, elle n'en a pas pris le chemin. Elle s'est lancée à fond de train dans des expériences politiques, sociologiques et économiques des plus dangereuses, et elle a engagé la bataille sur tous les fronts.

Jusqu'à un certain point cette dernière partie du programme lui a été imposée. Les combinaisons de la Conférence de la Paix n'ont pu modifier la situation que l'histoire et la géographie assignent à un état polonais, quelque figure qu'on lui donne. Elles ne sauraient faire qu'il ne soit placé entre le marteau germanique et l'enclume russe, la menace de destruction et le danger d'absorption. La débâcle russe n'a fait que rendre plus grave et plus pressant le second de ces périls. Sans cette catastrophe, un accommodement avec la Russie, sous la garantie des Alliés, — mal accepté pour échapper au pire, — lui eût donné une sécurité au moins relative d'un côté, en lui permettant de faire meilleure défense de l'autre. Comme les choses ont tourné, la guerre étant finie pour les Alliés, elle commençait pour la Pologne reconstituée, et, en sortant du tombeau, la malheureuse devait reprendre l'effort qui l'avait épuisée dans son existence passée. C'était une nécessité tragique. Mais en se défendant contre les

Bolchevistes, les Lituaniens et les Ukrainiens, était-il indispensable que les Polonais passassent partout à l'offensive en poussant d'un côté vers Minsk et de l'autre au delà de Lwow et en portant ainsi leurs armes sur un terrain que tôt ou tard les Russes ne manqueront pas de leur disputer *de la même manière*?

Entre la Russie et l'Allemagne, les Alliés se feront assurément un devoir d'assister leur protégée. Mais ils ne le feront pas gratuitement et le rôle d'État-tampon commande la modestie. Il est certes préférable encore au sort que la Pologne a enduré depuis cent cinquante ans; mais il a aussi ses servitudes, et la tâche peut devenir écrasante, au-dessus des forces dont la ressuscitée disposera, comme a été celle à laquelle, entre le *Drang nach Osten* germanique, la poussée ottomane et la vague du panslavisme russe, elle a antérieurement succombé. « Dieu était alors trop haut et la France trop loin. » La France, dit-on, se rapprochera maintenant. Pas assez, à coup sûr, pour que, des circonstances qui se laissent prévoir s'y prêtant, la Russie ou l'Allemagne ne puissent la devancer à Varsovie.

On a mis en avant pour conjurer ce double péril le projet d'une fédération des petits États, anciens ou nouvellement créés, qui, de la Mer Noire à la Baltique, rendraient un front de bandière inexpugnable. Hélas! l'histoire de la ligue balkanique a montré la confiance que l'on peut donner à des formations de cette nature, et l'on sait comment, entre Polonais et Tchèques libérés à la même heure, les rapports de voisinage ont commencé!

D'autres optimistes ont aperçu dans la Société des nations une garantie suffisante de l'ordre qui sera établi en ce coin du continent européen et des bienfaits de la paix qu'il partagera avec le reste du monde civilisé; mais le premier vote de la Diète

polonaise a été pour la création d'une forte armée, son vœu le plus ardent pour l'envoi en Pologne des troupes du général Haller, et, depuis, les Polonais n'ont pas cessé de se battre.

Une seule chance de meilleur avenir se laisse entrevoir de ce côté. Un jour ou l'autre, la Russie échappera au cauchemar dans lequel elle vit actuellement. On peut être certain qu'elle en sortira terriblement affaiblie; on doit espérer qu'elle en aura retiré aussi des leçons persuasives de sagesse. Ces deux effets l'inclineront naturellement à l'abandon des ambitions exagérées auxquelles elle a dû en grande partie les malheurs qui l'ont accablée, et un côté au moins du problème polonais s'en trouvera rapproché d'une solution satisfaisante. Mais il faudra que les Polonais rabattent aussi de leurs prétentions, en n'oubliant pas qu'à tout événement et quelque disgrâce qu'ait encourue ou doive encourir encore « le colosse du Nord », elle doit se résigner, dans son voisinage, à la condition du pot de terre. Une dure expérience aura, on peut se le promettre, appris au pot de fer à n'en pas abuser.

Devant l'ennemi commun, devant le péril commun, Polonais et Russes devront, comme y a réussi celui qui écrit ces lignes, arriver à se faire une *âme slave*, et certains moments dans l'histoire des deux peuples, — j'en ai noté un plus haut au cours même de la récente crise, — ont prouvé que cette évolution du sentiment national est dans les possibilités non seulement individuelles mais collectives. Si ces pages aident à le mettre en lumière et, pour si peu que ce soit, à en faciliter la réalisation, elles auront rempli leur objet.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS I

CHAPITRE PREMIER

POLOGNE. — PREMIÈRES EXPÉRIENCES

I. Premières impressions d'enfance. Avant que l'ordre régnât à Varsovie. L'année 1863. Visions et débats tragiques. La politique de compromis et l'esprit d'intransigeance. Le marquis Wielopolski. — II. Le rôle de l'élément féminin dans l'histoire des deux peuples slaves. La femme polonaise et la femme russe. Figures typiques dans la légende des deux pays. Marfa et Wanda. — III. Le catéchisme historique des Polonais. *Russes* et *Moskale*. La langue russe à l'école polonaise. Impressions déconcertantes. — IV. Les victimes de l'insurrection. Nouvelles d'exil. Nouveaux motifs de perplexité. Relations et parentés polono-russes. — V. L'insurrection vaincue. La répression. La politique russificatrice. L'expatriation volontaire. Dans un collège français. Résultats. — VI. Les méthodes d'enseignement en Pologne et en Russie. Leur origine allemande. Leur discordance avec le tempérament slave. Les conséquences de l'éducation étrangère. L'esprit germanique. Ses victimes polonaises et russes..... 1

CHAPITRE II

L'ÉMIGRATION

I. Le tempérament slave et l'éducation française. Esprit compréhensif et spécialisation. Influences d'Orient et disciplines d'Occident. Conventions et radicalisme. Paris et ses visiteurs étrangers. — II. L'émigration polonaise en France. Ses divisions et ses querelles. Les vétérans de 1831. « Le mouton enragé. » Les nouvelles couches. Le grand courant. Les exilés volontaires. Mendiants et chercheurs de fortune. Les fascinations de Paris. La légende et la réalité. Le garçon confiseur converti en magistrat. — III. Misères et richesses. Les grands seigneurs de l'émigration. L'exode de l'aristocratie polonaise. Ses causes. Le château de Nieswiez. Sa destinée. La politique russe au service de la Prusse contre les Polonais. Les rois en exil. Fantaisies et excentricités. Vices et vertus. — IV. Impulsions généreuses et leur exploitation. Mendicité organisée. Le peuple roi. Autres extravagances. Les *chodziki*. — V. Évolution. Nouveaux courants. Marée montante et reflux. Les rois en exil s'en vont. Le rapatriement..... 18

CHAPITRE III

L'HÔTEL LAMBERT

I. La famille Czartoryski. La légende de ses prétentions dynastiques. La genèse de cette fiction. — II. Le prince Ladislas. Figure de prétendant. Alliances royales. La famille d'Orléans. Ambitions problématiques et vertus certaines. Dévouement à la cause polonaise. « Servir! » Le prince Ladislas et l'insurrection de 1863. Le « citoyen » Czartoryski. — III. Les traditions de la vie publique en Pologne. Leur survivance. La politicomanie. Ses inconvénients et ses dangers. Les vicissitudes de la politique russe en Pologne. D'Alexandre III à Nicolas II. Conspira-

teurs et agents provocateurs. L'énigme d'une carrière d'émigré à Paris. L'affaire K... L'hôtel Lambert et l'île Saint-Louis. Un poste d'observation. Le prince Czartoryski et l'ambassade de Russie. Les Mohrenheim. Le choix d'une attitude. — IV. Désaccord d'idées et de sentiments. La *Société polonaise d'Histoire et de Littérature* à Paris. Au cimetière de Montmorency. Les cendres de Mickiewicz. Une manifestation inconvenante. Le fils du poète. Le radicalisme polonais et ses correctifs. — V. Le problème du statut légal des Polonais. La famille du prince Ladislas La comtesse Dzialynska. Le comte Zamoyski. Sur les sommets. Sympathies autrichiennes. Les collections de l'hôtel Lambert. Leur transfert en Galicie. L'héritage des émigrés de 1831. Son abandon à l'Académie des Sciences de Cracovie. Les risques de l'opération. — VI. Changements dans la colonie polonaise de Paris. Les nouvelles couches. Les émigrés de 1863. Ladislas Zbyszewski. Liens brisés et conflits..... 45

CHAPITRE IV

L'EXIL MORAL

I. La domination étrangère en Pologne et le sort des Polonais y voulant servir leur pays. En Galicie. L'*Alma parens Cracoviensis* Le régime héraldique des familles polonaises. En quête d'un emploi. Historien par ordre. — II. Les archives du Quai d'Orsay. Un archiviste improvisé. Un conflit. La fin d'une carrière. Disqualifié et boycotté. L'école historique de Cracovie et les influences étrangères. — III. En Pologne russe. Les possibilités d'accommodement. Un précurseur. Vladimir Spasowicz. Le patriotisme polonais. Son intensité et ses aberrations. Un simulacre de représentation nationale. Vertus et défaillances. — IV. De l'histoire polonaise à l'histoire russe. La voie douloureuse. Julian Klaczko. Kleinschmidt et l'histoire de la noblesse russe. Les gaietés de la Censure. *Le Roman d'une Impératrice*. La genèse de l'œuvre.

La joie d'écrire en français. Le revers de la médaille. Au gré des circonstances. Une histoire de la littérature russe. Les cahiers d'écolier. Un métier imposé. Ses difficultés et ses dégoûts. Compensations. La découverte d'un monde. La Russie apparente et la Russie ignorée. Rayons et ombres. Les intérêts nationaux et les droits de la vérité 75

CHAPITRE V

LA RUSSIE. — PREMIERS CONTACTS

I. Les rapports entre Polonais et Russes. Avant et après l'insurrection de 1863. Retour d'un courant de rapprochement. — II. La fortune d'un livre. Les effets du *cariar*. Le bureau de la censure à Saint-Pétersbourg. *Lasciate ogni speranza*. — III. Premier voyage en Russie. A la frontière. Le gendarme. La police de l'ancien régime. Son efficacité et ses défaillances. Un compagnon de voyage impressionnant. Le tempérament russe. A Saint-Pétersbourg. Le régime de compression et ses lacunes. Contrainte et licence. Rivalité de carriéristes. Le futur comte Witte. Contacts avec le monde officiel. Un ministre peu courtois. La famille Délianov. — IV. A Moscou. Le *Slavianskii Bazar*. Souvenirs de l'amiral Gervais. La direction des archives. Le baron de Buhler. Les publications de documents. L'école allemande. La destinée tragique d'un historien. Bilbassov. — V. Le monde intellectuel russe. Premières expériences. Les traductions françaises d'œuvres russes. Un Russe devenu Parisien. C.-A. Skalkovski. Un musée de Pouchkine à Paris. A Oniéguine. Les *samodoury*. Lacunes d'éducation et excentricités. — VI. L'immensité russe. Allogènes et indigènes. Le présent et l'avenir. L'écroulement du colosse. Ses causes. Russie et Allemagne. Un livre significatif *Sanine*. Le surhomme russe. L'amoralité. Ses formes diverses. Les pratiques concussionnaires et les erreurs de conscience. La masse et l'élite 102

CHAPITRE VI

UN CERCLE RUSSE A PARIS

I. Un représentant de l'*intelligentia* russe à Paris. Ivan Chtchoukine. Les origines de la crise révolutionnaire en Russie. Décembristes et Cadets. Le phénomène de la déperdition des forces. — II. Le personnel de gouvernement avant la crise. Incapacité et indignité. De Stolypine à Gorémykine. Y a-t-il eu pénurie d'hommes? L'élimination spontanée des supériorités. La destinée de Krivochéïne. — III. La famille d'Ivan Ivanovitch. Un exilé volontaire. Les études historiques en Russie. La censure sur les marches du trône. Le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch. Les études religieuses et l'Église orthodoxe. Le monde savant. L'absence de spécialisation et ses conséquences. — IV. Les études slaves en France. Les difficultés de documentation. La Bibliothèque nationale. Les lacunes de son organisation. Une bibliothèque russe à Paris. — V. L'hospitalité d'Ivan Ivanovitch. Les réunions de l'avenue de Wagram. Philosophie et politique. Un gentilhomme révolutionnaire. De Roberty. Les études philosophiques en Russie. L'éminence grise de la révolution. Extension du cercle de l'avenue de Wagram. Hommes politiques, hommes de lettres et artistes. Goutchkov. Mérejkovski. Balmont. Korovine. Scriabine. Habitues français. Pierre Mille. André Tardieu. Paul Boyer. Patrice Mahon. Représentants du monde officiel. Le sénateur Zakrevski. La légende de la catastrophe de Borki. L'ésotérisme policier et ses conséquences. — VI. L'alliance franco-russe. Le courant de sympathies. Absence de réciprocité. Puissance des influences allemandes en Russie. Une exception. La confraternité des deux armées. Le dîner franco-russe. Au cercle militaire. L'approche de la crise..... 132

CHAPITRE VII

LA RÉVOLUTION EN MARCHE. — LE PROLOGUE DU DRAME

I. Les menaces de révolution et les possibilités de réforme constitutionnelle. Les obstacles. Les influences du dehors. Le caractère de Nicolas II. Un phénomène d'atavisme. Dualité de la pensée et incertitude de la volonté. Manifestations d'esprit libéral et mesures répressives. Accroissement de l'émigration russe en France. — II. Le parti constitutionnel démocratique en formation à Paris. Ses chefs. Kovalevski. Kariéiev. Mouromtsov. Milioukov. Leur attitude dans la question polonaise. Un tragique malentendu. L'œuvre de réparation à accomplir. Inaptitude des libéraux russes à s'y employer. — III. Leurs défauts. Insuffisance d'esprit national. Ses causes. Formation particulière de l'idée de patrie en Russie. La mentalité russe. Son mécanisme vicieux. Physionomie morale. Absence de principes et indigence des caractères. — IV. Idées modérées et docilité aux suggestions extrêmes. Importance donnée aux considérations de tactique. La question agraire. La *politique du pourboire*. — V. Le problème juif. Affluence des Israélites en Russie contredisant leurs doléances au sujet des mauvais traitements qu'ils disaient y subir. Le parasitisme. Son mécanisme fiscal. La *zone d'habitation*. Remède pire que le mal. Une seule solution possible. Le relèvement du niveau de la culture. Indifférence des libéraux russes à ce sujet. Ils ne songent qu'à exploiter cette cause d'irritation. L'introduction de l'élément sémite dans la politique et ses conséquences. Le Bolchevisme. — VI. Un épisode d'avant-guerre. Les Juifs de Kalisz. Le problème polono-russe sur la frontière allemande. La politique et la stratégie russe dans cette région. Attitude passive des libéraux russes. Insuffisance d'éducation politique et de préparation morale. — VII. La crise révolutionnaire en perspective. Un avant-goût de ses désordres et de ses excès. Une école russe de hautes études à Paris. Une triste fin 158

CHAPITRE VIII

LE PREMIER ACTE

I. Échecs militaires et crises révolutionnaires. La guerre japonaise et ses conséquences. Le régime constitutionnel et l'autocratie. Le caractère particulier du pouvoir absolu en Russie. — II. L'expérience du parlementarisme. Les *Cadets*. Leurs erreurs. Chances qu'elles offrent au gouvernement. Ses maladresses. Agitation grandissante. Émeutes et attentats. — III. Impression exagérée au dehors. La Russie et la presse. Les correspondances du *Figaro*. La formation des légendes. L'auteur veut y aller voir. — IV. En Pologne. Au village. Calme complet. Le paysan polonais n'est pas partageur. A Kalisz. Les Juifs. Les *pogroms*. Légende et réalité. — V. Les hobereaux polonais. Le parti de la démocratie nationale et son nouveau chef. M. Roman Dmowski. Ses témérités de langage. L'apprentissage de la vie publique et ses fruits. La Pologne ne bougera pas. A Lodz. *Deutschland über Alles!* Allemands et Polonais. Aberration de la politique russe. A Varsovie. En quête de faits révolutionnaires. Le mystère de la Russie. — VI. A Saint-Pétersbourg. Premières impressions. L'*izvochtchik* lecteur de journal. Au palais de la Tauride. Parlement ou Kermesse? Le gouvernement joue avec le feu. Déjeuner avec un député paysan. Les orateurs de la Douma. Prurit verbal. Les embarras du président. Mouromtsov au fauteuil. Le parti constitutionnel démocratique à l'assaut du pouvoir. Ses illusions. Ses chances. Faiblesse du gouvernement. — VII. Pourparlers avec les *Cadets*. Une nuit historique. M. Izwolsk et M. Milioukov. On ne s'entend pas. La politique du tout ou rien. Les *Cadets* croient avoir partie gagnée. Leur erreur partagée par un correspondant du *Times*. La prophétie de M. Wilton. La dissolution de la Douma. Stolypine. La politique de la force matérielle. Une erreur fatale. — VIII. La propagande révolutionnaire dans le monde ouvrier. Anticipations. A Siéstrioriétsk. Rien ne bouge encore. Un *Cadet* polonais. Alexandre

Lednicki. Pologne et Russie. L'avenir des deux pays. Erreur du sentiment public en Russie. Un projet de campagne dans la presse russe 190

CHAPITRE IX

LA CAMPAGNE D'UN POLONAIS DANS LA PRESSE RUSSE

I. Un grand journal russe. Le *Novoié Vrémia* et son fondateur, Alexis Serguieiévitch Souvorine Une figure représentative. La Russie d'hier, d'aujourd'hui et de demain. — II. Ma collaboration au journal. Idées que je me proposais d'y développer. Le problème des nationalités. — III. Objections de mes compatriotes à mon dessein. Le *Novoié Vrémia* et ses détracteurs. La légende de son officiosité. Une manœuvre calomnieuse. L'ancien et le nouveau régime M. Milioukov, ministre, venge les injures du rédacteur de la *Rietch*. Les derniers collaborateurs du tsar. M. Izwolski. Le comte Kokovtsov. — IV. Nouveau programme de collaboration au *Novoié Vrémia*. La Pologne et les systèmes d'alliances. La pratique de l'alliance franco-russe. Ses vices. — V. Leur cause. Erreur dans le calcul des forces respectives. Renversement des rôles Excès de déférence du côté français. La famille impériale. Grands-ducs et grandes-duchesses. Un *outsider*. Le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch. Sa personnalité et son œuvre. Mes relations avec lui. — VI. Les « sphères » de Saint-Pétersbourg Prises de contact involontaire avec elles. Une machination énigmatique. Le baron Freederiksz et ses agents. Autres tentatives de même genre Impression déconcertante. La Russie à la veille de la catastrophe. Sombres perspectives..... 228

CHAPITRE X

LA CATASTROPHE

I. La balance des forces entre les Alliés et leurs adversaires. La préparation matérielle et la préparation mo-

rale. La débâcle russe. Ses causes. La raison de la guerre. Le problème polonais et la conscience russe. En mal d'idéal : « Pourquoi nous battons-nous? » — II. Les responsabilités de l'Allemagne. Mobiles qui l'ont poussée à provoquer un conflit mondial. L'intoxication. La part du calcul et celle de l'imprévu. — III. L'ouverture des hostilités. En Suisse. Les premiers « communiqués » allemands. Une mystification cruelle. Évolution de sentiment. La vague du pangermanisme. *Deutschland über Alles!* Le corps diplomatique russe. Ses défaillances. Le personnel de la légation de Berne. Un Allemand, un Suédois et un Balte. — IV. Les défaites de la Russie. Échecs matériels et désastre moral. L'effondrement. La trahison. La révolution. La part des Alliés dans l'événement. Le rôle des *Cadets*. Kérenski. Le Bolchevisme. Ses origines. Les Juifs et l'*intelligentia* russe. La propagande nihiliste et anarchiste. Le prophète de Iasnaïa Poliana. « Les fils récoltent ce que les pères ont semé. » Les conséquences au regard du problème polonais. Nouvelles complications..... 258

CHAPITRE XI

LE NOUVEL ASPECT DU PROBLÈME POLONAIS

I. Les conséquences de la débâcle russe. La vague du Bolchevisme. L'inconnu dans l'avenir de la Russie et l'incertitude en résultant dans les intentions des Alliés. L'affaire de Danzig. — II. La Conférence de la paix et ses conceptions du problème polonais. Les plans successifs. Le *Comité national* polonais à Paris. Sa constitution et sa composition. Un défi à l'opinion polonaise. — III. L'armée polonaise recrutée en France. Le général Archinard. Son dévouement et ses illusions. Vice originel de ces créations. Les deux représentations de la Pologne. Le gouvernement polonais de Paris et le gouvernement polonais de Varsovie. Tendances contraires et conflit. Le général Pilsudski et son manifeste de novembre 1918. Vers le Bolchevisme. Un instrument de conciliation.

M. Paderewski. — IV. Résultat imprévu de sa mission. Le nouveau gouvernement polonais. Le mandataire en rébellion contre ses mandants. Échec au *Comité national*. — V. Les perspectives d'avenir. Le rang de la Pologne dans la hiérarchie européenne. Fatalités de sa situation géographique. Faiblesse de développement économique. Entre l'enclume et le marteau. L'État-tampon. Une tâche écrasante. La seule chance qu'aient les Polonais d'y suffire. La solidarité slave..... 282

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 24046.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Au Pays de la Démence rouge. *La Révolution russe (1917-1918)*, par Serge de Chessin. Un fort vol. in-16 ... 5 fr. 50

Le Crime et le Châtiment. Roman, par Th. Dostoïevsky. Traduit du russe par Victor Derély. Un vol. in-16 .... 5 fr.

Souvenirs de la Maison des morts. Roman, par Th. Dostoïevsky. Traduit du russe par M. Neyroud. Préface de E.-M. de Vogüé, de l'Académie française. Un vol. in-18. Prix ..... 5 fr.

L'Idiot. Roman, par Th. Dostoïevsky. Traduit du russe par Victor Derély. Préface de E.-M. de Vogüé, de l'Académie française. Deux vol. in-18 ..... 10 fr.

Les Pauvres gens. Roman, par Th. Dostoïevsky. Traduit du russe par Victor Derely. Un vol. in-16 ..... 5 fr.

Les Frères Karamazov. Roman, par Th. Dostoïevsky. Traduit du russe par E. Halperine-Kaminsky et Ch. Morice. Ouvrage accompagné d'un portrait de Th. Dostoïevsky. Un vol. in-18 ..... 5 fr.

Le Roman russe, par E.-M. de Vogüé, de l'Académie française. Un vol. in-8° ..... 5 fr.

Maxime Gorky *L'Œuvre et l'Homme*, par E.-M. de Vogüé, de l'Académie française. Un vol. in-16, avec couverture illustrée du portrait de Gorky ..... 2 fr.

Noumou de Pologne. Nouvelles, par Sophie Krajewska. Un vol. in-16 ..... 5 fr.

Le Mystère roumain et la défection russe, par Ch. Stiénon. Un vol. in-16 avec cartes ..... 5 fr.

Intrigues et diplomaties à Washington *(1914-1917)* par G. Lechartier. Un vol. in-16 avec portraits .. 5 fr. 50

Souvenirs d'exil, par Ferdinand Bac. Un vol. in-16 .. 5 fr.

Le Baiser de l'Antéchrist. Roman, par Levis Mirepoix. Un vol. in-16 ..... 5 fr.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 24046.

BINDING SECT. DEC 19 1900

DK
418
.5
R9W3
1919

Waliszewski, Kazimierz,
1849-
Polonais et russes:
visions du passé,
perspectives d'avenir.
[4. éd.]
Librairie Plon
([1919])

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 05 02 14 003 4